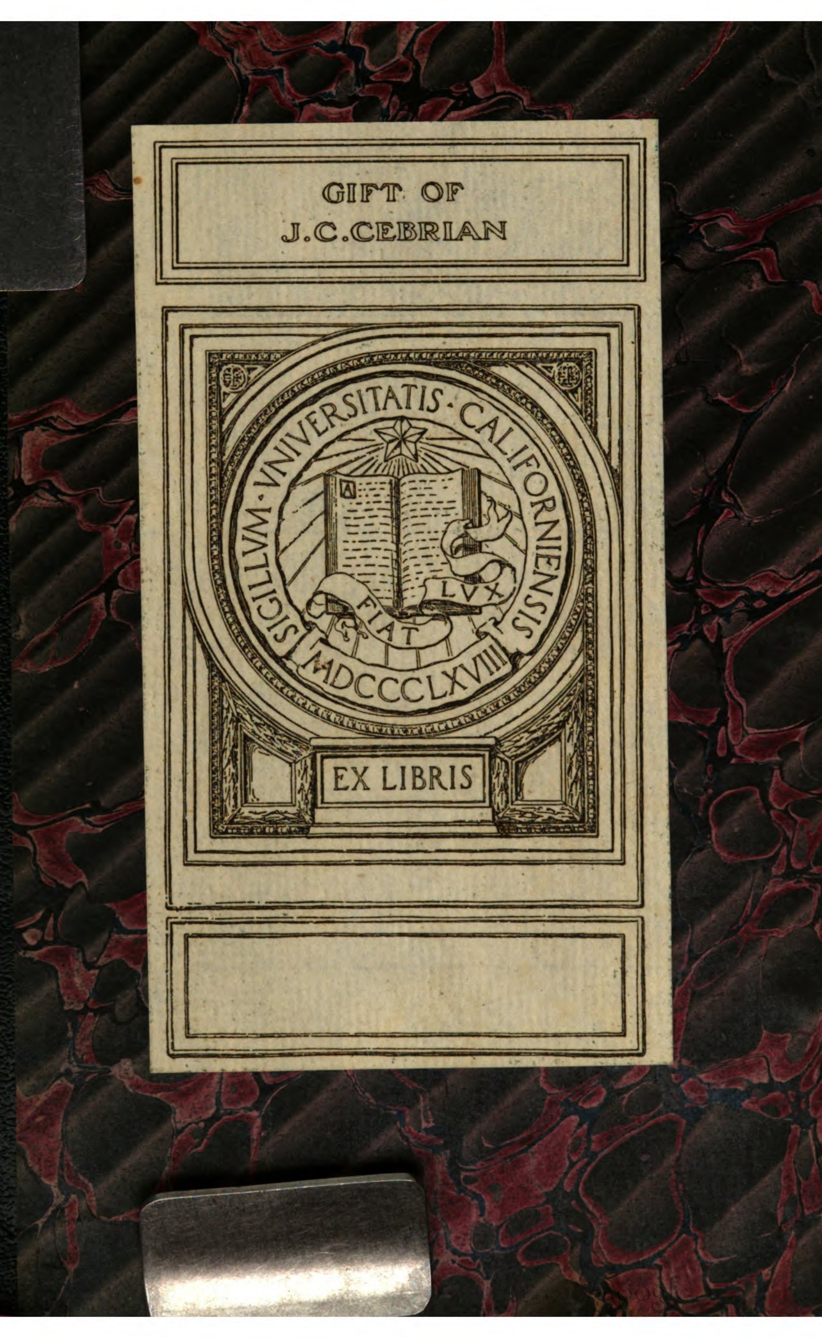


Messieurs les Cosaques

Taxile Delord, Clément Carraguel, Louis Huart


GIFT OF
J.C.CEBRIAN
SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS



MESSIEURS

LES COSAQUES.

TOME II.

PARIS. — TYPOGRAPHIE HENRI PLON,
RUE GARANCIÈRE, 8.

MESSIEURS

LES COSAQUES.

RELATION

CHARIVARIQUE, COMIQUE ET SURTOUT VÉRIDIQUE
DES HAUTS FAITS DES RUSSES EN ORIENT,

PAR MM.

TAXILE DELORD, CLÉMENT CARAGUEL
ET LOUIS HUART.

---

100 VIGNETTES PAR CHAM.

TOME II.



PARIS,

V. LECOU, ÉDITEUR, 10, RUE DU BOULOI;
ET AU BUREAU DU *CHARIVARI*, 16, RUE DU CROISSANT.

1855

MESSIEURS

LES COSAQUES.

ENCORE LE PATRIOTISME RUSSE.

1er juin.

On lit dans le *Journal de Saint-Pétersbourg :*

« Ce matin, après avoir travaillé avec ses ministres, l'empereur a reçu en audience solennelle la grande députation des steppes, composée d'envoyés kalmucks, baskirs et mongols.

» Ces peuples, entièrement dévoués à l'orthodoxie, n'ont pu apprendre sans frémir les menées des puissances occidentales contre la vraie religion, et ils ont voulu prouver à l'empereur qu'ils étaient prêts à mettre leurs bras au service de la Panagia et de saint Serge.

» Ce n'est pas sans une vive émotion de joie et d'enthousiasme que les Russes de Saint-Pétersbourg ont vu défiler dans les rues leurs frères mongols, baskirs et kalmucks. Ces frères ne sont pas très-beaux, il est vrai, on peut même dire que leurs traits sont hideux. Leurs fronts bas, leurs yeux de chat, leur face large, les pommettes saillantes de leurs joues, leurs formes contrefaites et bizarres leur donnent à peine un aspect humain; mais quelle physionomie n'embelliraient pas le patriotisme et le dévouement à la Panagia!

» Dès que l'ukase de l'empereur ordonnant de recueil-

lir des dons volontaires sous peine de Sibérie et de knout dans toute l'étendue de l'empire fut connu des Mongols, des Baskirs, des Kalmucks, ils se réunirent en assemblée générale et dressèrent un autel de la patrie au milieu de la steppe, afin que chacun pût y déposer son affrande.

» Ces offrandes consistaient en queues de mouton, en crins de cheval, en peaux de loup.

» Ces divers objets ayant été entassés dans des charrettes, chaque tribu désigna un des siens pour se joindre à la caravane destinée à transporter les dons volontaires à Saint-Pétersbourg. Chaque délégué, après avoir placé deux quartiers de cheval sous sa selle et rempli une outre de lait de jument fermenté, prit la route de la capitale.

» Arrivée hier, la députation des Baskirs, Kalmucks et Mongols a été présentée ce matin même, ainsi que nous l'avons dit, à l'empereur.

» Le chef des envoyés a adressé à Sa Majesté une harangue dont nous croyons devoir donner la substance à nos lecteurs.

» Sire,

» Nous habitons un pays qui n'a rien de fort agréable en soi. En hiver nous sommes ensevelis sous la neige, en été sous le sable.

» Nous gelons pendant une moitié de l'année, pendant l'autre nous étouffons. Quand les ouragans de neige ont détruit nos maisons, des nuées de sauterelles détruisent nos récoltes.

» Le cheval forme notre seule nourriture. Nous mangeons de la chair de cheval, nous buvons du sang de cheval, nous faisons du fromage de lait de cheval. Ce régime devient monotone.

» Nous avons des sorciers que nous consultons dans toutes les occasions, et nous ne croyons nullement aux popes qu'on nous envoie, ce qui ne nous empêche pas de faire semblant d'être persuadés que saint Serge traversa les airs à cheval sur son bâton, et de lever notre bonnet quand nous passons devant une image de la Panagia.

» De saint Serge et de la Panagia nous nous soucions comme du foin de l'année dernière, et quoique les popes prétendent que nous nous armons en l'honneur de l'orthodoxie, ils savent bien à quoi s'en tenir à ce sujet.

» Le fait est que nous serions charmés de faire connaissance avec des climats plus doux. Il y a déjà assez longtemps que nous disputons notre vie aux loups, aux ours et aux sauterelles. Pourquoi ne prendrions-nous pas le chemin de cet Occident que nos pères ont abordé une fois, et dont ils nous ont transmis le souvenir?

» Marchons vers les contrées des jolies femmes et du bon vin, pillons, massacrons, violons, nous sommes excessivement orthodoxes sur ce point, et nous suivons à la lettre les préceptes de la liturgie.

» Vive l'empereur, vive la Panagia! vive le pillage!

» Cette harangue, quoique d'une forme un peu trop franche et manquant de liant dans les transitions, n'en a pas moins produit une vive impression.

» L'empereur a répondu qu'il était heureux et fier de pouvoir compter sur le dévouement désintéressé de ces peuplades, qui avaient rendu il y a trente-cinq ans tant de services à l'orthodoxie.

» En sortant du palais les envoyés baskirs, kalmucks et mongols ont trouvé le grand majordome du palais, qui leur a remis à chacun, de la part de l'empereur, un paquet de chandelles de six à la livre.

» Les habitants de Saint-Pétersbourg jetaient également des chandelles sur les pas de la députation à son retour de l'audience. Cette nuit, quinze Baskirs et dix-huit Kalmucks sont morts d'indigestion. On a des inquiétudes sérieuses sur la santé de la moitié des Mongols.

» Nous prions nos concitoyens de mettre un terme à leur patriotique générosité. N'abusons pas de la chandelle. Les puissances occidentales doivent être certaines maintenant qu'entre les Russes et les Baskirs, Mongols et Kalmucks, c'est à la vie et à la mort. Ne réjouissons pas nos ennemis en tuant nos frères d'indigestion. »



Le gouvernement russe faisant une récolte de cigares dans les rues de Saint-Pétersbourg pour les envoyer à la garnison de Sébastopol comme don volontaire.

LES DÉLÉGUÉS DU COMMERCE RUSSE

ET LE PRINCE MENSCHIKOFF.

2 juin.

— Monseigneur, dit le valet de chambre du prince Menschikoff, voici des gens qui demandent à parler à Votre Excellence.

— Faites entrer, dit le prince.

Le valet de chambre introduisit une demi-douzaine de pauvres diables, qui s'avancèrent tremblants et pliés en deux.

— Qui êtes-vous et que voulez-vous, bonnes gens? dit Menschikoff en époussetant négligemment sa botte avec des coups de cravache.

— Monseigneur, dirent ceux-ci après force révérences, nous sommes les délégués des principaux ports de commerce de la mer Noire, qui vous supplient par notre organe de les protéger contre les flottes anglo-françaises. Depuis qu'Odessa a été bombardée nous ne sommes plus tranquilles et nous craignons toujours de voir l'escadre combinée venir nous lancer ses obus. C'est pourquoi nous implorons votre protection et nous vous supplions, au nom de la véritable et unique foi orthodoxe, d'aviser au moyen de nous mettre à l'abri d'un coup de main des vaisseaux ennemis de l'orthodoxie et de la religion, non moins que de la propriété et de la famille.

Vive notre auguste maître l'empereur! vive Son Excellence le prince Menschikoff!

Ayant ainsi parlé, les délégués se prosternèrent, attendant la réponse.

Menschikoff se leva, et promenant un regard indigné sur la députation :

— Parbleu, dit-il, il faut convenir que vous êtes de plaisants drôles!

Que signifie cette démarche que vous faites en ce moment?

D'abord des coquins comme vous méritent-ils que mon auguste maître le tzar daigne abaisser son regard jusqu'à eux? L'aigle qui plane dans les airs s'inquiète peu des mouches qui bourdonnent à terre; le soleil qui poursuit son cours au plus haut des cieux ne s'occupe guère du vermisseau qui rampe dans la fange.

Le tzar a pourtant la bonté de songer à vous, bien que vous ne le méritiez nullement dans l'abjection où vous êtes. La protection du tzar descend jusqu'au plus humble de ses sujets, et la démarche que vous faites semble indiquer de votre part quelques doutes à cet égard.

Ce doute est une offense pour laquelle un certain nombre de coups de fouet ne seraient pas de trop.

Je veux bien cependant vous en faire grâce pour cette fois.

Vous parlez ensuite du bombardement d'Odessa.

Qu'est-ce à dire?

Auriez-vous l'impudence de croire qu'en effet une ville russe a pu être canonnée par les barbares? Seriez-vous assez hardis pour faire courir le bruit que les armes de notre auguste maître ont reçu le plus léger échec?

Ceci est tout simplement de la rébellion, et j'y vois encore le délit ou plutôt le crime de la propagation de fausses nouvelles.

L'exil en Sibérie serait trop doux pour une telle faute.

En nous résumant, je trouve dans votre démarche trois chefs principaux d'accusation :

1° L'idée outrecuidante que vous jouez un rôle assez important dans la création sublunaire pour que le tzar daigne s'occuper de vous;

2° Un doute touchant la sollicitude que le tzar ne cesse de montrer pour tous ses sujets, même pour les plus humbles;

3° L'intention de jeter du discrédit sur les armées russes, en affectant de croire qu'elles ont été humiliées par les barbares à Odessa.

C'en est assez, c'en est même trop, et mon devoir ne me permet pas d'en entendre davantage.

Je vous engage donc à rentrer dans vos foyers au plus vite, en vous félicitant de ce que j'ai bien voulu dans ma mansuétude vous épargner les suites fâcheuses de cette affaire.

Le tzar me blâmera de cette faiblesse, mais enfin je me décide à prendre la chose sur moi. Allez, drôles, et ne reparaissez plus en ma présence.

Le prince Menschikoff congédia les délégués d'un geste plein de grandeur et de noblesse. Ceux-ci s'empressèrent de battre en retraite, et l'on assure qu'à l'heure qu'il est ils courent encore.



Le prince Menschikoff se mettant en communication directe avec un de ses officiers.

LETTRE DE PACOTEFF A SA PAYSE,

BONNE D'ENFANT A SAINT-PÉTERSBOURG.

3 juin.

Mam'zelle Catherineka,

La présente est pour me rappeler à votre souvenir, trop heureux si vous ne m'avez point oublié au moyen de quelque grenadier de la garde, ce qui ne serait point impossible, attendu qu'à ce que dit le proverbe les absents ont toujours tort; et comment pourra-t-on être

plus absent que moi, qui me trouve en ce moment sur le rivage du Danube, en face de Silistrie ?

Il faut vous dire que Silistrie est une forteresse turque que nous bombardons depuis un mois, et que nous nous disposons à prendre d'assaut un jour ou l'autre. Je suis du nombre de ceux qui sont destinés à planter les échelles contre les murs de la forteresse.

— Tant mieux, direz-vous, mam'zelle Catherineka, mon Pacoteff va se couvrir de la gloire la plus orthodoxe aux dépens des Turcs.

S'il n'y avait que cela, passe encore, mais vous allez voir encore une fois que je puis me vanter de n'avoir jamais de chance.

Figurez-vous, mam'zelle, que notre général a eu l'idée d'enfermer tous les guerriers comme moi qui doivent monter à l'assaut de Silistrie dans un camp séparé, et de nous mettre au régime du jeûne le plus rigoureux. Je me permettrais de qualifier cette idée de cocasse, pour ne pas dire plus, si j'étais bien sûr de votre discrétion ; mais comme, sauf votre respect et la tendre affection que je vous porte et que vous méritez à tous égards, je vous sais incapable de retenir votre langue, même quand il y va d'une centaine de coups de fouet, bonne mesure, pour votre Pacoteff, mettons que je n'ai rien dit.

Par ainsi, nous sommes là vingt-cinq mille qui tirons diablement la langue à l'occasion de cette idée. Notre général espère par ce moyen nous monter le moral ; mais en attendant cela nous démonte tout à fait l'estomac.

Le mien est dans mes talons à l'heure où j'écris. Je crève littéralement de faim, ainsi que les camarades. S'il nous tombait du ciel une poularde rôtie, par l'opération du grand saint Serge, ce qui ne serait nullement extra-

ordinaire au dire de nos popes, attendu que saint Serge est un saint d'un fort numéro qui a beaucoup de foin dans ses bottes, cette poularde n'incommoderait personne, et même elle ne serait pas de refus.

Quand la famine se fait trop vivement sentir, nos popes font une procession dans le camp. C'est de quoi se compose ordinairement notre déjeuner. Le soir, notre ration se compose de cantiques que l'on nous fait chanter en chœur; nous préférerions généralement une bonne omelette au lard, mais nous n'avons pas le choix.

Quand nous ne sommes pas occupés à chanter des cantiques ou à regarder des processions de popes, nous allons à la maraude, les camarades et moi. Hier nous avons eu la chance de tomber sur quelques pieds d'oseille sauvage. Cette espèce d'oseille creuse l'estomac et réveille l'appétit; il y a des gens qui s'en servent en place d'absinthe. A part ce léger inconvénient, l'oseille sauvage n'est pas un trop mauvais manger pour des gens qui n'ont absolument rien à se mettre sous la dent.

Ah! mam'zelle Catherineka, où est le temps où vous me donniez à Pétersbourg de si bons bouillons, la fleur du pot-au-feu, en cachette du bourgeois! Mais alors je ne défendais pas la foi orthodoxe, et j'étais bien loin de me douter qu'un jour je prendrais d'assaut Silistrie.

Si vous pouviez m'envoyer une demi-douzaine de ces bouillons en cachette par un courrier des plus accélérés, je bénirais votre mémoire. Mais ce vœu n'est qu'une manière de plaisanter; je sais bien que la chose est impossible. Et d'ailleurs qu'en dirait le grand saint Serge, qui ne nous a promis la victoire sur les Turcs qu'à la condition que nous crèverions de faim?

Je remarque cependant que nos officiers et nos popes

ont une manière de se préparer à l'assaut qui n'est pas du tout semblable à la nôtre. Ils font jusqu'à quatre repas par jour, et ils trouvent que ce régime est excellent pour leur remonter le moral.

Je suis loin de penser le contraire, et je ne sais pas s'il ne produirait pas sur nous le même effet. Toutefois je ne me permettrai pas de rien affirmer à cet égard. Nos chefs et nos popes savent certainement mieux que moi ce qui convient au simple soldat, et, du moment où ils nous mettent à la diète, ils ont leurs raisons; seulement ce sont ces raisons que je trouverais cocasses si j'étais sûr de votre discrétion.

C'est donc pour vous dire que mon état n'est point satisfaisant, et que très-probablement, à force de me préparer à l'assaut de Silistrie, je serai mort de faim avant l'assaut, pour peu qu'on tarde encore à en donner le signal.

Ne vous étonnez point de recevoir cette lettre non cachetée; d'abord je n'ai point sous la main un des petits pains qu'il faudrait pour cela, et si j'en avais un je ne pourrais pas résister à la tentation de le manger.

Recevez, mam'zelle, les compliments de celui qui se dit votre très-enflammé et affamé

PACOTEFF *pour la vie.*



— Vous n'avez rien mangé depuis quatre jours !... bravo ! Vous devez alors avoir grande envie de prendre quelque chose ?
— Oh ! oui, général.
— Eh bien ! prenez Silistrie !

POUR RANIMER LE COMMERCE

ET L'INDUSTRIE.

4 juin.

— Approchez, maître Cotonetskoï.
— A vos ordres, seigneur commissaire.
— Pourquoi votre boutique n'est-elle point ouverte ce matin ?
— Parce que j'ai déposé mon bilan hier.

— Vous vous êtes donc permis de faire faillite?

— Hélas! seigneur commissaire, il l'a bien fallu.

— Et pourquoi l'a-t-il fallu?

— D'abord parce que je ne vendais pas un seul bonnet de coton ni une seule paire de bas de filoselle depuis que la guerre est déclarée.

— Ensuite?

— Parce que, faute d'argent, je n'ai pas pu faire mes payements de la fin du mois. Mes lettres de change ont été protestées; de plus mon propriétaire m'a réclamé des loyers arriérés. Impossible de le satisfaire. Mon déficit étant constaté, le tribunal a dû me déclarer en faillite.

— Avez-vous beaucoup de créanciers?

— Deux seulement : la maison de banque Mondorskoff et Cie, et mon propriétaire, M. Vautourscheff.

— Qu'on fasse venir ces deux hommes.

Quatre agents de police sortent, et reviennent bientôt après conduisant Mondorskoff et Vautourscheff devant le commissaire, qui s'adresse d'abord au banquier :

— Combien vous doit le bonnetier Cotonetskoï?

— Quinze mille roubles.

— Vous avez exigé qu'il vous rendît cette somme?

— Fin courant, jour de l'échéance fixée sur les billets.

— Pourquoi avez-vous exigé ce payement?

— Si on ne me payait pas, comment payerais-je les autres?

— Vous avez fait mettre le bonnetier Cotonetskoï en faillite?

— Il l'a bien fallu pour ne pas m'y mettre moi-même!

— C'est fort bien. A vous maintenant, monsieur Vautourscheff : Cotonetskoï est votre locataire?

— Depuis dix ans, et je dois dire qu'il m'a toujours

fort exactement payé son terme ; mais depuis un an qu'il est question de guerre...

— Pas un mot de plus à ce sujet. Cotonetskoï vous doit ?

— Deux mille roubles.

— Dont vous avez exigé le payement immédiat?

— Sinon de vider les lieux et de faire place à un autre locataire.

— Vous convenez du fait?

— Parfaitement.

— En ce cas, écoutez ma sentence.

— « Attendu que le bonnetier Cotonetskoï a fermé sa boutique, située dans une rue des plus fréquentées de la capitale, ce qui est d'un déplorable exemple et tendrait à faire connaître que le commerce n'est pas dans l'état le plus prospère et le plus florissant ;

» Attendu qu'il est constant que le banquier Mondorskoff a forcé le susdit Cotonetskoï à se mettre en faillite en exigeant de lui le payement de certains billets échus ;

» Attendu que le propriétaire Vautourscheff avoue avoir fait signifier à son locataire Cotonetskoï de le payer dans les vingt-quatre heures ou de vider les lieux, et qu'ainsi il a augmenté les embarras de cet honnête commerçant ;

» Nous, commissaire central de police, avons condamné et condamnons :

» Le bonnetier Cotonetskoï à recevoir cinquante coups de knout pour s'être déclaré en faillite ;

» Le banquier Mondorskoff à l'exil perpétuel en Sibérie pour avoir forcé par ses exigences Cotonetskoï à faire cette déclaration ;

» Pour s'être rendu coupable du même délit, mais à

un degré moindre, le propriétaire Vautourscheff à dix ans dans les mines. »

Les dernières nouvelles de Saint-Pétersbourg annoncent qu'un grand nombre de mesures analogues ont été prises dans l'intérêt du commerce et de l'industrie.

Il est question d'obliger par un ukase tout habitant de la capitale à acheter chaque jour un certain nombre de bonnets de coton et de bas de filoselle.

Le même ukase s'applique aux autres industries.

Quant aux créanciers, ils n'osent plus réclamer le montant de leurs créances, de peur des mines et de la Sibérie.



Les marchands de Saint-Pétersbourg n'osant plus fermer leurs boutiques même la nuit, de crainte d'être envoyés en Sibérie.

UN GÉNÉRAL GREC A UN AMI D'ATHÈNES.

6 juin.

Cher ami,

La présente est pour vous faire savoir que nos affaires ne sont pas brillantes, et comme la franchise est le fond du caractère grec, je vous avouerai même que nous sommes complétement dans le *pétrinos*.

Je suis à la tête d'une armée de quinze cents héros, et hier ayant voulu savoir à quoi m'en tenir sur nos ressources pécuniaires, j'ordonnai à chaque capitaine de passer une visite rigoureuse des poches de ses soldats et de verser à ma caisse le contenu sans en rien détourner pour son usage personnel.

Le trésorier — car j'avais eu l'idée de nommer un trésorier — vint m'annoncer que le total s'élevait à sept drachmes, —plus une vingtaine de paras que nos hommes avaient récoltée en pillant des villages turcs en Albanie.

Il s'agit donc pour l'instant de nourrir avec sept drachmes quinze cents hommes, — vous comprenez qu'il n'y a pas moyen d'aller loin avec cela, surtout à une époque de l'année où les poulets sont hors de prix et où les cerises coûtent encore douze sous la livre.

Il faut absolument, cher ami, que vous ouvriez à Athènes ou ailleurs, peu m'importe, une souscription en faveur de mon armée; au besoin on pourra faire des dons en nature, pourvu que ce soit quelque chose qui se mange.

Il n'y a rien de triste comme de faire la guerre sans avoir de l'argent dans sa poche, car, chose singulière, personne ne veut nous faire crédit sur notre bonne mine.

J'ai beau offrir des billets à courte échéance, pas un usurier du pays ne consent à les escompter; je vois approcher le moment où mes hommes seront obligés de mettre en plan leur giberne et leur fusil, aussi j'évite toujours avec soin de leur faire traverser des villes où je soupçonne qu'il peut se trouver des bureaux de mont-de-piété.

Pour nous distraire un peu, nous imaginons bien de temps en temps quelques petites folichonneries, nous détroussons les passants que nous rencontrons sur la grande route, et nous brûlons les Turcs qui ont la bonhomie d'aller se réfugier dans des églises, mais cela n'aboutit pas à grand'chose.

Les gens qui à l'heure qu'il est voyagent en Épire ou en Thessalie pour leurs affaires ou leur agrément n'ont pas le gousset bien garni; et quant aux Turcs, nous avons beau les bien rôtir, cela ne nous a pas encore donné l'envie d'en manger; — cela viendra peut-être, mais enfin jusqu'à présent personne de nous n'a encore essayé.

Qu'on est donc bête d'avoir des préjugés!

Il va sans dire que la lettre que je vous écris est confidentielle, — en public vantez les agréments de la profession d'insurgé et engagez tous vos amis à venir nous rejondre, surtout les jeunes fils de famille ayant le gousset bien garni.

Pour les dons en nature, poussez au jambon et au

saucisson de Lyon, — c'est ce qui se transporte le plus facilement, et de plus cela se conserve parfaitement.

Hétairie et charcuterie, tel doit être notre mot d'ordre.

Votre bien affamé,

PICKPOCKETELLAS.



L'empereur de Russie cherchant à négocier un emprunt.

LE BOMBARDEMENT DE CAFFA.

7 juin.

TÉLÉGRAPHIE PRIVÉE. — DÉPÊCHE ÉLECTRIQUE.

L'escadre à vapeur sous les ordres du contre-amiral anglais Ed. Lyons a bombardé Caffa (Théodosie). Les magasins militaires et les arsenaux sont en cendres. Les pertes des Anglo-Français sont insignifiantes.

(*Compagnie anglo-continentale.*)

Rapport du commandant russe de Caffa sur cette affaire.

Auguste empereur,

Les barbares, non contents de la rude leçon qu'ils avaient reçue devant Odessa, ont encore jugé à propos de se faire étriller à Caffa.

Nous les avons vus arriver dernièrement avec quelques frégates à vapeur à l'entrée de notre port.

Votre Majesté peut juger s'ils ont été bien reçus.

A Odessa il avait suffi du cornette Schogoleff avec deux canons pour mettre toute la flotte anglo-française en déroute.

Mais tout chez nous doit aller de plus fort en plus fort.

A l'approche de l'ennemi tous les cornettes de la garnison se sont offerts spontanément, sollicitant à l'envi la mission de détruire les frégates de l'amiral Lyons avec deux canons, à l'exemple de notre célèbre Schogoleff.

Mes amis, leur ai-je dit, il n'est pas besoin d'un cor-

nette; ce serait faire trop d'honneur à nos ennemis que de leur opposer un officier de ce grade. Il suffira d'un sous-officier.

Caporal Massakroff, avance à l'ordre!

Te sens-tu capable, simple caporal que tu es, de mettre toutes ces frégates en déroute?

— Parbleu!

— Avec deux canons?

— Sans le moindre canon. Laissez-moi seulement aller chercher ma sarbacane.

— Je te le permets. Va et reviens au plus vite.

Massakroff ne reste pas plus de deux minutes absent, et il reparaît avec une sarbacane propre à lancer des petits pois.

— Voilà, s'écrie-t-il, sauf votre respect, mon général, l'arme avec laquelle je prétends combattre, vaincre et anéantir les vaisseaux ennemis!

— Si tu y parviens, je te promets, au nom de notre auguste empereur, la croix de Saint-André.

Massakroff, excité par cette promesse, court aussitôt s'établir sur le môle, d'où il fait pleuvoir avec l'aide de sa sarbacane une grêle de pois secs sur la division de l'amiral Lyons.

La première décharge démâte la frégate amirale.

La seconde la perce de part en part de plusieurs trous dans ses dunes vives.

La troisième la prend en écharpe et balaie le pont, tuant et renversant les matelots à droite et à gauche.

Ce bâtiment se trouvant hors de combat, le digne caporal passe à un autre.

Après le second un troisième.

Après le troisième un quatrième, et ainsi de suite.

Bientôt la mer est jonchée de débris.

Je crois que l'amiral Lyons a eu les deux cuisses emportées par un pois sec, mais je n'en suis pas bien sûr, et je ne voudrais pas avancer légèrement un fait de cette importance.

Il va sans dire que des trois ou quatre boulets lancés par les frégates pendant l'action, pas un n'était arrivé au but, tant les Anglo-Français étaient troublés et hors d'état de bien pointer leurs pièces.

Voyant l'ennemi en déroute, le caporal Massakroff s'élance bravement à l'eau et va à la nage enlever le pavillon amiral, dont il s'empare sans résistance.

J'envoie ce pavillon à Votre Majesté; vous trouverez qu'il ressemble à un mouchoir de poche, tant par la forme que par la couleur, et même il y a nos initiales brodées à un angle, mais c'est un détail sans importance. Une vivandière de la garnison, pensant dans sa simplicité que j'avais le dessein de me faire un mouchoir de ce pavillon, s'était empressée d'y broder nos initiales, pensant me procurer ainsi une agréable surprise.

Enfin, tel qu'il est je vous l'envoie.

J'ose espérer que Votre Majesté ratifiera l'engagement que j'ai pris en son nom de donner la croix de Saint-André au caporal Massakroff.

Enfoncés le cornette Schogoleff et le douanier Ji Ji Mouki! C'est l'occasion ou jamais de chanter un *Te Deum* monstre.

Agréez, etc.

LE COMMANDANT MILITAIRE DE CAFFA.



— *L'Invalide russe* qui écrit ce journal, c'est donc un invalide comme nous autres?

— Dame! faut croire; seulement au lieu d'avoir un nez ou une mâchoire en argent comme nous autres, il a une langue en platine, et une fameuse platine encore.

L'UKASE DES MODISTES.

8 juin.

On lit dans le *Courrier de Saint-Pétersbourg* :

« On sait qu'il existe dans la capitale actuelle de la Russie et dans son ancienne métropole, à Saint-Pétersbourg et à Moscou, un grand nombre de modistes françaises.

» Ces modistes sont d'une immense utilité aux dames russes, qui sans elles se trouveraient dans un grand embarras pour se coiffer et pour s'habiller.

» La guerre qui existe entre la Russie et la France devait naturellement amener des changements dans la situation des Français qui habitent notre pays. Ces Français ont pour la plupart manifesté l'intention de revoir leur patrie.

» Un jour on a vu partir les coiffeurs, un autre jour les tailleurs, le lendemain les maîtres de danse. Le tour des modistes est à la fin venu.

» Les dames de la cour, voyant partir les modistes, se sont adressées à l'empereur et lui ont fait part de l'embarras dans lequel le beau sexe de Saint-Pétersbourg, de Moscou et de toute la Russie allait se trouver.

» L'empereur a compris tout de suite la gravité de la situation, et il s'en est ouvert à ses ministres dans le dernier conseil.

» Messieurs, leur a-t-il dit, je ne vois qu'un moyen de nous tirer de là. Il faut retenir les modistes françaises par l'appât des plus grandes récompenses et des plus hautes dignités.

» Chaque modiste qui restera à Saint-Pétersbourg aura le rang et le titre de capitaine. Elle en pourra porter les insignes.

» On lui assignera un certain nombre de serfs des deux sexes qui lui serviront de trottines et de trottins.

» La modiste qui aura fait le plus de chapeaux dans l'année recevra l'ordre de Sainte-Anne de troisième classe.

» Ces avantages retiendront non-seulement les modistes que nous avons déjà, mais ils nous en feront venir de

nouvelles. Il suffira pour cela de publier ce rescrit dans les quatre grands journaux de Paris et dans les *Petites-Affiches*.

» Le lendemain un nouveau conseil ayant eu lieu, l'empereur a dit au ministre de l'intérieur :

» — J'espère que ces dames sont contentes?

» — Pas trop, a répondu le ministre, s'il faut en croire ce rapport, d'où il résulte que cinq cents modistes sont parties ce matin et que cinq cents autres s'apprêtent à les suivre.

» — Ventrebleucheff! voilà qui est un peu fort! et puisque le titre de capitaine ne suffit pas à ces dames, je veux essayer d'un autre moyen. Écrivez ceci.

» Le ministre de l'intérieur ayant pris la plume, a écrit sous la dictée de Nicolas Ier l'ukase qu'on va lire :

» Art. 1er. Toutes les modistes françaises actuellement à Saint-Pétersbourg et à Moscou sont naturalisées Russes.

» Art. 2. Il est interdit à toute modiste de s'éloigner à plus d'une verste de ces deux villes sans la permission des autorités.

» Art. 3. Chaque modiste sera tenue de se présenter deux fois par jour au commissaire de police de son quartier afin de faire constater sa présence.

» Toute infraction au présent ukase sera punie de vingt-cinq coups de knout.

» Fait à Peterhoff, ce 20 mai 1854.

» NICOLAS Ier. »

Les dames russes, après avoir lu cet ukase, ont fait parvenir à l'empereur une adresse dans laquelle, après

l'avoir remercié de ce qu'il a daigné faire pour elles, ces dames protestent qu'elles n'éprouvent nullement le besoin d'avoir ces modistes françaises, et que leur opinion bien arrêtée est de revenir au costume national et à la coiffure des dames de la cour du temps d'Ivan le Terrible.



A SAINT-PÉTERSBOURG.

— Sire, je vous assure que je suis extrêmement géné.

— Je m'en moque, je ne veux pas que l'Europe s'en doute; je vous somme d'entrer dans cette boutique et d'y acheter quinze robes à votre femme et autant à votre fille; il faut que nous ayons l'air d'avoir beaucoup d'argent.

SECONDE LETTRE

DU FUSILIER RUSSE PACOTEFF A SA PAYSE, BONNE D'ENFANT A SAINT-PÉTERSBOURG.

9 juin.

Mam'zelle Catherine,

J'ai eu l'honneur de vous mander l'autre jour que nous étions ici vingt-cinq mille hommes que nos généraux faisaient crever de faim devant Silistrie, sous prétexte de nous préparer à l'assaut.

Je vous réitère cette nouvelle par la présente en ajoutant qu'il n'y a rien de changé à notre position, sauf que le jour de l'assaut n'arrive jamais, ce qui fait que l'appétit nous gagne de plus en plus et que nous tirons toujours la langue. A cela près que je ne puis plus me tenir sur les jambes tant je suis exténué, je me porte très-bien et je souhaite que la présente vous trouve de même, hors en ce qui concèrne la famine. Puissiez-vous au contraire avoir des ailes de poulet à discrétion !

Hier pourtant la chance m'a un peu favorisé. J'ai eu le bonheur d'attraper un gros rat que j'ai mangé à votre santé. Si saint Serge se fâche, ma foi, tant pis !

O mam'zelle Catherine, c'est une chose cruelle de penser que pendant que nous jeûnons ici les Anglais et les Français ont du bœuf et de la soupe à gogo, ainsi que les Turcs, et il ne paraît pas que la Panagia et le grand saint Serge s'en offusquent beaucoup, attendu que les premiers nous ont déjà bombardé deux ports, Odessa et Caffa, assez lestement, et que les derniers nous frottent en toute occasion. Après cela vous me di-

rez peut-être qu'il n'appartient pas à un simple fusilier comme moi de discuter les ordres de ses chefs et les recommandations pieuses des popes.

Tout de même que la situation devient plus critique de jour en jour, et que je ne sais pas comment tout cela finira si nous ne prenons pas bientôt Silistrie. Plus l'assaut tarde, plus le jeûne devient rigoureux; c'est au point qu'il vient de se passer ici des choses monstrueuses dont je ne voulais pas d'abord vous parler, mam'zelle Catherine, pour ne point alarmer votre tendresse. Mais la vérité se fait jour malgré moi.

Vous saurez donc que l'autre soir à la chambrée les camarades, exaspérés par la vivacité de leur appétit, ont décidé qu'il fallait tirer au sort pour savoir lequel de nous serait mangé par les autres. J'ai accepté la proposition, pensant naturellement que le sort ne tomberait pas sur moi; mais ce qui vous prouvera que j'ai de moins en moins de la chance, c'est que j'ai justement tiré le mauvais numéro.

Cré nom d'un chien! pour me consoler les camarades ont tous déclaré que, n'ayant point de bonheur à la loterie, je devais être extrêmement heureux en amour.

Qu'en pensez-vous, mam'zelle Catherine?

De sorte que depuis ce jour fatal mon existence est comparable à celle d'un gigot dans un garde-manger. On me surveille, de peur qu'il ne m'arrive quelque accident.

Les camarades m'ont donné huit jours de répit. Si d'ici à huit jours on n'a point changé notre régime, je suis un homme flambé. J'ai surpris hier le plus affamé de la chambrée, un grand Cosaque qui a près de six pieds, en train de préparer la broche.

Cet aspect m'a rendu mélancolique.

Toutefois, je dois vous avouer que depuis cette fâcheuse affaire on a beaucoup d'égards pour moi. Je me suis même aperçu que l'on me réservait la plus forte part, lorsque, par hasard, il arrive que l'on nous distribue des rations de vivres.

Mon idée est que les camarades cherchent à m'engraisser, afin que je sois plus présentable lorsque le grand moment arrivera.

Ah! mam'zelle, qui m'aurait dit que j'étais destiné à pareille aventure lorsque nous nous promenions ensemble sur la perspective Newski à Pétersbourg, vous tenant votre petit bourgeois par la main, moi épluchant une gaule avec mon couteau? Si je m'attendais à être mangé d'une façon quelconque, c'était de baisers et non autrement. Pardonnez-moi cet élan d'amour qui, à la distance où nous sommes l'un de l'autre, ne saurait vous faire rougir. Si, nonobstant la distance, vous trouvez que je suis allé un peu loin dans mes vœux téméraires, n'attribuez mon audace qu'à la situation dramatique où je me trouve. Ces paroles légères et passionnées sont comme qui dirait le chant du cygne de Pacoteff.

Priez saint Serge et la Panagia, mam'zelle Catherine, que l'assaut ait lieu avant huit jours, autrement c'en est fait de moi; vous aurez à déplorer la perte du plus fidèle des amoureux, comme aussi du plus croqué et du plus tendre, soit dit sans calembour.

Signé L'INFORTUNÉ PACOTEFF.



Levée du siége de Silistrie.

UNE VILLE QUI DEMENÁGE.

10 juin.

Sur les trois cent mille individus qui composent la population de Saint-Pétersbourg, plus de deux cent mille sont en train de changer de domicile.

C'est faute de ménage que le reste ne déménage pas.

Depuis le jour où a paru le fameux rescrit impérial ordonnant à tous les habitants d'enlever les toits de leurs maisons au cas d'un débarquement, les Pétersbourgeois ne songent qu'à abandonner une ville menacée d'un moment à l'autre de subir le sort de Madrid lors de la

visite nocturne que lui fit le diable Asmodée en compagnie de don Cléophas.

Que ferons-nous, le cas échéant, dans nos maisons sans toiture? nous serons exposés à toutes les intempéries des saisons, à nous endormir en tenant un parapluie ouvert sur nos têtes; le coryza nous décimera, le vent, la poussière, la pluie détérioreront notre mobilier. Ne vaut-il pas mieux mille fois déménager tout de suite?

On ne voit donc plus que des gens occupés à faire leurs paquets. Toutes les tapissières ont été mises en réquisition. Les Auvergnats de Saint-Pétersbourg, qui sont des Sibériens, gagnent des sommes énormes. On n'a pas un porteur à moins de vingt roubles par journée, et encore les Auvergnats russes exigent-ils leur payement en or, en argent ou en platine, vu le peu de confiance que leur inspire le papier. Quelques-uns cependant acceptent d'être payés en diamants et en pierres précieuses. Ce sont les plus coulants.

Les habitants de Saint-Pétersbourg émigrent en masse à Moscou. C'est là que, d'après le décret impérial, doivent, en cas d'alerte, être transportées les cloches, les Panagias et toutes les choses saintes.

Les propriétaires de Saint-Pétersbourg sont plongés dans une consternation facile à deviner. En attendant de perdre les toits de leurs maisons, ils perdent leurs locataires. Nous devons dire aussi que plusieurs d'entre eux oublient en partant de payer leur terme.

On sait qu'une des distractions les plus habituelles de Sa Majesté Nicolas Ier est de se promener dans sa capitale et d'appréhender lui-même les gens qui s'avisent de fumer dans les rues malgré sa défense.

L'autre jour, n'ayant trouvé aucun fumeur en flagrant

délit, et n'ayant pu se donner le plaisir de conduire de sa propre main un de ses sujets au corps de garde, l'empereur, espérant être plus heureux dans un autre quartier, pénétrait dans la perspective Newski, lorsqu'un étrange spectacle vint frapper ses regards.

Une ou deux tapissières stationnaient devant chaque maison, et formaient une file qui s'étendait d'un bout de la perspective à l'autre.

L'empereur fit avancer un agent de police.

— Pourquoi toutes ces tapissières?

— Pour déménager, sire; tous les habitants de Saint-Pétersbourg déménagent.

— Ils se sont donc donné le mot pour changer de quartier?

— Non, sire, mais de ville.

L'empereur interrogea le soir même M. de Benkendorff, le ministre de la police, qui lui expliqua la situation.

— Ainsi donc, Benkendorff, mes sujets ont peur?

— Ils me font cet effet, sire.

— Ils veulent abandonner leur souverain?

— Ils m'en ont tout l'air, majesté.

— C'est ce que nous verrons; prenez une plume, Benkendorff, et écrivez ceci :

« Attendu que dans un État bien organisé les sujets ne doivent pas changer de domicile quand le souverain ne déménage pas;

» Considérant qu'une population est nécessaire à une ville capitale;

» Défendons à tous nos sujets demeurant et domiciliés à Saint-Pétersbourg de quitter leur domicile. Les déménagements sont prohibés à partir de ce jour;

» Défendons également à tous les Pétersbourgeois de

sortir de la ville sans une permission qu'il est interdit aux autorités d'accorder.

» Toute infraction à la présente ordonnance sera punie du knout, des mines et de la Sibérie. On confisquera les mobiliers saisis. »

Malgré cet ukase, la fièvre de déménagement n'a point cessé à Saint-Pétersbourg. Chaque jour on signale de nombreux cas de déménagement. L'empereur a ordonné de fermer les rues par des chaînes. Espérons que ce moyen réussira à maintenir la population de Saint-Pétersbourg.



Commençant à trouver qu'il s'est mis sur les bras un gaillard qui est diablement cher à nourrir.

LA DERNIÈRE INCARNATION DE SAINT SERGE.

11 juin.

Les popes russes enseignent aux fidèles que saint Serge s'incarne de loin en loin dans les grandes occasions, et que le grand-duc Constantin, considéré jusqu'ici comme un des fils de l'empereur Nicolas, est la dernière de ses incarnations.

A l'armée du Danube, les popes montent en chaire et disent aux soldats :

« Valeureux défenseurs de la foi orthodoxe, on vous fait savoir que le grand-duc Constantin est plus qu'un grand-duc, ce qui serait déjà beaucoup; c'est une incarnation de saint Serge qui a daigné apparaître aux yeux des hommes sous cette forme terrestre. Il n'y a pas de doute possible à cet égard après la déclaration expresse sortie de sa bouche et les prodiges par lesquels il s'est déjà signalé.

» En attendant qu'il ait le loisir de venir inspecter l'armée du Danube et monter lui-même à l'assaut de Silistrie, le grand-duc s'occupe de rendre inexpugnables les forts de la mer Baltique.

» Par un simple signe de sa baguette il a bordé toutes les côtes de cette mer de brisants sur lesquels les vaisseaux de la flotte anglo-française iront s'échouer.

» Il a transporté, sans plus d'efforts, d'une distance de deux cents lieues, un énorme rocher qu'il a placé à l'entrée de Cronstadt, de manière à fermer entièrement le passage.

» Maintenant que l'armement des côtes de la Baltique

est terminé de cette façon expéditive, attendez-vous à voir saint Serge, sous le pseudonyme du grand-duc Constantin, apparaître tout à coup au milieu de vous pour vous conduire à la victoire.

» Ceci vous explique pourquoi Silistrie n'est pas encore en votre pouvoir. On s'est amusé jusqu'ici aux bagatelles de la porte, soit dit sans calembour, saint Serge ayant recommandé qu'on ne montât point sérieusement à l'assaut avant son arrivée. »

Ainsi parlent les popes du Danube, tandis que ceux de l'armée de la Baltique tiennent le discours suivant :

« Marins et soldats, écoutez tous la parole de vérité :

» Le grand saint Serge, trouvant que vos généraux, malgré leurs talents universellement reconnus, laissent encore quelque chose à désirer, a voulu conduire lui-même la guerre, c'est pourquoi il a procédé à sa septième incarnation dans la personne du grand-duc Constantin.

» L'avant-dernière avait eu lieu dans la personne de l'immortel tzar Pierre, et la dernière dans la personne de l'impératrice Catherine la Grande.

» Ces trois incarnations successives dans l'espace d'un siècle et demi vous montrent à quel point la Russie est chère à saint Serge, puisqu'il n'hésite jamais, dans l'occasion, à se déranger pour venir sur terre la sauver.

» Au plus pressé d'abord, s'est dit ce grand saint; commençons par aller voir ce qui se passe sur les bords du Danube.

» Il dirige en ce moment le siége de Silistrie, accomplissant en quelques minutes et sans la moindre fatigue les travaux stratégiques les plus importants, tels que tranchées, mines, contre-mines et le reste.

» On le voit se promener dans le camp, causant familièrement avec les soldats, leur pinçant le bout de l'oreille et leur demandant avec intérêt des nouvelles de leur famille.

» Ces pauvres Turcs, disait-il dernièrement, ils n'ont pas huit jours à garder Silistrie.

» — Et après, lui dit le prince Paskiewitch, comment ferons-nous? Essayerons-nous de franchir les Balkans? Ce sont des montagnes bien escarpées.

» — Je ferai un signe, répondit saint Serge, et les Balkans s'aplaniront. Je changerai même, s'il le faut, ces montagnes en vallées.

» A l'heure qu'il est, Silistrie est prise, les Balkans sont franchis et le grand-duc Constantin est en route pour venir sur les bords de la Baltique donner ses ordres aux défenseurs de la foi orthodoxe.

» Sa manière de voyager ne ressemble pas à celle des simples mortels. Tantôt il chevauche sur un aigle, tantôt, tirant deux ailes de sa poche, il les ajuste à ses épaules, et franchit ainsi en peu de temps des espaces considérables.

» A l'heure où je vous parle, il n'est peut-être qu'à cinq ou six verstes de Cronstadt. »

Les marins et les soldats russes de la Baltique et du Danube s'étonnent bien un peu de voir saint Serge se donner gratuitement tant de mal, mais au fond ils ne doutent pas des assertions des popes.

D'un bout à l'autre de la Russie, la septième incarnation de saint Serge est passée à l'état d'article de foi, d'autant plus que les popes dissertent sur ce sujet avec la plus grande éloquence, surtout lorsqu'ils viennent de vider une bouteille ou deux d'eau-de-vie de grain.

Cependant le grand-duc Constantin fume tranquillement des cigares à Saint-Pétersbourg, et paraît convaincu lui-même de son ubiquité.



— Allons, voilà deux heures qu'il nous crie d'entrer... il faut nous décider... passez devant, vous lui annoncerez les nouvelles de Silistrie.

— Vous êtes bon enfant... passez vous-même!

— Tenez, franchement, j'aime mieux m'en aller!

— Et moi aussi!

EN CRIMÉE.

11 juin.

Le Gouverneur. — Approchez, mon ami, approchez sans crainte, je veux causer avec vous sur l'état du pays.

Un Habitant. — Votre Seigneurie me fait beaucoup d'honneur.

— Je suis bon diable; mais, dites-moi, vous êtes patriote, n'est-ce pas?

— Parbleu!

— Et orthodoxe?

— A la vie et à la mort.

— Je n'attendais pas moins de vous. Je conclus de vos réponses que vous êtes prêt à tous les sacrifices pour la cause russe.

— Ah diable! comment l'entendez-vous?

— Voyons, vous avez déjà figuré dans quelques souscriptions volontaires pour les frais de la guerre?

— Oui; c'est-à-dire que j'ai été forcé de souscrire volontairement.

— C'est la même chose.

— Mais je n'ai plus le sou.

— Bon!

— Je loge le diable dans ma bourse.

— Très-bien!

— Je suis gueux comme Job.

— À merveille, et je vous en fais mon compliment. Cela prouve la grandeur de votre dévouement, et me fait espérer que vous ne vous arrêterez pas en si beau chemin.

— Mais quand je vous dis que je suis complétement à sec!

— Je le crois, cher ami; aussi n'est-ce point de l'argent que je vous demande, mais une nouvelle souscription volontaire, et cette fois en nature.

— Que diable voulez-vous que je vous donne?

— On ne vous demande pas des ananas ni des faisans ni des truffes. Nous ne sommes pas exigeants à ce point-là. Mais vous avez du blé?

— J'en ai tout juste ma provision de l'année.

— Que vous disais-je! J'étais bien sûr qu'il vous restait quelque petite chose. Il y a toujours de la ressource avec des hommes rangés comme vous. Vous nous offrirez le quart de votre blé.

— Mais je vous ai dit que je n'en avais que tout juste pour ma consommation personnelle et celle de ma famille.

— Eh bien, vous jeûnerez un jour sur quatre.

— Peste!

— Il n'y a rien de plus sain pour la santé.

— Vous croyez?

— Tous les médecins sont de cet avis. Et d'ailleurs qu'est-ce qu'un jour de jeûne de temps en temps?

— Mais c'est quelque chose, et je voudrais bien vous y voir.

— Quand il y va du triomphe de la foi orthodoxe!

— Ce n'est pas une raison.

— Voyez plutôt les vingt-cinq mille grenadiers du siége de Silistrie, que le général Schilder a soumis à la diète la plus rigoureuse pour les préparer à l'assaut.

— Ils aimeraient peut être mieux manger.

— Alors, vous refusez de donner le quart de votre blé?

— Il le faut.

— Vous êtes libre, et personne ne songe à vous contredire.

— A la bonne heure.

— Seulement on va vous administrer cent coups de knout.

— Fichtre!

— Et puis l'on ira prendre le blé dans votre grenier.

— Ah çà ! mais que disiez-vous donc tout à l'heure que j'étais libre?

— C'est la vérité. Vous êtes libre de refuser, et la preuve c'est que vous refusez, n'est-ce pas?

— Oui.

— De notre côté nous restons libres de vous prendre votre blé et de vous donner le knout.

— Cela ne me paraît plus aussi clair.

— Bah! quelques coups de fouet vous éclairciront promptement les idées.

— Cela étant, j'aime mieux vous donner mon blé tout de suite.

— A la bonne heure; j'étais bien sûr que nous finirions par nous entendre.

— Vous avez des façons d'argumenter si positives!

— L'habitude, mon cher. Croyez bien que cette offrande volontaire sera mentionnée avec éloges dans le *Journal de Pétersbourg*... Ah! il reste encore un petit détail à régler.

— Encore!

— C'est la moindre des choses. Vous ferez transporter à vos frais votre blé dans tel magasin militaire que l'on vous indiquera, vous comprenez que l'État ne peut pas se ruiner à payer des rouliers et des commissionnaires.

— Mais je n'ai plus un cheval. Vous m'avez tout pris avec vos réquisitions.

— Vous vous restez à vous-même, ami. Attelez-vous à une charrette avec vos enfants ou bien portez les sacs sur vos épaules.

— Mais ce n'est pas possible.

— Tout est possible au génie russe. Si votre zèle pour l'orthodoxie ne suffit pas à doubler vos forces, on vous stimulera à coups de fouet. Allez maintenant, on vous donne huit jours pour la livraison, avec la promesse de cent coups de knout par jour de retard.

Allons, le temps presse, à un autre!



— Avez-vous remis ma dépêche au prince Menschikoff?... Ah! très-bien... je lis dans votre œil que vous avez été admis en sa présence!

NEUVIÈME LETTRE DE PAKOTEFF A SA PAYSE
A SAINT-PÉTERSBOURG.

15 juin 1854, des marais de la Dobrutscha.

Mam'zelle Catherineka,

La présente est pour vous faire savoir que je continue à être dans la Dobrutscha, où je serais déjà mort d'une maladie marécageuse, si je n'étais pas soutenu et réchauffé par le feu de l'amour que j'ai pour vous, mam'zelle Catherineka.

Qu'on a bien raison de dire que la guerre est une belle chose quand on en est revenu! — mais je ne sais pas si je reviendrai jamais de celle-ci.

En six semaines de temps la moitié du bataillon a passé l'arme à gauche; — c'est l'expression militaire, mam'zelle Catherineka, pour dire qu'ils ont cassé leur pipe.

Depuis que nous sommes dans ce chien de pays il n'y a qu'une seule chose que nous ayons reçue bien régulièrement, des coups.

Quant à des distributions de vivres, il n'en est pas plus question que si le pain, la viande et les légumes n'avaient pas encore été inventés, — et pourtant y l' sont, et c'est même une crâne invention.

Car c'est fièrement bon, du bœuf et des choux, autant que je peux m'en souvenir!

J'ai fait trois repas avec un navet, mam'zelle Catherineka, et sans le plus petit canard dans la sauce, vu que je l'ai mangé tout cru, — pas le canard, bien entendu, le navet.

J'ai demandé hier au sergent si nous quitterions bientôt ce cantonnement, qui n'a rien d'agréable; le sergent m'a répondu que ça ne me regardait pas, et que, si je n'étais pas content, il allait me faire administrer cinquante coups de knout. — Je me suis déclaré satisfait.

Il est bon enfant, le sergent, mais pas tous les jours.

Sauf que nous n'avons rien à manger et que nous n'avons pas seulement un endroit où nous puissions nous asseoir et reposer notre tête à sec, je suis obligé de convenir que le pays où nous nous trouvons est très-fertile en sangsues.

Il y aurait une fortune magnifique à faire ici pour quelqu'un qui serait en relations avec des herboristes de Paris, ville où on dit que ces petites bêtes sont si rares, qu'on a été obligé d'en fabriquer des fausses qui coûtent douze francs pièce, du moins à ce qu'a dit un de nos généraux qui s'en est payé une douzaine dans un voyage d'agrément qu'il a fait l'an dernier en France.

Si ça peut vous flatter que je vous donne des nouvelles, mam'zelle Catherineka, je vous apprendrai que Silistrie continue à n'être pas encore pris.

Du reste gardez ça pour vous et n'en faites pas trop part à vos amis et connaissances; il parait même que nous avons eu pas mal de tués, — bien qu'on fasse jeûner les soldats qui doivent monter à l'assaut pour n'avoir pas l'estomac chargé : il y a des prunes qu'on ne peut pas digérer.

Ne parlez pas trop de ça à Moscou; je serais désolé, mam'zelle Catherineka, si ça vous exposait à être fusillée. — Dans ce pays-ci on fusille tous les gens, hommes, femmes, ou de n'importe quel sexe, qui font courir le bruit que les Russes ne sont pas toujours vainqueurs.

Nous avons surtout dans notre régiment un gros major qui a un satané amour-propre : — s'il venait à rêver que les Turcs l'ont mis en fuite, il serait capable de se fusiller lui-même au réveil pour l'exemple.

Ah ! mam'zelle Catherineka, priez saint Serge, qui doit avoir bien plus de plaisir à exaucer les vœux d'une jolie fille comme vous que ceux d'un troupier maigre comme moi, de vouloir bien nous tirer au plus vite des marais où nous avons le désagrément de patauger depuis deux mois.

Puisse surtout saint Serge inspirer à notre général en chef l'heureuse idée de nous conduire dans un pays où l'on puisse se mettre sous la dent autre chose que des sangsues ! — avec lesquelles je suis, mam'zelle Catherineka, votre amant pour la vie.

PACOTEFF.



Caporal russe venant relever une sentinelle polonaise.

UNE FABRIQUE DE TROPHÉES.

16 juin.

— Nesselrode!

— Sire.

— Il me semble qu'il y a bien longtemps que nous n'avons fait chanter de *Te Deum*.

— Vingt-quatre heures, Majesté.

— Il me faut absolument un *Te Deum* pour demain; voyons, Nesselrode, à propos de quoi pourriez-vous bien faire chanter un *Te Deum?* Quelles nouvelles de la mer Noire?

— Nous avons été obligés d'évacuer tous les forts construits sur le littoral.

— On chantera donc un *Te Deum* pour célébrer cette évacuation. Vous aurez soin de faire dire dans l'*Invalide russe* qu'il devient inutile de tenir garnison dans ces forts, attendu la destruction complète des escadres ennemies par le feu de la batterie de Ji Ji Mouki à Odessa.

— Sire, je cours exécuter vos ordres.

— Attendez un instant, Nesselrode, j'ai d'autres instructions à vous donner. Ne trouvez-vous pas que nous abusons un peu du *Te Deum?*

— Sire, s'il faut vous dire ma pensée...

— Dites-la, Nesselrode, je vous y autorise.

— Je trouve que Votre Majesté a peut-être raison : le *Te Deum* a sans doute du bon, mais je crains qu'on ne finisse par se blaser sur ce cantique; il serait prudent de le remplacer.

— J'y ai songé.

— Votre Majesté songe à tout.

— Outre les *Te Deum,* il nous faut encore des trophées. Rien n'exalte un peuple comme la vue d'étendards pris sur l'ennemi. J'ai fait attacher cent cinquante queues de cheval à un bâton surmonté d'un croissant en cuivre. Que dites-vous de cette idée?

— Charmante, sire; seulement si j'osais faire une observation...

— Faites, Nesselrode, ne vous gênez pas.

— Je rappellerais à Votre Majesté que depuis la réforme militaire du sultan Mahmoud les pachas ont renoncé aux queues comme signe de commandement.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr, Majesté.

— N'importe. Le public russe n'est pas aussi profondément versé que vous dans la connaissance de l'histoire contemporaine. Il acceptera parfaitement mes queues. J'ai donné en outre des ordres pour qu'on m'apportât d'Odessa le pavillon du *Tiger.*

— Votre Majesté ignore donc...

— Quoi?

— Que le capitaine de ce navire, avant de tomber entre les mains de nos soldats, a brûlé son pavillon en présence de tout son équipage.

— L'*Invalide russe* n'a point mentionné ce fait; ainsi mes sujets l'ignorent: d'ailleurs si le pavillon est brûlé, rien n'empêche d'en confectionner un tout neuf.

— Votre Majesté a réponse à tout.

— Je ferai confectionner par la même occasion cinq ou six drapeaux de régiments français, autant de régiments anglais, et la remise m'en sera faite solennellement par un des généraux de l'armée du Danube sur

une magnifique estrade élevée à cet effet au milieu de la place Saint-Isaac. Cette imposante cérémonie ne peut manquer d'exercer la plus heureuse influence sur l'opinion publique.

— Espérons-le, sire, espérons-le.

— Le lendemain, autre cérémonie.

— Encore de nouveaux drapeaux!

— Non, les mêmes. A la tête de la cour et des principaux fonctionnaires de l'empire je transporte processionnellement ces trophées à Saint-Isaac, et on suspend ces trophées aux voûtes de l'église métropolitaine. Un *Te Deum* terminera naturellement cette cérémonie imposante. Mais ce n'est pas tout encore; prêtez-moi deux oreilles attentives et apprenez un secret politique de la plus haute importance. Guédéonoff vient de partir pour la France sous un déguisement.

— Et sa mission a pour but...

— D'engager un certain nombre de figurants du Cirque habitués à remplir le rôle d'*ennemis;* façonnés depuis longues années à cet emploi humiliant, ils n'hésiteront pas, moyennant un bon engagement et des feux, à jouer le personnage de prisonniers turcs. Je les ferai passer et repasser pendant huit jours dans les rues de Saint-Pétesbourg, et quand leur présence aura suffisamment exalté l'enthousiasme populaire, je compte proclamer une nouvelle levée de trois hommes sur cinq. J'espère, Nesselrode, que voilà de la haute politique.

— Dans mon admiration, il me reste à peine la force de tomber à vos genoux.

— N'y tombez pas, Nesselrode, je vous en dispense. Suivez-moi seulement à l'atelier où on fabrique les trophées, je veux voir si les ouvriers sont à leur poste

et si tout sera prêt pour la patriotique cérémonie de demain, vous y aurez une place importante, et je prétends que ce soit vous qui portiez le pavillon du *Tiger*. Allons voir si la besogne avance.



PROCESSION DES TROPHÉES.

LE GÉNÉRAL. — Saint-Pétersbourgeois, faites-moi le plaisir de vous incliner respectueusement la face contre terre tandis que ces soldats défilent devant vous en portant les étendards enlevés à l'ennemi.

L'EMPEREUR DE RUSSIE AU ROI OTHON.

20 juin.

Monsieur,

Autrefois je vous traitais de cousin ; mais cette qualification flatteuse n'est plus de mise aujourd'hui ; je crois devoir vous appeler monsieur tout court.

La présente est pour vous notifier, monsieur, que je rappelle mon ambassadeur qui résidait à Athènes. Cette mesure ne vous surprendra pas, j'ose le croire; vous deviez vous y attendre, après ce qui vient de se passer.

Quoi! vous avez cédé aux injonctions de l'Angleterre et de la France sous le prétexte qu'une armée d'occupation venait de débarquer au Pirée! Je suis confondu de cet acte de faiblesse. Vous avez manqué de nerf, cher ami.

Avec des volontaires de l'insurrection commandés par des chefs tels que les Papa-Costa, les Karatàssos, les Macairopoulos et autres brillants capitaines, on pouvait résister énergiquement. Mais c'est donc une bavaroise qui coule dans vos veines au lieu de sang?

Tudieu! corbleu! ventrebleu!... je suis positivement exaspéré. Le prince Danilo et vous vous étiez mes seuls alliés dans la guerre qui commence, et, n'ayant que vous, j'y tenais; non que j'eusse précisément besoin de votre concours, mais j'étais dans la position de ce professeur de chinois qui ne comptait à son cours que deux auditeurs, et qui en voyant un s'en aller lui dit mélancoliquement : — Ah! monsieur, restez, afin que je puisse au moins dire : Messieurs!

Jusqu'ici on disait « la Russie et ses alliés; » on ne pourra plus se servir maintenant de ce pluriel : il faudra dire « la Russie et son allié le prince Danilo. » Encore n'est-il pas sûr que celui-là me reste. Il branle un peu au manche, et je vais me trouver moins heureux que le professeur de chinois, qui sut du moins conserver un auditeur.

Et même dans le cas où tous les deux se seraient enfuis, il aurait eu la consolation de pouvoir se dire qu'après tout ils ne lui avaient rien coûté et qu'ils s'étaient offerts à lui spontanément; tandis que moi, si j'ai compté pendant quelque temps deux alliés, je ne les ai pas eus gratis, et j'ai dépensé pour eux des millions de roubles.

Être Czar de toutes les Russies, de la grande et petite, de la blanche et de la noire, d'Archangel, de Tobolsk et de mille autres lieux, pour me trouver réduit à envier le sort d'un professeur de chinois, voilà ce que mon amour-propre ne pourra jamais digérer.

« Point d'argent, point de Suisse, » dit un proverbe. Moi, j'ai donné l'argent, et des Suisses il n'en est plus question.

Mauvaise affaire!

Je m'attends un jour ou l'autre à apprendre que le prince Danilo me tourne le dos avec ses Monténégrins. Encore un à qui je ne manquerai pas de retirer mon ambassadeur!

Malheureusement cet ambassadeur décampera le sac vide comme celui d'Athènes. On me prend, à ce qu'il paraît, pour le Père aux écus, selon le mot du docteur Véron. Je joue le rôle d'un Géronte, d'un Cassandre que l'on berne et que l'on dépouille. Il n'y a plus de respect pour les grandes puissances orthodoxes. Je ne serais point

5

étonné que quelque Scapin de principicule me mît dans un sac et me donnât des coups de bâton pour me contraindre à financer.

Dieu me pardonne, on ne se gêne plus avec moi, qui suis pourtant le seul et véritable représentant des grands principes d'ordre, d'autorité et de religion.

Je suis tellement ulcéré des procédés lestes que l'on se permet avec moi, que j'en ai oublié toute courtoisie, moi que l'on citait jadis comme le plus parfait gentleman de toute l'Europe. Ainsi, ayant rencontré l'autre jour, dans une rue de Pétersbourg, une actrice du Théâtre-Français, je ne l'ai pas saluée, contrairement à toutes mes habitudes. Mais il y a des choses qui finissent par aigrir le caractère du plus galant homme.

Que dira la postérité de ce manque de courtoisie envers une dame? Ma foi! elle en rejettera la faute sur l'Angleterre, sur la France et sur le roi Othon.

C'est cette pensée qui me console.

En attendant, j'ai pris la résolution de rompre toute espèce de rapports avec vous, et le rappel de mon ambassadeur en est la preuve; c'est le premier des bons tours que je prétends vous jouer. Vous comprenez qu'étant exaspéré au point de ne plus saluer les dames, je n'irai pas me gêner avec un homme, et surtout avec un roi dont la capitale est occupée par une armée étrangère.

Il est vrai que pareille chose pourrait bien m'arriver un de ces jours avec ma propre capitale; mais en ce cas, fidèle à mes principes, je cesserai de me saluer moi-même.

Inutile de vous présenter mes civilités, puisque je m'abstiens de ce détail même avec les dames.

Le Czar Nicolas.



Commençant à s'apercevoir qu'il n'est pas dans le bon chemin et qu'il aura bien du mal à s'en tirer.

UN COUP DE COMMERCE.

22 juin.

C'est à tort que l'on cherche à faire passer les sujets du Czar comme des hommes sans intelligence, abrutis par l'usage immodéré de l'eau-de-vie de grain, du caviar et du knout.

Il n'y a peut-être pas dans toute l'Europe, sans en excepter même les Anglais, un peuple plus naturellement porté à l'industrie et au commerce que la nation russe.

Le Czar a remarqué que ses sujets, et notamment ses généraux, sont tellement commerçants, qu'il est obligé à chaque instant de punir des colonels qui trafiquent sur le drap qu'on leur a fourni pour habiller leurs soldats, et d'envoyer en Sibérie des majors qui fourrent dans leurs bottes tout le foin qu'ils sont censés avoir fait manger aux chevaux.

Le plus beau coup de commerce qui ait jamais été opéré en Russie par un général quelconque, sans en excepter même Gortschakoff, qui n'a pas mal opéré en Valachie, c'est sans contredit l'opération à l'aide de laquelle le gouverneur de Sweaborg en Finlande a transmuté en argent tout le cuivre et tout le zinc qui recouvraient les toitures des principaux bâtiments de sa forteresse.

Puis, comme il voulait essayer de résoudre jusqu'au bout le fameux problème de la transmutation des métaux, ce même ingénieux gouverneur s'était mis ensuite à faire de l'or avec tous les boulets en fer qu'il avait en magasin, — il lui avait suffi de les *laver*.

C'est une expression chimique passée dans la langue des étudiants et des juifs de toutes les nations.

Ce coup de commerce serait probablement resté éternellement ignoré si les Anglais n'avaient pas eu la fatale idée de venir se promener dans la Baltique en compagnie d'une flotte française.

L'empereur Nicolas, qui a contracté la salutaire habitude de n'en croire que ses propres yeux en fait de fortifications et de canons, est venu visiter en personne Sweaborg, et il a trouvé dans l'arsenal de ce port un immense approvisionnement de boulets... en bois !

Du reste, ces boulets en bois étaient admirablement

peints en noir ; l'illusion était complète pour les personnes qui ne pouvaient pas y toucher.

Or, un écriteau placé au-dessus de chaque pile de projectiles portait ces mots sacramentels en usage dans tous les muséums : *Défense de toucher*.

Cet écriteau n'a fait que piquer la curiosité du Czar, et comme il se passe volontiers toutes ses petites fantaisies, il a touché les fameux boulets.

En sortant de l'arsenal, l'empereur a constaté en outre que la plupart des magasins étaient sans toit et que deux ou trois bastions avaient été nivelés et transformés en jardins potagers.

Le gouverneur de Sweaborg était abonné au journal des *Connaissances utiles* et cultivait des légumes suivant toutes les nouvelles méthodes.

Je ne suis même pas bien certain s'il n'élevait pas des lapins dans les tonneaux qui étaient censés renfermer de la poudre.

A quoi bon des gargousses quand on n'a à envoyer que des boulets en bois !

A l'heure qu'il est, le gouverneur est en Sibérie. — Je parie qu'il trouvera moyen de vendre avantageusement la pioche qu'on lui aura confiée pour extraire de l'or dans les mines impériales.

Quels hommes intelligents que ces Russes !



Le gouverneur de Sweaborg se faisant pincer dans l'exercice de son petit commerce.

LE REPASSAGE DU PRUTH.

27 juin.

Les Russes étaient nés pour être canards : ils passent et repassent les rivières avec la plus grande facilité, — il semble même qu'ils éprouvent un véritable plaisir dans ces opérations aquatiques, et notamment sur les bords du Pruth, car ils profitent du plus petit prétexte pour franchir et refranchir ce fleuve.

D'après les dernières nouvelles arrivées de Bucharest, c'est le refranchissement qui commence.

L'empereur de Russie a donné l'ordre à ceux de ses invincibles soldats qui sont dans la Valachie et dans la Moldavie d'aller voir si les Français et les Anglais ne se seraient pas embusqués de l'autre côté du Pruth.

Car il va sans dire que ce n'est pas une retraite qu'opèrent les Russes en ce moment, c'est de la haute stratégie, — ils vont se diriger à marches forcées sur l'ennemi qui, à l'heure qu'il est, entoure peut-être Moscou.

On a raconté au Czar des choses prodigieuses de l'agilité des zouaves et des chasseurs de Vincennes, et il les croit capables de se faufiler jusque sous les murs du Kremlin, et, bien plus, de les escalader pendant que dans tout le reste de l'Europe on s'imagine qu'ils sont encore sur la route de Varna à Schumla.

C'est donc par suite d'un plan que ne désavouerait pas César en personne que l'empereur Nicolas a ordonné à ses soldats de faire semblant de battre en retraite.

Considérée sous le point de vue hygiénique, la traversée d'un beau fleuve comme le Pruth est encore une excellente mesure.

Le soldat russe en général et le Cosaque en particulier manquent assez généralement de propreté, — et comme en été surtout les bains sont excellents pour la santé, le Czar est toujours enchanté d'avoir un prétexte pour faire entrer ses troupes dans l'eau; — et quel plus beau prétexte à donner à des soldats que de leur dire : — Mes amis, de l'autre côté de ce fleuve croissent de nombreux lauriers; non-seulement je vous autorise, mais je vous engage même vivement à aller en cueillir quelques branches pour en orner le front de votre Czar.

Les Cosaques, écoutant la voix de l'honneur et redoutant le knout, s'élancent comme un seul homme, traversent le Pruth... et ils ont pris un bain complet qui leur a peut-être épargné une horrible maladie.

Nous ne serions pas surpris d'apprendre d'ici à quelques jours qu'après avoir quitté la Moldavie, les Russes y sont encore rentrés, — pour avoir l'occasion d'en sortir de nouveau, — toujours histoire de barboter dans les eaux du Pruth.

Cela fera un total de quatre bains dans la canicule, — ce n'est pas trop.



Exercice favori de l'empereur Nicolas.

LA RÉPONSE A L'AUTRICHE.

1er juillet.

— Messieurs, je vous ai convoqués en conseil extraordinaire pour un objet de la plus haute importance. Vous n'ignorez pas que l'Autriche m'a adressé une sommation à laquelle je me vois dans la nécessité de faire une réponse. C'est là-dessus que je désire vous consulter. Voyons, Nesselrode, que devons-nous répondre à l'Autriche?

— Sire, ce qui sera le plus agréable à Votre Majesté.

— Et vous, Orloff?

— Ce que Votre Majesté jugera le plus convenable.

— Et vous, Menschikoff?

— Ce que Votre Majesté voudra.

— Je suis on ne peut plus satisfait, messieurs, des lumières que les trois plus fortes têtes de l'empire viennent de répandre sur la question. Je vais cependant préciser davantage les faits; nous avons à choisir entre trois sortes de réponses : 1° une réponse péremptoire; 2° une réponse évasive; 3° une réponse dilatoire. Répondrons-nous péremptoirement, Menschikoff?

— Si Votre Majesté le veut.

— Et vous, Orloff?

— Si Votre Majesté le juge convenable.

— Et vous, Nesselrode?

— Si cela est agréable à Votre Majesté.

— Vous avez une façon d'opiner qui mérite des éloges certainement, mais qui fait retomber sur moi tout le

poids de la discussion. Nous disons donc qu'une réponse péremptoire a bien son charme.

— C'est cela, sire.

— Précisément, Majesté.

— Évidemment, seigneur.

— D'un autre côté, une réponse évasive ne manque pas, selon les circonstances, d'une certaine utilité.

— C'est mon avis.

— C'est ma pensée.

— C'est mon opinion.

— Je vous remercie, messieurs, de vos salutaires avis, et je les suivrai quand je saurai en quoi ils consistent. Quant à moi, je ne crains pas de le dire, vous me voyez dans un assez grand embarras. Je ne demanderais certainement pas mieux que de répondre péremptoirement et d'envoyer promener l'Autriche comme je l'ai fait à l'époque du passage du Pruth, mais le moyen maintenant de me montrer aussi péremptoire?

Avec une réponse évasive, je gagne du temps, je cherche à brouiller les cartes, et j'y parviens peut-être, mais d'un autre côté je perds le peu de prestige qui me reste. Me laissera-t-on d'ailleurs me jeter dans l'évasif et le dilatoire? Comment me tirer de là, Nesselrode?

— Majesté...

— Avez-vous un kopeck sur vous?

— Deux kopecks, Majesté.

— Péremptoire ou évasif, j'ai envie de jouer à pile ou face. Qu'en pensez-vous, Orloff?

— Votre Majesté a raison.

— Et vous, Menschikoff?

— J'approuve fort Votre Majesté.

— Messieurs, le conseil est fini, nous avons trouvé le

moyen de sortir d'embarras; mais avant de recourir au koppeck, j'éprouve le besoin de réfléchir un moment encore sur la situation. Je vous ferai appeler de nouveau si vos avis fermes et intelligents me sont nécessaires.

La réponse de la Russie à la sommation de l'Autriche n'est point encore connue. On attend d'heure en heure le résultat des réflexions de Sa Majesté Nicolas Ier.



L'arrivée de l'Autriche permettant de jouer au jeu des quatre coins.



— Il faut que je soulage mes nerfs, tu vas aller chez le costumier de la cour, tu t'habilleras en Autrichien et tu reviendras ici pour que je te donne une bonne volée !

PAS UN KOPECK.

2 juillet.

La situation de l'empereur de Russie commence à me toucher, et je sens, malgré moi, un pleur humecter ma paupière quand je pense à la fatale situation d'un czar qui naguère passait pour avoir les caves les mieux garnies de l'Europe en fait de barils pleins d'or, et qui aujourd'hui est réduit à aller frapper à toutes les portes en

disant d'une voix piteuse : — Mes bons banquiers charitables, un p'tit emprunt pour l'amour de Dieu!

Les banquiers allemands répondent à l'empereur Nicolas : *Nein!*

Les banquiers anglais : *No!*

Et les banquiers français : *Zut!*

Quant aux banquiers espagnols, il n'en est pas question, le Czar sait très-bien que le capital en numéraire qui est en circulation dans toute l'Espagne, d'après un récensement non moins exact que triste opéré en 1833, ne s'élève qu'au chiffre de soixante-quinze mille maravédis.

Dans beaucoup de villes de la Péninsule, les payements ne se font qu'en cigares, — un paquet de vingt-cinq cigares représente dix maravédis.

A Valence et aux environs, on compte par orange, et on dit qu'une jeune fille a une dot de deux cent, trois cent ou quatre cent mille oranges.

Je donne ce renseignement aux jeunes Parisiens qui ont envie de se marier et qui tiendraient en même temps à se rafraîchir.

Mais revenons au plus infortuné de tous les Nicolas.

Le Czar, avec une fermeté que l'histoire qualifiera un jour de stupide entêtement, vient de nous déclarer que plutôt que de céder il était résolu à manger son dernier homme et son dernier kopeck.

Le Czar a beaucoup d'hommes à manger, il en a soixante-deux à soixante-trois millions, ainsi sous ce rapport d'ici à longtemps on ne le prendra point par la famine.

Quant aux kopecks, c'est différent; — je ne vois guère que la caisse de Bilboquet qui puisse être comparée

à celle de l'empereur Nicolas, — et plus il bat dessus, plus on s'aperçoit qu'elle sonne creux.

Règle générale, les écus ont toujours peur de s'aventurer dans des coffres-forts vides; — ce ne sont plus des caisses, ce sont des gouffres : impossible de rattraper ce qui tombe au fond.

Aussi c'est ce qui vous explique le peu d'enthousiasme des banquiers et des capitalistes européens pour souscrire au nouvel emprunt que tente de faire l'empereur de Russie.

En Angleterre, cet enthousiasme, s'il existait, serait encore singulièrement refroidi par la mesure que vient de prendre le parlement. — Tout Anglais qui consentira à prêter de l'argent au Czar, c'est-à-dire à l'ennemi de la Grande-Bretagne, sera déclaré atteint et convaincu du crime de haute trahison.

Je n'ai pas de notions bien complètes sur la législation anglaise, mais pourtant je crois en savoir assez pour pouvoir vous certifier qu'en vertu de cette décision le moins qui pourrait arriver à un coupable de haute trahison serait d'être pendu.

Quel est le capitaliste anglais, à part tout esprit de nationalité, qui aurait l'idée de prêter, je veux dire de donner son argent au Czar pour arriver ensuite à n'avoir pour tout bénéfice qu'une corde de vingt-cinq sous?

Franchement, ce n'est pas là une opération financière bien tentante.

Si l'empereur de Russie ne trouve pas d'argent à emprunter, ce qui est plus que probable, il en sera réduit pour subvenir aux frais de la guerre à fabriquer des kopecks avec les cloches saintes de Moscou.

Et alors que dira la Panagia, et surtout que diront les

popes qui se sont habitués à regarder ces cloches comme leur propriété?

Il est évident qu'ils ne béniront plus les drapeaux qu'avec une extrême mauvaise grâce.

A moins pourtant que le Czar ne prenne le parti de faire fabriquer des roubles en papier sur une immense échelle.

Ce serait encore ce qu'il y aurait de mieux à faire, — des roubles en papier ont une certaine valeur, et ils seront toujours reçus par les marchands de beurre de Moscou, et même de Paris, à quatre sous la livre.

C'est ce qui vous explique comment la monnaie russe en papier est bien plus pesante que la monnaie en métal de n'importe quel peuple de l'Europe.



— Je viens de rencontrer le Czar, qui m'a fait l'honneur de m adresser la parole.
— Qu'est-ce qu'il t'a dit?
— Il m'a dit : Prêtez-moi dix roubles.

POURQUOI LES RUSSES

ONT LEVÉ LE SIÉGE DE SILISTRIE.

4 juillet.

On croit assez généralement en Europe que les Russes ont levé le siége de Silistrie parce qu'ils n'avaient pas été heureux dans huit ou dix assauts donnés à cette place, et qu'ils avaient craint en dernier lieu d'être pris entre deux feux, — position trop chaude pour être agréable, surtout en été.

Eh bien, toute l'Europe est dans l'erreur la plus grossière, elle a été trompée par les gazetiers français et anglais.

Les gazetiers n'en font jamais d'autres!

Voici comment la chose s'est passée, et cette fois nous pouvons avoir pleine confiance dans le rapport, puisqu'il émane d'un officier russe qui assistait en personne au siége de Silistrie.

Nous copions textuellement, on doit toujours avoir le plus profond respect pour les relations réellement historiques.

« Nous étions déjà *sur le point* de prendre Silistrie, quand tout à coup arrive un général porteur d'un message de Sa Majesté; il crie aux assiégeants déjà *ivres de victoires :* « Arrêtez! retournez à vos rangs! L'EMPEREUR VOUS DÉFEND DE PRENDRE SILISTRIE!... »

Vous voyez que c'est bien différent de tout ce que nous ont raconté les gazetiers anglais, français et même turcs, car il y a aussi des gazetiers en Turquie.

Il n'est question dans ce récit russe, c'est-à-dire éminemment véridique, ni de vingt-cinq mille malades, ni de dix mille tués, ni de déroute, ni de cinquante canons encloués et abandonnés, et autres mensonges pareils colportés par la malveillance.

Si Silistrie n'a pas été pris, cela tient uniquement à ce que l'empereur Nicolas n'a pas voulu qu'on s'emparât de cette place.

Maintenant si vous demandez au chroniqueur russe pourquoi le Czar, qui naguère aurait été très-flatté d'être maître de Silistrie, a tout à coup changé d'idée, il vous répondra que ça ne le regarde pas.

Un Russe véritablement digne du beau nom de Cosaque ne se permet jamais de sonder les pensées du Czar : — le Czar veut ou ne veut pas, et cela suffit.

Il est fort heureux que, tout en étant *ivres de victoires,* les soldats russes aient encore assez conservé leur raison pour comprendre et exécuter les ordres de leurs généraux, car s'ils avaient continué à entrer dans Silistrie, malgré la défense formelle arrivée inopinément de Saint-Pétersbourg, il est probable que l'empereur Nicolas serait entré de son côté dans une furieuse colère.

Quelle mauvaise affaire pour l'officier qui aurait été chargé d'annoncer au Czar la prise de Silistrie !

Ce messager aurait été salué d'une salve de cent coups de knout.

Mais heureusement, même ivres de victoires, les soldats russes ont eu assez de sang-froid pour s'arrêter instantanément quand le général leur cria : L'empereur vous défend de vous emparer de Silistrie.

Bon nombreux d'entre eux, quelque peu stupéfaits, restèrent pendant quelques minutes à cheval sur les murs

qu'ils étaient en train d'escalader, — et les Turcs profitèrent de cette surprise, de cet anéantissement de toutes leurs facultés physiques et morales pour les culbuter dans les fossés.

Cette conduite est indélicate, et ne pourra manquer d'être blâmée par toutes les nations civilisées.

Le nouveau bulletin auquel nous avons emprunté le fragment ci-dessus, et qui nous donne l'explication vraie du motif qui a fait lever le siége de Silistrie, a été rédigé à Bucharest, mais on ne lui a pas encore donné une forme officielle, on se contente de le faire circuler dans les feuilles publiques de la Moldavie et de la Valachie.

Trop heureux les abonnés de ces journaux s'ils apprécient leur bonheur, — au moins voilà des lecteurs bien renseignés, et ils ne doivent pas regretter le prix de leur souscription.

Nous n'avons pas encore reçu de nouvelles directes de Saint-Pétersbourg depuis la levée du siége de Silistrie, mais il est probable que le Czar est dans l'ivresse de la joie depuis qu'il a appris que ses ordres ont été si strictement exécutés par son armée du Danube.

Du reste, l'empereur Nicolas n'a pas trop à se plaindre non plus de ses amiraux de la Baltique et de la mer Noire, ils obéissent admirablement à la consigne qu'ils ont reçue d'éviter toutes les occasions d'échanger des coups de canon avec les vaisseaux anglais et français.

Le Czar peut se flatter d'avoir des soldats et des marins le mieux disciplinés du monde, — il est bien entendu que je ne fais pas allusion aux coups de knout qu'ils reçoivent régulièrement au moins une fois par semaine.

Des grenadiers qui, ivres de victoires, résistent à la tentation de prendre Silistrie seront capables de prendre

n'importe quoi lorsque Nicolas leur dira : — Allons, cette fois, mes enfants, je vous le permets, allez-y gaiement !



L'empereur Nicolas consultant son étoile, et remarquant qu'elle commence à filer.

PAS DE CHAMPAGNE!

6 juillet.

La situation devient très-grave en Russie.

Les boyards commencent à être plongés dans une profonde mélancolie, toutes leurs provisions de vin de Champagne sont épuisées; deux grands seigneurs se sont disputé dernièrement l'épée à la main la dernière bouteille de sillery qui restait dans un magasin de Saint-Pétersbourg.

Le vainqueur n'eut rien de plus pressé que de s'élancer hors de la boutique du marchand de vin pour aller boire tranquillement cette bouteille chez lui, à la santé du blessé, et tel fut son empressement qu'il oublia même de la payer.

Comme Nicolas sait tout ce qui se passe dans sa capitale, il fit dire au vainqueur qu'il eût à se rendre immédiatement au palais impérial avec sa bouteille.

Le Czar fit appliquer vingt-cinq coups de knout à ce boyard pour n'avoir pas payé ce vin de Champagne, et de plus il confisqua la bouteille.

Ce fut la seule indemnité qu'obtint le marchand, qui du reste se déclara complétement satisfait.

L'empereur de Russie n'est pas sans inquiétude pour l'avenir, — il ne craint plus les révoltes des strélitz par la raison qu'il n'y a plus de strélitz; mais il redoute que, poussés par la soif, les grands seigneurs russes ne forment le projet de le renverser du trône et ne proclament Czar M. Moet ou M. Jacquesson.

On a vu des choses plus extraordinaires s'accomplir en Russie.

Le Czar connait si bien le danger que lui fait courir la disette de vin mousseux, qu'il a fait annoncer qu'il réservait un prix de cinq cent mille roubles à tout chimiste ou pharmacien de son empire qui parviendrait à imiter le grand mousseux de Sillery et l'aï, qualité supérieure.

Jusqu'à présent les pharmaciens et chimistes ne sont encore parvenus à imiter que les bouchons de vin de de Champagne.

C'est déjà quelque chose, mais ce n'est pas suffisant.

Toutes les tentatives faites à Saint-Pétersbourg pour obtenir un produit national capable de rivaliser avec le vin de France sont soumises à un jury dégustateur présidé par le Czar en personne.

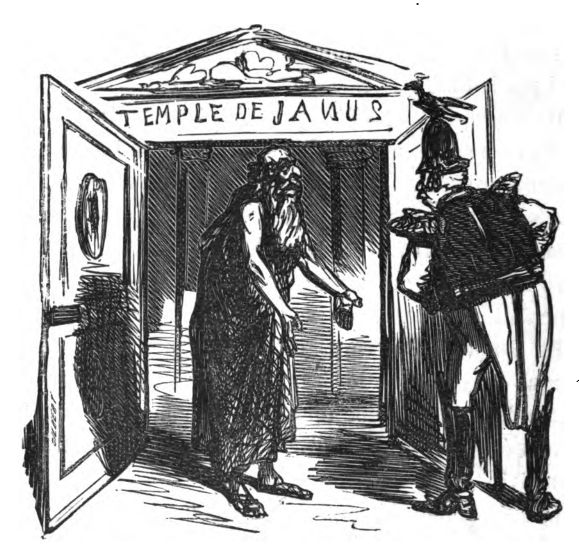
On a proposé successivement à ce jury de l'eau d'orge mousseuse sucrée avec du jus de réglisse, de la limonade gazeuse produisant des explosions plus terribles encore que le vin de Champagne, et autres drogues plus ou moins chimiques; mais le seul résultat obtenu a été de faire faire d'affreuses grimaces aux généraux membres de la commission dégustatrice.

En Russie tous les membres d'une commission quelconque présidée par le Czar ont rang de généraux, — même lorsque, comme dans l'espèce, la réunion n'est composée que de chimistes en retraite et d'apothicaires en activité de serviee.

Une foule d'agents russes ont été envoyés en France pour faire des achats de bouteilles de champagne, — le difficile n'est pas d'acheter ces bouteilles, mais de les introduire en Russie maintenant que l'empire moscovite tout entier est soumis à un blocus rigoureux.

Un spéculateur napolitain a eu l'idée de charger au Havre un navire de cinquante mille bouteilles du vin en question, — son projet est d'aller débarquer sa cargaison en Chine, puis de là il compte faire arriver le tout à Moscou par une caravane qui traversera la Mantchourie, — ces bouteilles arriveront dans deux ans à leur destination.

A moins pourtant qu'elles ne soient arrêtées au passage par Schamyl, qui ne manquera pas de saisir cette nouvelle occasion de contrarier l'empereur Nicolas.



JANUS. — Ah çà, Nicolas! mon garçon, vous commencez à m'ennuyer! Tâchez de prendre un parti. Il faut que ma porte soit ouverte ou fermée.

LA RECONNAISSANCE A LA TARTARE.

12 juillet.

— Compère Cabassoldès !

— Caporal Goulatromboff, qu'y a-t-il pour votre service?

— Voici une petite pièce que vous allez me faire le plaisir de signer immédiatement.

— Quelle est donc cette pièce ?

— C'est une adresse adressée au commandant en chef de l'armée russe, pour lui faire part du chagrin que vous éprouvez à le voir s'éloigner de votre pays.

— Jamais je ne signerai pareille chose; mais je suis ravi, au contraire, qu'il s'éloigne, votre commandant en chef.

— En vérité ?

— Songez donc que le gredin m'a tout pris, mon blé, mon foin, mon avoine, mes chevaux, mes ânes, mes mulets, mes brebis, mes veaux, mes bœufs, mon argent; qu'il détale au plus vite et qu'il s'en aille au diable s'il veut, ce n'est pas moi qui m'y oppose.

— C'est là votre dernier mot, compère Cabassoldès?

— Le dernier des derniers, caporal Goulatromboff.

— C'est tout comme il vous plaira; seulement permettez-moi d'exécuter mes ordres et de vous faire administrer le knout en ma présence. Soldats, empoignez-moi le compère Cabassoldès et tannez-lui légèrement le cuir; surtout allez-y gaiement.

— Donnez, donnez votre adresse, que je la signe des

deux mains encore; je signerai tout ce que vous voudrez absolument.

— A la bonne heure, voilà qui s'appelle s'exécuter. A un autre maintenant; demi-tour à droite, et entrons chez le voisin Cagnardsko. Salut, voisin Cagnardsko!

— Bonjour, caporal Goulatromboff; je vous croyais déjà parti.

— Pas encore; nous ne nous mettrons en route que dans vingt-quatre heures. Avouez que notre départ vous vexe sensiblement.

— Ma foi non, ma foi non.

— Et que vous éprouvez le besoin de témoigner vos regrets à notre général de le voir quitter votre belle patrie?

— Ma foi non, ma foi non.

— N'est-ce pas que si on vous présentait une adresse de remercîment et de reconnaissance au prince Gortschakoff, vous la signeriez immédiatement?

— Ma foi non, ma foi non.

— A votre aise, ce n'est pas moi qui vous contrarierai, seulement vous allez immédiatement mettre habits et chemise bas.

— Et pour quoi faire, s'il vous plaît?

— Pour recevoir le knout de la main de ces quatre braves garçons qui m'accompagnent. Quant à moi, je me borne à compter les coups; pour vingt-cinq je vous tiendrai quitte. Qu'on garrotte tout de suite le voisin Cagnardsko.

— Miséricorde! qu'ai-je donc fait?

— Vous avez refusé de signer l'adresse dans laquelle les populations valaques témoignent de leur profonde douleur en voyant partir les Russes.

— Mais j'en suis désolé, moi aussi, profondément désolé, j'en verse des larmes de douleur; donnez-moi vite ce papier, que je le signe, et dites à ces braves gens de me lâcher.

— Lâchez le voisin Cagnardsko, et passons à d'autres signatures; mais n'est-ce pas la jolie Fifinka qui vient de ce côté; elle arrive du marché et porte les provisions de son maître. Bonjour, jolie Fifinka.

— Qu'est-ce que vous me voulez encore, affreux Goulatromboff? Venez-vous me poursuivre de vos assommantes déclarations? Heureusement vous partez demain!

— Et vous en êtes au désespoir?

— J'en suis ravie, au contraire, tout ce qu'il y a de plus ravie.

— Vous avez voulu nous offrir quelques provisions au moment du départ, je vous reconnais bien là, mam'zelle Fifinka, toujours bonne, toujours excellente pour le troupier moscovite; camarades, videz un peu le cabas de mam'zelle Fifinka.

— A la garde! à la garde! on me vole mes provisions!

— Vous avez de bien belles boucles d'oreilles, mam'zelle Fifinka; vous me les offrez en souvenir, merci, mille fois merci, je les porterai sur mon sein.

— Au secours! au secours! il me déchire les oreilles pour me voler.

— Maintenant signez, comme tout le monde, l'adresse qui remercie le général en chef de l'ordre qu'il a fait régner ici et de la discipline qu'il a imposée à ses troupes.

— Mais je ne sais pas signer.

— On se contentera de votre croix.

Et voilà comment les bons Valaques signent avec empressement, au dire de certains journaux allemands, une adresse de reconnaissance à l'armée russe.



Le Cosaque. — Eh bien! drôle, je vous annonce que je quitte votre pays... qu'attendez-vous pour pleurer?

Le Valaque. — Que vous me rendiez mon foulard!



— Si je dépense mon dernier rouble, comment ferai-je pour dîner!... Si je mange mon dernier homme, qui me cirera mes bottes?...

LA BOURSE OU LA VIE.

14 juillet.

— Sire, le ministre des finances est là qui désire vous parler.

— Qu'il entre. Ah! le voilà. Asseyez-vous, ministre; bonjour, ministre, bonjour. Quelles nouvelles de l'emprunt?

— C'est justement, sire, le sujet sur lequel je désire vous entretenir.

— Parlez, ministre, parlez.

— Majesté...

— Rassurez-vous, ministre, rassurez-vous, je suis dans mes jours de bonne humeur.

— Sire, l'emprunt...

— Marche à merveille, j'en suis sûr. Combien en a-t-on pris à Hambourg?

— Faut-il dire toute la vérité à Votre Majesté?

— Dites, ministre, dites.

— Il n'y a que deux banquiers à Hambourg qui aient onsenti à prendre de l'emprunt russe.

— Qu'on leur envoie la croix de Sainte-Anne de sixième classe. Quant aux autres, je me charge plus tard de leur apprendre à vivre. Et les banquiers d'Amsterdam?

— Ils se sont conduits comme les banquiers de Hambourg.

— Et les banquiers de Berlin?

— Ils ont agi comme les banquiers d'Amsterdam, c'est ce qui fait que nos caisses sont vides et que je viens vous demander...

— De l'argent?

— Je n'aurais jamais osé le dire, mais puisque Votre Majesté a daigné prononcer ce mot...

— Comment se fait-il que ce soit à moi que vous vous adressiez pour cela : n'est-ce pas votre métier de ministre des finances que de chercher les moyens d'avoir de l'argent?

— Sire, je les ai tous épuisés.

— Vous manquez d'imagination, ministre, vous manquez d'imagination. Je pourrais pour cela seul vous en-

voyer en Sibérie, mais je suis en veine d'indulgence aujourd'hui. Je vais vous apprendre votre métier; mettez-vous là et prenez la plume.

— J'y suis, sire.

— Écrivez.

— J'écris.

UKASE IMPÉRIAL.

« Le czar, ne voulant pas, pour soutenir la guerre sainte, avoir recours à l'argent des schismatiques, a pris la résolution suivante :

» L'emprunt à l'étranger est converti en emprunt national.

» Chaque ville, chaque bourg, chaque village, chaque hameau prendra une part proportionnelle de cet emprunt, laquelle part sera versée dans les vingt-quatre heures dans les coffres de l'État. »

Allez, et faites afficher partout cet ukase.

— J'y cours, sire; mais...

— Qu'y a-t-il encore?

— Les boyards sont ruinés?

— Adressez-vous aux moujicks.

— Ils n'ont plus le sou.

— Prenez les biens des boyards.

— Ils n'ont plus de biens.

— Saisissez leurs meubles.

— Ils n'ont plus de meubles.

— Saissez-les eux-mêmes. A défaut d'argent j'aurai du moins des soldats. Allez, ministre, allez, et exécutez mes ordres, sinon vous pourriez me trouver un peu moins bien disposé, et alors gare le knout!

C'est ainsi que l'emprunt à l'étranger a été converti

en emprunt national par un ukase de Sa Majesté Impériale.

Tel est le régime financier auquel est soumise la Russie. Dans l'économie politique des grands chemins, ce système s'appelait autrefois *la bourse ou la vie!*



LE BOURGEOIS. — Que le diab'e l'emporte !.. le voilà de nouveau !...

LE CZAR. — J'ai encore besoin d'argent !...

LE BLOCUS RUSSE.

16 juillet.

Cotonneff, épicier à Pétersbourg, à son confrère Cotonnet, épicier à Paris.

Mon cher compère, la présente est pour vous faire part du triste état de nos affaires.

Tous les ports russes étant bloqués, les arrivages n'ont plus lieu régulièrement comme autrefois. Nos boutiques sont à peu près vides. La morue manque, les sardines à l'huile ont disparu; le sucre n'existe plus que dans nos souvenirs; le café est un mythe. Nous avons encore du thé qui nous arrive de la Chine par des caravanes, attendu qu'il n'est point possible de bloquer la Tartarie; mais le thé, quelque abondant qu'il soit, ne saurait remplacer toutes les autres substances; et, d'ailleurs, peut-on prendre du thé sans sucre?

On comptait un peu sur le caviar.

Vous savez que le caviar est fait avec des œufs d'esturgeon. On peut empêcher les navires marchands de se présenter à l'embouchure de la Néva, mais les poissons se moquent de tous les blocus maritimes et poursuivent leur route quand même. Tel était le raisonnement consolant que nous faisions. Hélas! nous avions compté sans la poltronnerie de l'esturgeon, qui s'est éloigné de nos côtes depuis l'apparition de la flotte anglo-française.

Point d'esturgeon, point de caviar. Encore une ressource qui nous manque.

Deux boyards se sont disputé l'autre jour à coups de

poing le dernier hareng qui restait à Saint-Pétersbourg. Le vainqueur a emporté son butin. Le vaincu, exaspéré de sa défaite, s'est consolé en battant l'épicier à outrance.

J'ajoute avec douleur que cet épicier c'était moi.

Le plus fâcheux dans tout ceci, c'est que notre auguste maître le Czar ne veut pas admettre les conséquences rigoureuses du blocus. Il prétend que nos boutiques ne soient pas moins bien garnies qu'autrefois.

Vous savez sans doute qu'en sa qualité de chef suprême de notre Église et de lieutenant de Dieu sur la terre, il se pique de faire des miracles.

Dernièrement, un épicier plein de zèle et de douleur alla se jeter à ses pieds et lui dit :

— Lieutenant de Dieu, je me trouve dans la situation la plus pénible. Il ne me reste qu'un pain de sucre, et c'est, je crois, tout ce que l'on pourrait trouver en ce moment dans les magasins de Pétersbourg. Comment ferai-je maintenant pour fournir du sucre à toute la population?

— Qu'à cela ne tienne, répondit notre auguste maître avec cet aplomb qui le caractérise, je vais en votre faveur renouveler le miracle de la multiplication des pains et des poissons dont il est question dans l'Évangile. Où est votre pain de sucre?

— Le voilà, sire.

— C'est bien; attendez.

L'empereur imposa les mains au pain de sucre.

— Voilà qui est fait, reprit-il; à partir de ce moment, vous avez cinq mille pains de sucre au lieu d'un dans votre boutique, et la multiplication aura lieu dans la même proportion pour toutes les autres denrées. Allez, mon ami, et ne péchez plus par le manque de foi.

L'épicier se retira, emportant son unique pain de sucre, qui est resté unique après comme devant.

Ai-je besoin d'ajouter encore que cet épicier c'est moi?

Depuis ce prétendu miracle, l'empereur parcourt les rues de Pétersbourg, entrant chez tous les marchands et particulièrement chez les épiciers, pour faire l'inspection de leur fond de magasin.

— Salut, mon bon Cotonneff; comment va notre petit commerce?

— Pas mal, sire.

— A la bonne heure. Montrez-moi vos barils de harengs.

— Sire, les voilà.

— Fort bien; ils sont au complet. Et vos caisses de pruneaux?

— Sire, les voici.

— A merveille. Vos pruneaux ont vraiment fort bonne mine. Sont-ils d'Agen?

— Sire, la moitié est d'Agen, l'autre moitié de Tours.

— Parfait! Je suis charmé de voir que le blocus ne contrarie en rien notre petit négoce. Cotonneff, je saisis cette occasion d'élever vos contributions au double.

— Sire, c'est trop d'honneur.

L'empereur s'en va ailleurs continuer son inspection.

C'est le moment de vous dire que tous les épiciers de Pétersbourg ont pris comme moi le parti d'étaler de faux pruneaux, de faux harengs, et de faux pains de sucre, qui sont en papier peint. Les supercheries de ce genre sont de tradition en Russie depuis le voyage en Crimée de la grande Catherine, à qui l'on fit prendre des décorations d'opéra pour des villages peuplés de villageois dansant au son de la flûte.

Mais que deviendrons-nous s'il prend jamais fantaisie à l'empereur de goûter à nos pruneaux? Tous les épiciers de Pétersbourg prendront de ce coup-là le chemin de la Sibérie.

Ah! mon compère Cotonnet, puissiez-vous ne jamais connaître les douceurs d'un blocus sous un gouvernement aussi paternel que le nôtre!

Votre désolé compère,

COTONNEFF.



— Mon Dieu! madame, que faites-vous ainsi abandonnée dans votre voiture au milieu des rues de Saint-Pétersbourg?

— Hélas! on vient de me prendre mon cocher et mes chevaux comme don volontaire.

LES CHEVAUX BÉNITS.

20 juillet.

Une cérémonie auguste et touchante vient d'avoir lieu à Saint-Pétersbourg en présence du Czar, de sa famille et de sa cour.

C'était le 5 juillet 1853.

Une magnifique estrade avait été élevée sur la place d'Isaac pour recevoir le cortége impérial, qui s'est rendu dès huit heures du matin à l'endroit indiqué. A dix heures une salve d'artillerie a annoncé l'arrivée du Czar. Immédiatement la cérémonie a commencé.

Il s'agissait de bénir les chevaux d'un régiment de Cosaques de la garde de nouvelle formation. C'est la première fois qu'on entend parler d'un tel usage. On a vu bénir des drapeaux et des étendards, mais des chevaux jamais, et nous doutons fort qu'un tel usage soit adopté par les nations civilisées.

Quand on prend des bénédictions, on n'en saurait trop prendre, dit le proverbe; après les chevaux pourquoi ne bénirait-on pas également les selles, les brides, les sangles et tout ce qui concerne l'équipement du cavalier; quant au cavalier lui-même, on lui donnera plus tard sa part de bénédictions s'il en reste.

Quoi qu'il en soit, le métropolitain escorté de tout son clergé, précédé de la croix et des bannières, est sorti de l'église au bruit de la musique et des orgues, et s'est di-

rigé vers les chevaux du régiment, rangés en larges files, qu'il a successivement aspergés avec son goupillon.

Il leur a ensuite adressé une courte allocution pour les exhorter à l'obéissance et à la discipline.

La conduite des chevaux pendant toute la cérémonie a été admirable ; jamais quadrupèdes ne montrèrent plus de tenue et plus de piété sincère. Aucun hennissement, piétinement, pas la moindre ruade. Des chevaux français auraient commis toutes sortes d'incartades, mais des chevaux orthodoxes savent accorder aux choses de la religion tout le respect qu'elles méritent.

Le Czar a publié un ordre du jour pour témoigner sa satisfaction aux chevaux cosaques, et leur a fait distribuer double picotin.

Des lettres particulières de Saint-Pétersbourg nous apprennent que des cérémonies dans le genre de celle que nous venons de raconter ont lieu presque tous les jours en présence de l'empereur dans la capitale de toutes les Russies.

Avant-hier, nous mande notre correspondant, avant le départ des grenadiers de la garde, on a célébré la bénédiction des mulets qui portent les bagages de ce corps d'armée.

Hier on a également béni les ânes des vivandières.

Notre correspondant ajoute que ces diverses cérémonies sont une distraction pour les habitants de Saint-Pétersbourg, qui, sans ces bénédictions quotidiennes, s'ennuieraient à périr et ne sauraient où donner de la tête dans une ville déjà exposée aux chaleurs caniculaires, si violentes dans les pays du Nord, et d'où il leur est défendu de sortir sous les peines les plus sévères. Les bénédictions tirent à leur fin, et à moins de bénir les

chats, on ne voit pas trop à quelles nouvelles bénédictions on pourra se livrer. Il faut cependant que le czar trouve quelque chose de nouveau pour amuser un instant les habitants prisonniers de sa capitale.



Bilboquet, qui croyait connaître toutes les banques, se voit obligé d'avouer au général russe qu'il ne connaissait pas encore celle-là.



INCONVÉNIENT RÉSULTANT DE LA BÉNÉDICTION DES CHEVAUX.

LE GÉNÉRAL. — Mais allez donc plus vite que cela, du moment que j'ai commandé : *Chargez, au galop!*

LE COSAQUE. — Mon général, je ne peux pas éperonner ou fouetter un objet bénit, ce serait un sacrilége.

DERNIER BULLETIN DE *L'INVALIDE RUSSE.*

24 juillet.

Les vrais Moscovites feront bien de se tenir en garde contre une calomnie que les barbares font courir, et qui ne tend à rien moins qu'à faire croire que l'invincible

et toujours triomphante armée russe vient d'être forcée de lever le siége de Silistrie.

Un pareil bruit est tellement absurde qu'il est presque puéril de le réfuter.

Le but que poursuivent les barbares d'Occident par de telles inventions est facile à comprendre; ils voudraient persuader à l'Europe qu'il est quelquefois possible de résister à la force russe.

Bien loin d'avoir levé le siége de Silistrie, nos troupes le continuent au contraire avec vigueur, et chaque jour arrivent à Pétersbourg des bulletins relatant les hauts faits des assiégeants.

Voici les derniers qui nous sont parvenus :

10 juillet.

Une tranchée est ouverte; les Turcs effrayés jettent leurs armes et s'enfuient dans le plus grand désordre. Mais par suite d'un malentendu les portes restent fermées, de sorte qu'ils ne peuvent sortir de la ville.

11 juillet.

Une armée considérable conduite par Omer-Pacha en personne s'avance au secours de Silistrie.

Les Russes suspendent un moment les travaux du siége pour aller livrer bataille. Le combat s'engage et les troupes d'Omer-Pacha sont complétement battues. Elles se sauvent dans un désordre inexprimable. Les uns s'enfuient à la nage, les autres s'enferment dans la profondeur des bois et cherchent même un asile au sommet des arbres.

Le gouverneur de Silistrie demande aussitôt à se rendre; mais, par suite d'un malentendu, dont un inter-

prète est la cause, il ne se rend pas : de sorte que le siége continue.

12 juillet.

Prise d'une demi-lune.

Nouvelles propositions d'arrangement de la part du commandant turc, lesquelles ne sont point acceptées par nos généraux.

Saisi d'épouvante, le commandant turc se fait descendre du haut des remparts dans une corbeille, sous prétexte d'aller herboriser, et ne rentre plus dans la place.

La plupart de ses officiers imitent son exemple.

13 juillet.

Toujours magnanimes et voulant éviter l'effusion du sang, nos généraux somment la garnison de capituler. Les Turcs répondent qu'ils ne demandent pas mieux, mais qu'ils ne peuvent prendre la responsabilité de cette mesure en l'absence de leur commandant sorti pour herboriser.

C'est ce qui fait qu'ils continuent à se battre, quoique bien à contre-cœur.

14 juillet.

Prise d'une quantité de trophées et d'étendards par les Russes.

15 juillet.

Attaque de ce qui restait de la demi-lune prise le 12 juillet. Nos troupes sont enfin en possession de la lune tout entière.

Les Turcs découragés renoncent alors à toute idée de

se défendre, et sortent en masse pour venir se rendre sans conditions.

Malheureusement la terrible division Goulatromboff, se trouvant sur leur passage, croit à une attaque du camp russe et les charge vigoureusement.

Ce fatal malentendu est cause que l'on continue de se battre et nous empêche de prendre ce jour-là possession de Silistrie.

16 juillet.

Le commandant en second de Silistrie, ne voyant pas revenir le commandant en chef, profite de l'occasion pour décamper à son tour, sous prétexte d'aller à sa recherche.

Tous les soldats le suivent.

C'est juste ce moment que les Russes, ignorant ce qui se passe, choisissent pour donner l'assaut.

Leur stupéfaction est grande en ne trouvant personne sur les remparts pour défendre la place. Ne pouvant continuer le combat faute d'adversaires, ils se voient dans la nécessité de battre en retraite avec le plus cruel désappointement. On voit une larme couler sur la moustache des plus vieux Cosaques.

L'enthousiasme de l'armée russe était tel ce jour-là que, de l'avis de tous les officiers, elle ne pouvait manquer d'enlever la place d'assaut.

17 juillet.

L'ancienne garnison se garde bien de reparaître, mais quelques soldats turcs qui croyaient entrer à Andrinople entrent par mégarde à Silistrie.

Les Russes apprennent avec bonheur qu'ils peuvent enfin reprendre les travaux du siége. Ils se préparent

aussitôt à un mémorable assaut dont il sera question dans notre prochain numéro.

On peut voir par là si le siége de Silistrie est levé, comme les barbares en font courir le bruit. Heureusement la lumière se fait tôt ou tard sur leurs menées. *L'Invalide russe* et *la Gazette de Pétersbourg* sont là pour distribuer aux véritables Moscovites le pain de la vérité.



L'*invalide russe* écrivant son journal assis sur un puits afin d'empêcher que la Vérité ne puisse en sortir et ne vienne le démentir.

LE GÉNÉRAL GORTSCHAKOFF A L'EMPEREUR NICOLAS.

25 juillet.

Le général Gortschakoff a déclaré qu'il se chargeait de défendre les Principautés avec deux cent mille hommes.

(*Toutes les correspondances.*)

Je crois devoir avertir Votre Majesté que je me fais fort de défendre la Moldavie et la Valachie contre les attaques combinées des Anglais, des Français et des Turcs.

Donnez-moi seulement deux cent mille hommes, et je me charge de tout.

— Diable! dira Votre Majesté, voilà un gaillard qui ne se mouche pas du pied!

J'avoue que ma proposition doit vous surprendre au premier abord. Il est certain que les lauriers que j'ai cueillis jusqu'ici n'ont dû empêcher personne de dormir; mais je suis philosophe, et, que l'on dorme ou que l'on ne dorme pas, c'est ce dont je m'inquiète fort peu.

Toutefois, il est temps que je me réveille; et malgré toute ma philosophie je verse des larmes en songeant qu'à mon âge Alexandre avait déjà conquis des empires, tandis que je n'ai encore rien fait de mémorable.

J'ai seulement été battu et archibattu; mais, loin que ce soient là des faits mémorables, mon plus vif désir est qu'il en soit question dans la postérité le plus rarement possible.

Heureusement il n'en sera pas toujours ainsi; car, comme je viens d'avoir l'honneur de vous le dire, j'ai

enfin découvert la véritable cause pour laquelle j'ai été battu jusqu'ici.

C'est la lecture de la scène du maître d'armes de M. Jourdain qui a tout à coup fait tomber les écailles qui troublaient ma vue.

J'ai compris que je péchais par la raison démonstrative.

Que dit le maître d'armes de M. Jourdain?

« Monsieur, faites la révérence; votre corps droit, un peu penché sur la cuisse gauche; les jambes point trop écartées, les pieds sur une même ligne; votre poignet à l'opposite de votre hanche; la tête droite, le regard assuré : une, deux, partez de là! touchez-moi ferme; avancez, un saut en arrière! En garde, monsieur, en garde! »

Voilà tout, sire, et, comme l'enseigne ce digne maître d'armes, le secret de l'escrime ne consiste qu'en deux choses : à donner et à ne point recevoir, et, comme le prouve la raison démonstrative, il est impossible que l'on reçoive si l'on sait parer à temps. Quand on pousse en quarte, on n'a qu'à faire cela; et quand on pousse en tierce, on n'a qu'à faire cela. Voilà le moyen d'être assuré de son fait quand on se bat contre quelqu'un.

Maintenant, en appliquant à l'art de la guerre la raison démonstrative que vous savez, rien de plus facile que de mettre l'ennemi en déroute.

C'est à quoi je ne manquerai pas désormais.

Votre Majesté a beau dire, la lecture des livres français a du bon! et je bénis la Providence qui m'a fait tomber *le Bourgeois gentilhomme* sous la main. Et, quand je dis la Providence, je me trompe, c'est probablement à saint Serge que je suis redevable de cette faveur.

Tout me porte donc à croire maintenant que le sort des armes va changer et que les armées alliées ne se pré-

senteront plus en rase campagne sans être battues et mises en déroute.

J'ai soigneusement examiné dans tous ses détails la scène du maître d'armes de M. Jourdain pour voir s'il n'y aurait point quelques préceptes pour appliquer la raison démonstrative à l'art de prendre les places comme Silistrie; mais le maître d'armes est muet sur ce point. M. Jourdain lui-même, cet ingénieux commentateur des aphorismes du maître, n'a pas traité cette question; il paraît même ne l'avoir pas prévue. J'espère bien résoudre le problème un de ces jours, et nous prendrons alors autant de Silistries que nous voudrons. En attendant il faudra nous contenter de battre l'ennemi en bataille rangée, puisque c'est la seule recette que nous possédions.

Par exemple, la recette est sûre; c'est le fruit de mes lectures et de mes méditations.

Tout ce qu'il y a à craindre, c'est que l'ennemi ne pousse en tierce avant que nous ayons paré en quarte et qu'il ne pousse en quarte avant que nous ayons paré en tierce, ou même qu'il n'ait pas la patience d'attendre que nous parions d'une façon ou d'une autre. Mais ce serait bien le diable s'il s'était livré juste aux mêmes études que moi.

Votre Majesté peut donc compter entièrement sur moi. Qu'elle me confie une armée démonstrative de deux cent mille hommes, et je me charge de lui rendre démonstrativement bon compte des troupes alliées.

Les trophées ne nous manqueront pas, et vous pourrez supprimer la fabrique que vous en avez établie dans ces derniers temps à Pétersbourg.

Sur ce, j'ai l'honneur d'être, sire, votre très-dévoué et démonstratif serviteur.

Le général GORTSCHAKOFF.



— Si l'ennemi se présente, tu as l'ordre de l'attaquer.

— Faut alors tirer dessus?

— Du tout, il faut tirer sur toi... comme ça il ne t'aura pas vivant et il sera bien attrapé!

PRESQUE VAINQUEURS.

28 juillet.

Les Russes annoncent qu'ils ont presque surpris et presque pris l'amiral Parseval-Deschênes et l'amiral Napier, dans une reconnaissance que ces deux amiraux étaient venus faire autour de Cronstadt.

On ne peut que féliciter les Russes d'avoir imaginé

cette façon de parler ; l'exploit par à peu près, le triomphe par supposition sont une invention qui fait honneur à ce peuple. La *Gazette de Pétersbourg* ne chômera plus de bulletins de victoire.

On lira dans ce journal :

« La flotte de Cronstadt a presque détruit hier l'escadre alliée.

» Voici comment les choses se sont passées :

» Les vaisseaux anglo-français ayant paru à l'entrée du port de Cronstadt, notre flotte, qui était à l'ancre sous la protection des batteries des forts, s'est presque décidée à sortir pour livrer bataille.

» Mais elle n'en a rien fait.

» Si elle l'eût fait, la situation des Anglo-Français était telle, qu'ils n'auraient pu résister une heure au feu de nos vaisseaux.

» Seulement, nos vaisseaux n'étant pas sortis et se trouvant hors de la portée du canon n'ont pu faire feu. On voit par là que la flotte anglo-française l'a échappé belle.

L'empereur a ordonné qu'un presque *Te Deum* fût chanté à cette occasion. »

On lira dans l'*Invalide russe :*

« Le général Gortschakoff a presque remporté une éclatante victoire sur les Turcs de l'armée du Danube.

» Ayant appris que les troupes d'Omer-Pacha s'étaient portées dans la direction de Giurgewo, il a manœuvré pour les surprendre.

» Et il les a presque surprises.

» Seulement lorsqu'il est arrivé au lieu où il comptait les trouver elles n'y étaient plus.

» La perte des Russes dans cette brillante affaire aurait été presque nulle ; celle des Turcs aurait été immense.

» D'après les calculs les plus modérés, ils auraient eu dix mille morts, quinze mille blessés et autant de prisonniers, sans parler des canons et des drapeaux tombés en notre pouvoir.

» Le portrait de ces drapeaux et de ces canons a été envoyé à Pétersbourg, où il figurera parmi les autres trophées de cette brillante campagne. »

On lira dans le *Journal de Pétersbourg* :

« Le gouvernement russe est presque parvenu à conclure l'emprunt.

» Les banquiers hollandais et anglais l'avaient presque souscrit ; malheureusement il y a eu quelque anicroche.

» On voit donc qu'il s'en est fallu de bien peu que l'emprunt n'ait été réalisé, et que des sommes considérables n'aient été presque versées dans la caisse de l'Etat.

» Cet heureux résultat est dû à l'activité intelligente du ministre des finances ; aussi l'empereur vient-il de lui envoyer la croix de Saint-André de première classe. »

En voilà assez pour faire comprendre le parti que les Russes sauront tirer de ce *presque* si élastique. Un peuple qui compte parmi ses sommités officielles des rédacteurs de bulletins de la force d'Osten-Cracken et du général Gortschakoff, fera certainement avec cette formule des prodiges de rédaction.

Le *presque*, l'à peu près permettent tout, même de renouveler les douze travaux d'Hercule.

On aura presque franchi les Balkans,

Presque pris Constantinople,

Presque surpris et taillé en pièces les troupes alliées sur les bords du Danube.

Ce *presque* est aussi admirable que le fameux *quoi qu'on die*. Quelle gloire ne va-t-il pas assurer aux Russes! Du moment qu'il ne s'agit plus que de presque faire une chose, je ne vois pas quel exploit ils pourraient se refuser.

Louons cependant l'empereur Nicolas de la modération dont il fait preuve en se contentant de l'à peu près. Il devient presque modeste et presque raisonnable.



— Tenez, mon pauvre Osten-Sacken, élevez-moi des lapins comme ceux-là, et je vous garantis trois mille livres de rente sur ma cassette.



— Ah ! c'est vous qui êtes le tailleur du prince Mentschikoff... arrivez ici, mon gaillard, vous lui avez fait un paletot noisette qui me coûte diablement cher !

AU QUARTIER GÉNÉRAL RUSSE.

31 juillet.

(Le théâtre représente la tente du prince Gortschakoff.)

— Excellence !

— Qu'on me laisse donc terminer en paix mon trente-troisième plan de campagne.

— C'est un officier qui arrive de Saint-Pétersbourg.

— Qu'il attende.

— Un aide de camp de l'empereur.

— Faites-le donc entrer.

(*L'officier entre.*)

— Bonjour, colonel, comment vous portez-vous?

— Pas mal, et vous, général?

— S'amuse-t-on toujours à Saint-Pétersbourg? Et le théâtre français marche-t-il bien? Quelles pièces nouvelles a-t-on jouées depuis mon absence? Mais nous causerons de cela plus tard. Voyons vos dépêches.

— Je n'en ai point, général; seulement le Czar m'a chargé de vous ordonner verbalement d'évacuer la Valachie.

— On l'évacuera; je vais prendre mes dispositions en conséquence. Au revoir, colonel.

— Je suis votre très-humble serviteur, général.

(*L'officier sort.*)

— Excellence!

— Qui est là? que me veut-on? Dites que je suis en train d'évacuer la Valachie, et qu'il m'est impossible de recevoir qui que ce soit en un pareil moment.

— La personne qui vous demande descend de voiture et déclare qu'elle a les communications les plus importantes à vous faire.

— Elle me les fera ce soir.

— Le courrier est chargé de dépêches de l'empereur.

— Qu'il entre alors.

(*Le courrier entre.*)

— Vous arrivez de Saint-Pétersbourg?

— Tout droit, général, sans m'arrêter une seule fois en route.

— Et vous m'apportez des dépêches?

— Les voici.

— Lisons.

Au général aide de camp prince Gortschakoff.

« Général,

» Sitôt la présente reçue, vous occuperez de nouveau toute la Valachie, et vous vous y établirez solidement.

» Telle est ma suprême volonté.

» NICOLAS Ier. »

Retournez à Saint-Pétersbourg, et dites à notre auguste maître que ses ordres seront exécutés avec la ponctualité qui me distingue.

(*Le courrier sort.*)

Les aides de camp et les courriers se succèdent ainsi sans interruption au quartier général du prince Gortschakoff. D'heure en heure il est obligé de convoquer ses généraux.

L'empereur, leur dit-il à midi, veut que nous nous tenions sur la défensive. Agissez en conséquence.

Messieurs, reprend-il à une heure, l'empereur nous ordonne de prendre l'offensive. Faites vos préparatifs dans ce sens.

Ce matin il y a fête au camp, les soldats viennent d'apprendre qu'on quitte la Valachie et qu'on s'éloigne des Turcs; le soir toutes les figures sont allongées, les colonels ont reçu l'ordre de porter les régiments en avant.

On part, mais c'est pour revenir sur ses pas; on s'arrête, mais c'est pour marcher en avant. Les mouvements

changent de direction et de but vingt fois par journée.

Le prince Gortschakoff, qui est suffisamment lettré pour un Russe, a déclaré que c'était à jeter sa langue aux chiens.

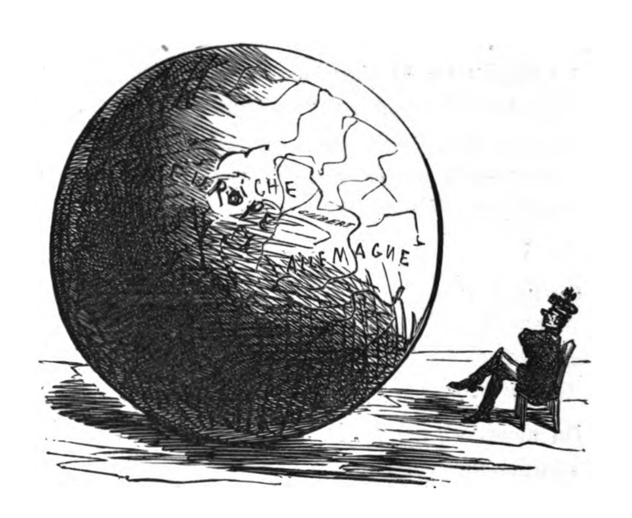
S'il y avait un fil électrique de Saint-Pétersbourg à Bucharest, la place ne serait vraiment pas tenable.

Outre les aides de camp et les courriers, le czar envoie au quartier général ce qu'on nomme des personnes de confiance. On lit tous les jours dans les journaux allemands ;

On nous mande de la frontière ; « Une personne de confiance est arrivée au quartier général chargée d'ordonner au général Gortschakoff de s'emparer à tout prix de Giurgevo. »

On nous écrit des bords du Danube : « Le czar vient de charger une personne de confiance de porter des instructions secrètes au prince Gortschakoff et de lui faire abandonner Giurgevo. »

Il est facile maintenant de comprendre comment il se fait que M. Saint-Ange, le père Boniface, tous nos plus célèbres stratégistes et M. Capefigue lui-même déclarent qu'ils n'entendent absolument rien au plan de campagne des Russes.



Le roi de Prusse se mettant en dehors du globe, afin de n'avoir pas à prendre part à ce qui pourrait se passer dessus.

SHAHABAHAM SE PRONONCE.

3 août.

Il paraît, disent les journaux, que le fils de la lumière, Shahabaham XXIV, est sur le point de se prononcer en faveur de la Russie, et de jeter le poids de ses armes dans la balance de la question d'Orient.

Voici quelques détails sur les négociations qui ont

précédé l'accomplissement de cet événement d'une incalculable portée.

Le 5 du mois de juin, qui correspond chez les Orientaux au 7 de la lune de cheval, le ministre de Russie demanda a être admis auprès de Shahabaham XXIV. Rien n'est plus difficile que d'obtenir en ce moment une audience de ce souverain. Shahabaham a pris à sa solde un savant pisciculteur français nommé Lagingeole, et il passe son temps, sous la direction de ce savant, en divers essais de haute pisciculture. Shahabaham se livre non-seulement à l'éclosion artificielle d'œufs de poisson rouge, ce qui n'offre aucune difficulté sérieuse dans l'état actuel de la science, mais encore il cherche un procédé pour arriver au croisement du poisson rouge et du goujon, qui semble se refuser jusqu'ici à toute espèce de rapprochement avec les autres races.

Le ministre russe avait eu soin de mettre dans ses intérêts le célèbre Marécot, premier ministre de Shahabaham et l'un des hommes d'État les plus sérieux de la Perse. C'est Marécot qui s'est chargé d'annoncer à son gracieux souverain que le ministre de Russie demandait la faveur d'être admis auprès de Shahabaham pour lui remettre quelques présents que lui envoyait son allié le Czar de toutes les Russies.

Ces présents consistaient en divers animaux savants et curieux, parmi lesquels il convient de citer en première ligne :

Un écureuil tournant dans sa cage,

Un singe habillé dansant la polka en faisant sonner de petites cymbales,

Un lapin battant la charge sur le tambour,

Un phoque prononçant distinctement les mots *papa*,

maman en trois langues différentes : française, anglaise et persane,

Enfin, un énorme bocal renfermant une douzaine de gros poissons rouges comme Shahabaham en avait peu vu et comme il n'en reverra jamais.

C'est dans cette audience que le ministre russe, profitant avec l'habileté consommée des diplomates de sa nation des dispositions favorables dans lesquelles se trouvait Shahabaham, lui a fait signer le traité qui a produit une si vive sensation dans tous les cercles politiques et à la Bourse, où il a provoqué une baisse de quinze centimes.

Aux termes de ce traité, la Russie s'engage à faire recouvrer à Shahabaham la province du Blaghiztan, dont les lacs sont si célèbres par le nombre et par les dimensions des poissons rouges qu'ils contiennent. Les habitants de cette province montagneuse sont renommés par l'art avec lequel ils élèvent les marmottes et leur apprennent à danser et à faire toutes sortes de tours sur un bâton.

Sur un ancien compte d'ours savants, autrefois fourni à Shahabaham par la Russie, restait due une somme de plusieurs millions. Le czar annule cette créance et consent à faire au gouvernement persan les avances en animaux curieux jusqu'à quatre millions de roubles.

De son côté, Shahabaham s'engage à faire marcher ses troupes et à opérer une puissante diversion sur les frontières de la Turquie.

Le premier ministre Marécot, avant de soumettre le traité à la signature de son souverain, a conclu de son côté un traité particulier avec l'envoyé russe.

Marécot, quoique professant pour la zoologie toute l'estime que mérite cette science, n'a point pour elle le fanatisme aveugle de son maître. Lorsque le diplomate moscovite lui a dit en lui tapant amicalement sur le ventre :

— Mon cher Marécot, stipulez à votre tour ; combien vous faut-il de poissons rouges?

— Point, a répondu le premier ministre.

— Vous préférez peut-être les phoques savants; en voulez-vous deux, quatre, cinq, six?

— Pas un seul.

— Alors que demandez-vous?

— Deux millions de roubles.

L'envoyé du Czar a fait la grimace, mais il a bien fallu en passer par où voulait cet homme d'État sérieux mais cupide.

M. Capefigue, en apprenant cette nouvelle, s'est écrié : Puisque les cavales tartares me font faux bond, les cavales persanes du moins se désaltéreront aux baignoires de marbre des sultanes.

L'alliance de Nicolas Ier et de Shahabaham XXIV est donc jusqu'à nouvel ordre un fait consommé. Nous nous demandons seulement comment fera le ministre des finances russe pour payer les deux millions promis à Marécot.



— Voilà deux individus qui se battent devant vous, et vous n'avez seulement pas la charité de les séparer! Ça ne fait pas l'éloge de vos sentiments.

LES ADIEUX DE GORTSCHAKOFF.

6 août.

Habitants de Bucharest!

Quelque chagrin que j'éprouve à me séparer de vous, je me vois obligé par des motifs de haute stratégie à quitter votre ville.

C'est pénible pour mon cœur; mais, quand la stratégie commande, j'ai l'habitude de lui obéir sans me plaindre et sans murmurer, tout comme si j'étais un simple et vieux grenadier polonais.

Je me console en répétant le mot que ne manquait jamais de répéter en semblable circonstance le fameux général Bilboqueskoff : *Il le fââlait!*

Bilboqueskoff est le modèle que je me propose constamment de suivre en toutes choses.

Quelques individus malintentionnés à l'égard de la Russie chercheront peut-être à faire courir le bruit que nous quittons Bucharest dans la crainte que les Turcs, aidés des Français et des Anglais, ne nous en chassent prochainement.

Fermez l'oreille à ces méchants propos, et, pour nous servir d'une expression de la langue valaque, *le trac*, — en italien *il tracco*, en français *la venette*, est complétement étranger à l'événement.

La stratégie, la haute stratégie nous conseille seule ce mouvement en arrière, qu'il faut bien se garder de confondre avec une retraite; — la preuve, c'est que je vais donner à mes tambours l'ordre de battre la charge tout le long du chemin.

Je ne veux pas vous quitter, mes chers amis, je me plais à vous donner ce nom, sans vous témoigner toute ma satisfaction des bons procédés que vous n'avez cessé de montrer vis-à-vis de mes soldats ; j'ai remarqué avec une vive satisfaction que, pendant toute la durée de leur séjour dans votre ville, vous n'avez jamais hésité une seule minute à leur donner tout ce qu'ils avaient jugé à propos de vous prendre.

Si par hasard l'un d'entre vous avait encore au fond de son gousset une montre, je serais enchanté pour ma part qu'il voulût bien me l'offrir comme souvenir d'estime et d'amitié.

J'accepterais pareillement les bagues, boucles d'oreil-

les, boutons de chemise en or et autres petits biblots sans valeur, qui n'ont de prix que lorsqu'on les tient d'amis, et vous êtes mes véritables amis.

Je n'ai jamais trouvé de gens dans tous mes voyages dont le commerce me fût plus agréable que le vôtre; — Bucharest est une ville où j'aimerai toujours à revenir.

Nous allons être remplacés par les Turcs, et c'est alors surtout que vous apprécierez toute la délicatesse de nos procédés et toute la grâce de nos manières.

Les Turcs sont tous anthropophages; et l'habitude de dévorer de la chair humaine leur a tellement dépravé le goût, qu'ils ne trouvent plus aucun plaisir à manger de la chandelle.

C'est incroyable, et pourtant c'est l'exacte vérité!

Les habitants de Bucharest qui veulent échapper à la domination et à la broche des soldats d'Omer-Pacha n'ont qu'un parti à prendre : c'est de me suivre dans ma retraite, je veux dire dans ma marche en avant sur le Pruth.

Je mets tous mes chariots à votre disposition pour y placer tous vos bagages, vos bottes, vos cartons à chapeau, et généralement tout ce que vous pouvez avoir encore d'objets précieux.

Pour mettre toutes vos richesses en sûreté, je les enverrai en dépôt à Moscou, où on les gardera avec le plus grand soin : — les chandeliers seront nettoyés toutes les fois que le besoin s'en fera sentir, et les tapis seront battus régulièrement deux fois par mois.

La propreté, tout le monde le sait, est la plus belle qualité du Russe.

Adieu, mes amis! je sens en vous quittant une larme qui a l'intention d'humecter ma joue; mais j'ai de l'é-

nergie, et je saurai la retenir dans l'orbite d'un œil stoïque.

Une douce consolation vous reste, ô mes amis; vous pourrez m'écrire aussi souvent que vous voudrez, et ce sera toujours avec une véritable satisfaction que je recevrai vos lettres si elles me sont adressées *franco*, et surtout si elles sont chargées et recommandées, ce qui est l'indice certain qu'elles renferment des valeurs. Surtout méfiez-vous des Turcs, et ne perdez jamais une occasion de mettre des choses malfaisantes dans leurs aliments.

Votre bien affectionné GORTSCHAKOFF.



— Vous ne chassez pas?

— Non, monsieur, au contraire!

PROCLAMATION AUX POLONAIS.

11 août.

Bons Polonais!

Nous n'avons pas été trop bien ensemble jusqu'à ce jour, mais voyons un peu s'il n'y aurait pas moyen de nous entendre.

J'ai eu des torts envers vous, je suis loin de vouloir le nier, qui est-ce qui est parfait en ce monde? l'homme le plus juste pèche sept fois par jour pour le moins.

Je vous ai knoutés, caucasifiés, sibérisés sans rémission pendant vingt ans; j'ai confisqué non-seulement vos biens, mais encore vos enfants pour en faire des soldats russes. Vous m'en voulez sans doute beaucoup de tout cela; eh! mon Dieu! il faut bien pardonner quelque chose à son prochain.

Tous vos griefs me sont connus, bons Polonais, et j'en sais la liste par cœur.

Je vous avais promis une constitution, et je ne vous l'ai point donnée; simple oubli de ma part, je n'ai pas encore eu le temps de songer à cette affaire, la conquête de Constantinople prenait tous mes instants, on ne peut pas tout faire à la fois.

J'ai eu l'idée de vous forcer tous à parler russe; j'ai supprimé le polonais dans les débats des tribunaux et dans les actes officiels, parce que tout simplement j'ai cru m'apercevoir que le russe est une langue bien plus douce à prononcer que le polonais, d'ailleurs vous apprenez les langues avec tant de facilité!

Il était convenu que l'armée russe et l'armée polonaise seraient parfaitement distinctes l'une de l'autre, et j'ai incorporé les soldats polonais dans les régiments russes, choisissant principalement ceux qui servent dans le Caucase, preuve évidente que je ne faisais aucune différence entre mes sujets en *ki* et mes sujets en *off*.

Mais du moment que cela vous choque, bons Polonais, je n'insiste pas. Vous tenez à votre constitution, je vous la rends. Convoquez, si cela vous convient, cette assemblée des notables dont il est question dans le statut organique de 1832.

J'autorise cette assemblée à voter annuellement les impôts directs et à faire publier à la fin de chaque cession l'état des recettes et des dépenses.

Voilà, j'espère, une concession !

Il vous déplaît de parler russe, qu'à cela ne tienne; parlez polonais tant qu'il vous plaira, je n'y vois point d'inconvénient. Plaidez, chantez, déclamez en polonais. Je suis prêt à ordonner à tous les fonctionnaires russes de ne s'adresser à vous qu'en polonais. Les maîtres d'école seront autorisés à enseigner à leurs élèves le polonais, qui redeviendra désormais la langue officielle de votre belle patrie.

Du même coup je rétablis l'armée polonaise; je la compose entièrement de Polonais, sauf les officiers, qui seront Russes. Vous me ferez bien, j'imagine, cette petite concession.

Que vous faut-il de plus? approchez et parlez sans crainte; est-ce un vice-roi que vous demandez? Je suis prêt à vous en accorder un tiré de ma prore famille; je vous donnerai même un roi pour peu que cela vous soit agréable; mais attendez que je voie si tout espoir est

perdu de placer mon fils Constantin sur le trône de Byzance.

Vous voyez que je ne suis pas aussi méchant qu'on veut bien le dire; on m'a calomnié en me présentant à vos yeux comme un tyran, tandis qu'en réalité je ne suis qu'un brave homme fort rond en affaires, et n'y allant jamais par quatre chemins quand il s'agit d'être agréable aux gens et d'obliger ses amis.

Maintenant que vous me connaissez, bons Polonais, je suis bien sûr que pour tout au monde vous ne voudriez me faire de la peine. On prétend que vous voulez profiter du pétrin dans lequel je me trouve en ce moment pour me jouer quelque mauvais tour et prêter la main à mes ennemis; je ne puis croire à tant d'ingratitude.

Je n'ai jamais attendu grand'chose de la France et de l'Angleterre; quant à l'Allemagne, elle se mordra un jour les doigts de m'avoir abandonné. Vous n'imiterez pas sa conduite, bons Polonais, et vous n'irez pas choisir pour cela juste le moment où je vous accorde une assemblée des notables, où je vous autorise à parler votre langue, où je rétablis l'armée polonaise.

Je ne rends pas les biens, confisqués cela est vrai; mais cette restitution me gênerait trop en ce moment pour que vous songiez à l'exiger. Votre générosité m'est connue, et vous savez le proverbe polonais : Ce qui est fait est fait.

Pour le quart d'heure je ne puis guère m'éloigner de Saint-Pétersbourg, à cause du voisinage assez incommode de certains vaisseaux qui se promènent dans la Baltique et qui menacent de me rendre visite dans mon palais de Peterhof; mais dès que je n'aurai plus rien à craindre de ce côté, je m'empresserai, bons Polonais, de venir moi-

même prendre de vos nouvelles et demander comment vous vous portez.

Je suis, en attendant, votre très-affectionné empereur,

NICOLAS Ier.

Telle est, s'il faut en croire les journaux, la proclamation que le Czar doit adresser un de ces jours à ses fidèles sujets du royaume de Pologne; nous doutons qu'elle fasse grand effet.



Un véritable travestissement de carnaval.

REPROCLAMATION AUX POLONAIS.

14 août.

Bons Polonais,

Il m'est revenu aux oreilles que plusieurs habitants de Varsovie ne sont pas encore bien convaincus de l'excellence de mes intentions à leur égard.

Ce doute m'est bien pénible !

Ma parole d'honneur la plus russe, j'ai toujours beaucoup aimé les Polonais, et c'est par suite de circonstances complétement indépendantes de ma volonté que je n'ai pas pu donner cours à toute mon amitié pour eux.

Le rêve de ma vie entière a été le rétablissement du royaume de Pologne, — mais je voulais faire jouir ce royaume d'une constitution si libérale, que tous les autres monarques de l'Europe n'ont pas cessé de faire tout ce qu'ils pouvaient pour m'empêcher d'accomplir mon œuvre de prédilection, — ils étaient effrayés des libertés que je voulais vous octroyer, ô Polonais !

Par suite de ma rupture avec l'Europe entière, je viens enfin de reconquérir mon libre arbitre, et j'en profite pour réaliser enfin le plus cher de mes désirs.

Bons Polonais, je compte me rendre prochainement à Varsovie afin de crier avec vous : *Vive la liberté !*

Je serai heureux d'être accueilli par l'air des *Lampions*, c'est un hymne quasi républicain, mais qui est loin de m'effrayer.

Mes ennemis, qui sont aussi les vôtres, bons habitants de Varsovie, ont fait courir depuis vingt-cinq ans bien des calomnies sur mon compte ; ils ont prétendu notamment que j'avais fait enlever une foule de Polonais pour les transférer en Sibérie.

Voilà comment certains gazetiers français écrivent l'histoire de Russie.

J'ai fait vénir effectivement à Saint-Pétersbourg un certain nombre de Polonais, à mes frais, mais c'était pour leur donner des places, des grades et des croix.

Je comblais même ces Polonais de tant de faveurs que, de crainte d'éveiller la jalousie de mes sujets russes, j'avais été obligé de prendre la précaution de leur faire changer de nom.

Presque tous mes chambellans les plus en *off* sont polonais.

Le général Bébécoff, Polonais;

Le général Gortschakoff, Polonais;

Le général Oursikoff, Polonais.

Nesselrode même, Nesselrode, mon conseiller intime, mon bras droit, mon *alter ego,* Nesselrode est Polonais, son vrai nom est Anatolenski; je puis l'avouer aujourd'hui sans crainte de mécontenter tous les autres diplomates de l'Europe.

Que dis-je! plus je les mécontenterai par cette révélation, et plus je serai satisfait.

Moi-même, bons Polonais, je me suis donné un jour la satisfaction de jouer, à huis clos, un rôle de Polonais, — il y a cinq ans de cela, nous avons donné à mon palais d'été en famille, entre deux paravents, le vaudeville de *Michel et Christine,* et c'est moi qui représentais le grenadier que, dans son ignorance de la langue polonaise, M. Scribe a appelé Stanislas, tandis que son véritable nom est Stanislaski.

On me cribla littéralement d'applaudissements, ce fut le plus doux moment dans ma vie de Czar artiste; — les éloges que je reçus comme Polonais me furent infiniment

plus agréables que ceux qu'on m'accorda nombre de fois pour mon talent sur le tambour.

Avant peu je serai à Varsovie, et je vous porterai en personne une constitution dont vous me direz des nouvelles; je suis en train d'y mettre la dernière main.

Mais, en attendant, je viens de donner des ordres au gouverneur général de Varsovie pour qu'il s'arrange de façon que tout Polonais ait à partir de ce jour la poule au pot au moins trois fois par semaine.

Cela fera peut-être crier les poules, mais on ne peut pas contenter tout le monde.

Votre Czar, votre ami, votre père,

NICOLASKI.



BILBOQUET. — Encore une banque que je ne connaissais pas.

CHANGEMENT A VUE.

17 août.

Ce n'est pas seulement à la Pologne que se bornent les vues généreuses et libérales de l'empereur Nicolas Ier.

Les dernières nouvelles annoncent qu'une constitution est sur le point d'être octroyée à la Russie. La question est de savoir seulement s'il y aura deux chambres ou une seule.

En attendant que cette question soit résolue, l'indulgence est à l'ordre du jour dans toute l'étendue de l'empire.

Tout le monde sait que l'une des habitudes favorites de l'empereur Nicolas est de se montrer en simple particulier dans toutes les rues de Saint-Pétersbourg, et d'y juger par lui-même si les lois et les règlements de police sont rigoureusement observés.

Le Czar en veut surtout aux fumeurs, il les pourchasse avec une sévérité excessive, et on l'a vu plus d'une fois prendre un de ces délinquants au collet et le conduire au corps de garde.

Dernièrement, comme on avait annoncé que l'empereur était parti le matin même pour inspecter Cronstadt, un fumeur lançait des bouffées de cigare sur la perspective Newski, lorsque tout à coup il s'est trouvé en présence de son souverain, dont le voyage avait été contremandé.

Vous comprenez la frayeur de l'imprudent.

— Ah! ah! monsieur, s'est écrié le czar, on vous y prend.

— Sire, je croyais...

— Vous ne devez rien croire, vous savez que ma défense est formelle. Je devrais vous livrer au commandant du premier poste, où on vous administrerait une douzaine de coups de baguette, mais je prétends user d'indulgence; allez, monsieur, et ne fumez plus.

L'empereur passa outre, laissant le fumeur tremblant encore de tous ses membres, et ne pouvant croire aux paroles qu'il venait d'entendre.

En continuant sa promenade, l'empereur entra dans la boutique du juif Éléazar, située sur la place d'Isaac. Le juif Éléazar était en train de découdre un vieil habit qu'il venait d'acheter, lorsqu'il reconnut l'autocrate.

Anssitôt il se prosterna la face contre terre.

— Relevez-vous, juif Éléazar, lui dit le Czar avec bonté, je ne viens point ici pour vous effrayer, mais pour faire quelques achats.

— Sire, ma boutique tout entière est à votre disposition; mais je ne vends que de vieux habits et de vieilles bottes, et Votre Majesté.....

— Ne vendriez-vous pas aussi par hasard des collections du *Charivari*?

Les traits du juif se couvrirent d'une pâleur livide.

— Moi, sire, balbutia-t-il, qui peut faire soupçonner à Votre Majesté.. ..

— Je ne soupçonne rien, attendu que je sais tout. Oui, juif Éléazar, vous faites, ainsi que la plupart de vos coreligionnaires, la contrebande des livres et des journaux français, vous en infestez, vous en empoisonnez l'empire. En d'autres temps, ce commerce aurait pu vous conduire en Sibérie ou dans les mines de l'Oural; mais maintenant que j'ai résolu d'accorder la liberté de la

presse à mes sujets, vous pouvez vendre ce qui bon vous semble. Au revoir, juif Éléazar, continuez à découdre votre habit et faites porter à Péterhof la collection que je vous ai demandée.

Il n'est personne à Saint-Pétersbourg qui ne connaisse l'épicier Corceleteff, un des meilleurs fabricants de caviar de toute la Russie.

Hier, disent les journaux allemands, Corceleteff reçut une missive émanée du cabinet de l'empereur, qui lui ordonnait de passer immédiatement au palais. L'épicier fit ses adieux à sa femme et à ses enfants, leur donna sa bénédiction et ses dernières instructions. Un quart d'heure après il était à Péterhof.

— C'est donc vous, Corceleteff, s'écria l'empereur en l'apercevant, qui donnez l'exemple de la résistance à mes ordres. Vous êtes donc en retard pour le troisième versement de la contribution volontaire.

— Sire, je vous le jure sur les reliques de saint Demitri, mon patron, ma caisse est vide, on m'a tout pris pour les premiers versements; il ne me reste plus que quelques barils de caviar, je les offre de bon cœur à la patrie.

— Gardez votre caviar, Corceleteff, j'ai voulu vous féliciter seulement de l'énergie avec laquelle vous avez résisté aux exigences du fisc. Il y a un mois, cette noble résistance vous eût valu le knout; mais aujourd'hui que j'ai résolu de traiter mes sujets russes comme s'ils étaient Polonais, et de leur accorder de consentir eux-mêmes les impôts, l'exemple que vous avez donné mérite d'être encouragé. Je vous fais chevalier de Sainte-Anne de sixième classe. Maintenant que je ne vous retienne plus, Corceleteff, vous vous devez à vos pratiques, au

revoir, faites-vous nommer député à la prochaine chambre, et je vous confierai le ministère des finances.

On ne s'attendait guère, il faut l'avouer, à un changement si radical et si brusque dans la politique de l'autocrate, mais ce changement est attesté par une foule de journaux allemands. Il est impossible dès lors de ne pas y croire.



L'empereur de Russie brûlant sur la grande place de Saint-Pétersbourg l'effigie de Levassor, qui lui avait fait croire, par ses rôles, que les Anglais portaient à rire.

LE BULLETIN DE BOMARSUND.

20 août.

Saint-Pétersbourgeois !

J'ai la satisfaction de vous annoncer que, grâce à la protection céleste de saint Sergius et au concours actif de Ji Ji Mouki, nos troupes viennent de remporter une victoire éclatante à Bomarsund.

Vous n'êtes pas sans savoir, Saint-Pétersbourgeois, bien que pourtant je ne tienne pas à ce que nos journaux vous apprennent grand'chose, que les Français et les Anglais s'étaient mis en tête de s'emparer des îles d'Aland.

J'ai bien ri quand on m'a annoncé cette folle prétention, et je me suis dit : Nous rirons encore beaucoup plus dans quelques jours.

Saint-Pétersbourgeois, le jour de la gaieté est arrivé, et je vous autorise à vous livrer à l'allégresse la plus complète pendant quarante-huit heures consécutives.

Passé ce laps, il est bien entendu que chacun reprendra ses occupations accoutumées.

Une dépêche télégraphique arrivée à l'instant m'annonce que tous les Français et les Anglais débarqués dans les îles d'Aland ont été faits prisonniers de guerre, et tous les vaisseaux qui les avaient amenés détruits de fond en comble par une simple batterie de deux pièces de canon.

Il est vrai que l'un de ces canons était pointé par le

cornette Schogoleff, et l'autre par le douanier Ji Ji Mouki.

J'avais fait venir secrètement ces deux braves d'Odessa à Saint-Pétersbourg, et je les avais dirigés nuitamment de Saint-Pétersbourg à Bomarsund.

J'avais bien tiré mon plan en agissant de la sorte, — car si les Français avaient pu se douter que Ji Ji Mouki se trouvait dans l'île d'Aland, ils n'auraient pas osé se risquer à y opérer un débarquement, et alors je me suis dit :

A la guerre comme en amour,
Un peu de ruse est nécessaire.

Tiens, ça ne rime plus parfaitement, mais tant pis, ça va toujours sur l'air, et ça me suffit.

Et d'ailleurs, Saint-Pétersbourgeois, le premier de vous qui me soutiendra que ça rime mal, je l'envoie en Sibérie.

Mais revenons aux cinquante mille prisonniers faits par Ji Ji Mouki, non loin des murs de Bomarsund. Ce brave m'annonce qu'il me les aurait expédiés avec le Cosaque qui m'apportait la nouvelle de sa victoire s'il n'avait pas craint de surcharger considérablement la barque qui a servi de cheval à ce courrier extraordinaire.

Ji Ji Mouki s'est contenté de m'envoyer soixante-douze drapeaux et quatre-vingts canons.

Chacun de vous, ô Saint-Pétersbourgeois, pourra aller contempler ces trophées dans la cathédrale de Saint-Isaac, à Moscou, dès qu'ils y seront placés, c'est-à-dire à partir du 1er avril, jour spécialement réservé à l'accrochage de tous les trophées russes.

La victoire remportée par Ji Ji Mouki est d'autant

plus glorieuse qu'il n'avait sous ses ordres pour défendre Bomarsund qu'un seul bataillon, qui encore, par suite du départ successif de différents détachements pour l'armée du Danube, n'était plus composé que de quatre hommes et un caporal.

Mais quels hommes et quel caporal!

Je ne ferai pas l'éloge de ces guerriers, il me suffit de dire qu'en quelques minutes ils ont fait mordre la poussière à plus de trois mille ennemis sans coup férir.

A huit heures et quart le concert commençait, et à huit heures et demie l'affaire était faite; — Schogoleff seul, emporté par son bouillant courage, a continué encore à tirer son canon pendant tout le reste de la journée sans vouloir rien entendre, longtemps après qu'il n'y avait plus un seul ennemi sur la plage, ce qui fait qu'il a tué onze cents goëlands et mouettes. Carnage inutile.

A l'occasion de cette grande victoire, je vous accorde l'autorisation de payer par avance six douzièmes de vos impôts ordinaires et extraordinaires.

Cet argent m'est indispensable pour nourrir tous les prisonniers français et anglais que vient de faire Ji Ji Mouki

Ce n'est pas le tout que d'être Russes, il faut encore être humains.

Vivent la joie et le caviar!

Votre Czar bien-aimé,

NICOLAS.



— Mon pauvre aigle à deux têtes, comme te voilà arrangé !

ON DEMANDE DES HOMMES.

21 août.

— Sire, je viens, en ma qualité de ministre de la guerre, avertir Votre Majesté que nos réserves sont épuisées et qu'il nous faut des hommes.

— Déjà !

— Le choléra, la famine, les Turcs ont considérablement réduit l'armée, il est urgent de combler les vides.

— Rien de plus simple, je vais ordonner une nouvelle levée. Avez-vous rédigé l'ukase? donnez-le-moi que je le signe.

— Ce sera donc le cinquième de ce genre depuis le commencement de l'année.

— Eh bien?

— Nous avons par conséquent pris quarante hommes sur mille.

— Après!

— Il pourrait bien se faire que nous ne trouvassions plus, en fait d'individus propres au service, que les bancals, les boiteux, les bossus et les culs-de-jatte.

L'empereur Nicolas, frappé de cette objection, a consenti, à ce qu'il paraît, à retirer provisoirement son ukase. Il faut cependant remplacer les soldats tués par le choléra, par la famine et par les Turcs.

La chose n'est point facile.

Rien de plus rare en ce moment que de rencontrer un paysan valide dans les champs. Il y a des villages où on a beaucoup de peine à faire la moisson faute de bras. Tous les villageois sont à l'armée.

Les populations urbaines ont été largement mises à contribution. On a pris les cochers de fiacre pour en faire des soldats du train, les commis en nouveautés ont été transformés en fantassins, des razzias ont eu lieu dans toutes les études de notaires, d'avoués, d'huissiers, de commissaires-priseurs. Les clercs de ces diverses études ont été pris, tondus et dirigés à marche forcée sur les bords du Danube.

On a pris les étudiants et les élèves des petits séminaires. Dans plusieurs gouvernements, les popes eux-mêmes ont été obligés de prendre le mousquet.

Le plus jeune des sacristains et des bedeaux de l'empire russe n'a pas moins de soixante ans. Au-dessous de ce chiffre il a fallu marcher. On cite des capitaines de recrutement qui ont incorporé des enfants de chœur.

Où trouver des hommes?

Une conférence a eu lieu dernièrement à ce sujet entre l'empereur et son ministre de la guerre. Après avoir fait part à son maître des difficultés de la situation, le fonctionnaire a ajouté :

— Il ne nous reste plus, sire, qu'un parti à prendre.

— Lequel ?

— Celui de nous adresser au général Kalbermatten.

— Qu'est-ce que le général Kalbermatten ?

— C'est un personnage qui se charge, moyennant un prix raisonnable, de fournir des armées aux gouvernements qui en manquent. C'est lui qui a eu la commande de soldats faite dernièrement par le gouvernement pontifical.

— Mais j'ai lu dans le *Charivari* que la fourniture n'avait pas été exécutée, que les trois Suisses recrutés par le général en question avaient déserté avant d'arriver à Rome, et que l'entrepreneur de l'armée du pape en était réduit à enrôler des Savoyards.

— Votre Majesté sait bien que le *Charivari* n'est pas un journal sérieux.

— Le journal ajoute que les Savoyards ayant refusé de mordre aux propositions du recruteur papalin, celui-ci s'était vu dans l'obligation de s'adresser à des Auvergnats.

— Pure calomnie, sire, pure calomnie.

— Vous croyez que le *Charivari* ment?

— Comme un arracheur de dents.

— Adressons-nous donc à Kalbermatten.

Un envoyé spécial est parti pour Rome avec la mission de s'entendre avec le général Kalbermatten sur les conditions d'une fourniture en hommes de bonne qualité destinés à renforcer les rangs de l'armée de Gortschakoff.

Nous aimons à espérer qu'il sera plus heureux dans la formation d'une armée russe que dans la composition d'une armée romaine.



— Qu'avez-vous donc, grand-papa?

— Parbleu! Je suis perdu. J'ai rencontré le Czar, qui m'a salué en me disant : « Bonjour, jeune homme! » Je vais être pincé pour le recrutement, c'est sûr!

LE RETOUR DE PASKIEWITCH.

23 août.

Ayant appris la prochaine arrivée du prince Paskiewitch en Pologne, les notables habitants de Varsovie prirent la résolution d'aller à sa rencontre.

Sans doute, se dirent-ils, il arrive pour mettre à exécution les bonnes intentions que l'empereur Nicolas a dernièrement manifestées à notre égard, témoignons-lui par quelques prévenances que nous ne sommes point tout à fait insensibles au bien que l'on veut nous faire.

Les notables endossèrent donc leurs habits du dimanche, et se portère au-devant du vice-roi de la Pologne, qu'ils rejoignirent à une lieue environ de Varsovie, au premier relais de poste sur la route de Saint-Pétersbourg.

— Qu'est-ce que cela? demanda le prince à son aide de camp en montrant la députation des notables.

— Altesse, répondit l'aide de camp, on vient de m'apprendre que c'est une députation des notables bourgeois de Varsovie.

— Et que veulent-ils?

— Féliciter Votre Altesse.

— Je ne veux pas qu'on me félicite; et sur quoi me féliciterait-on? Sur la campagne que je viens de faire? Cela ressemblerait trop à une mystification. Qu'on renvoie tout de suite ces gens-là.

Les notables de Varsovie, en recevant l'ordre de se retirer, pensèrent naturellement qu'il devait y avoir un malentendu.

— Nous ne prétendons nullement parler à Son Altesse de la Valachie et de la Moldavie, sur tout cela bouche

close, comme vous pensez bien, dirent-ils à l'aide de camp; nous voulons tout simplement présenter au prince nos félicitations et nos compliments sur son retour parmi nous.

— Qu'à cela ne tienne, je vais faire part au prince de vos intentions, ajouta l'aide de camp, présentez-vous ce soir à son palais, et je ne doute pas le moins du monde qu'il ne consente à vous recevoir.

Le soir, en effet, les notables, toujours vêtus de leurs habits du dimanche, se présentèrent aux portes du palais, où l'ordre était donné de les introduire dans la salle d'audience.

S'étant approché du fauteuil de Paskiewitch, le chef des notables prit la parole en ces termes :

Monseigneur,

— Au nom de tous mes collègues les notables de Varsovie ici présents, je viens. . . . .

— Je sais ce que vous venez faire, je connais d'avance votre discours, et je vous dispense de me le réciter, attendu que j'ai un mal de tête terrible; je ne vous suis pas moins extrêmement reconnaissant de tout ce que vous ne me dites pas, soyez sûr que c'est absolument comme si vous le disiez.

— Permettez-nous au moins, monseigneur, de vous supplier d'être auprès de l'empereur l'interprète de notre reconnaissance pour toutes les choses qu'il médite et veut exécuter en notre faveur par l'intermédiaire de Votre Altesse.

— Ah! l'empereur médite quelque chose pour vous?

— Votre Altesse doit le savoir.

— En vérité, c'est la première nouvelle; et je serais

bien curieux de savoir ce que l'empereur peut méditer en faveur de la Pologne.

— Il prétend lui restituer le droit de s'administrer elle-même et de convoquer chaque année une assemblée de notables.

— En vérité!

— Laquelle assemblée de notables votera seule les impôts.

— Vraiment!

— On nous rendra l'armée polonaise, ainsi que notre ancienne constitution.

— Tiens, tiens, tiens!

— C'est pour vous remercier de vouloir bien vous charger d'être l'exécuteur des volontés bienveillantes du Czar à notre égard que nous nous sommes portés ce matin à votre rencontre, et que nous venons ce soir déposer nos hommages et l'expression de notre reconnaissance à vos pieds.

Le prince Paskiewitch se tordait dans son fauteuil en se tenant les côtés.

— Ces gens-là sont bons, avec leur ancienne constitution, ils me font rire, et vraiment j'en avais besoin depuis quelque temps... Ainsi donc, vous croyez vraiment, continua Paskiewitch, qu'on va vous rendre votre ancienne constitution?

— On l'affirme.

— Que vous aurez le droit de consentir vous-mêmes les impôts?

— On l'assure.

— Qu'on formera une nouvelle armée polonaise?

— Le bruit en court.

— Eh bien! afin que ce bruit se confirme, je vous

ordonne d'avoir à verser d'ici à demain un million de roubles dans les coffres de l'État. Voilà pour le libre consentement des impôts.

Je veux présider à un nouveau recrutement, et prendre un homme sur trois pour l'incorporer dans l'armée russe. Voilà pour la formation de l'armée polonaise.

Quant à l'ancienne constitution polonaise, je l'appliquerai en faisant administrer le knout à tous ceux qui ne se conformeront pas sans délai et d'une façon complète aux deux décrets ci-dessus mentionnés.

Là-dessus les notables furent mis à la porte, et rentrèrent chez eux se promettant bien de n'être plus dupes à l'avenir des *canards* touchant la bienveillance du Czar pour la Pologne.



Pleurant sur la Pologne.

LES DISGRACIÉS DU CZAR.

24 août.

Ma foi, dit le Czar, j'ai eu une heureuse idée, en évacuant la Valachie, d'ôter à la ville de Bucharest son titre de capitale pour la punir de ce qu'elle s'est trop réjouie au départ de mes troupes. L'idée est d'autant meilleure que je n'ai plus un seul Cosaque à Bucharest pour assurer l'exécution de mon ukase. Mais les habitants de cette ville n'en doivent pas moins se sentir fort humiliés de cette punition, car je ne puis supposer qu'ils aient l'insolence d'en rire.

Essayons de frapper d'une mesure analogue les capitales de l'Angleterre et de la France, qui se sont réjouies indécemment de la prise de Bomarsund. Prenons la plume et rédigeons ces deux nouveaux ukases :

Habitants de Londres.

J'ai appris avec un vif déplaisir que vous aviez célébré la prise de ma bonne ville de Bomarsund par des manifestations inconvenantes, je dirai même hostiles.

L'exemple de Bucharest aurait dû pourtant vous apprendre que je sais atteindre mes ennemis et les frapper de loin.

Je proclame donc la déchéance de Londres du rang de capitale de l'Angleterre, dont elle jouissait depuis des siècles.

A dater de ce jour, c'est ma bonne ville de Moscou qui est instituée capitale du royaume britannique.

Fait au palais de Tzarkoï-Zélo, le 20 août 1854.

Signé NICOLAS.

Habitants de Paris.

J'ai appris que vous n'aviez pas manifesté une douleur suffisante des échecs que mes troupes invincibles ont subis à Silistrie et à Bomarsund.

Cette atteinte au respect que vous me devez mérite une prompte et sévère justice.

C'est pourquoi je destitue votre ville. A partir de ce moment elle cesse d'être la capitale de la France.

C'est Archangel qui la remplace dans ses fonctions.

Fait à Tzarkoï-Zélo, en notre palais, le 20 août.

Signé Nicolas.

Parbleu! reprit Nicolas après avoir signé ces deux ukases, voilà deux villes qui vont être un peu abasourdies. Du reste, elles n'ont pas volé cette petite correction. Mais je ne vois pas pourquoi je m'arrêterais en si beau chemin. Reprenons la plume.

Ordonnance impériale.

L'amiral Napier nous a gravement mécontenté par l'audace qu'il a eue d'assaillir la forteresse de Bomarsund, sur laquelle flottait notre drapeau.

Un tel acte de témérité, je dirai même de démence, appelle une vigoureuse répression.

En conséquence, l'amiral Napier est destitué de ses fonctions de commandant en chef de la flotte anglaise de la mer Baltique.

Notre bon plaisir est qu'il soit envoyé à l'armée du Caucase pour y servir pendant vingt ans en qualité de simple soldat.

L'amiral Cerebrikoff le remplacera dans son commandement.

Fait à Tzarkoï-Zélo, le 20 août.

Signé NICOLAS.

Autre ordonnance.

Le vice-amiral Parseval-Deschênes ayant secondé l'amiral Napier dans son attentat contre Bomarsund, a comme lui encouru notre disgrâce.

Sa conduite ne mérite pas moins une punition exemplaire.

Nous retirons donc par ces présentes au vice-amiral Parseval-Deschênes le commandement supérieur de la flotte française de la Baltique.

Comme l'amiral Napier, il sera envoyé à l'armée du Caucase pour y servir en qualité de simple soldat pendant vingt ans.

Il sera remplacé par le vice-amiral Nachimoff.

Fait en notre palais d'été, le 20 août.

Signé NICOLAS.

Ah! ah! mes gaillards, reprit le Czar en posant la plume, vous pensiez donc pouvoir me manquer impunément de respect! Voilà qui vous rendra un peu plus circonspects à l'avenir. Pas plus tard que demain je destituerai aussi Omer-Pacha. Pour le moment je puis me frotter les mains et aller me coucher. Je crois, parbleu, n'avoir pas perdu ma journée.



L'empereur de Russie ayant du mal à faire marcher son dernier homme, qui refuse d'aller se faire casser inutilement les reins.

POUR LE ROI DE PRUSSE.

26 août.

— Il me semble, Nesselrode, que la situation laisse quelque chose à désirer.

— Oui, sire, quelque chose, pour ne pas dire beaucoup.

— Ce n'est pas que la prise de Bomarsund me chagrine outre mesure, mais je vois bien que si cela continue les armes russes pourraient bien perdre de leur prestige.

— Sire, c'est l'occasion de vous rappeler ce mot profond d'un de vos diplomates, M. de Kisseleff : « On peut bien écorcher la Russie, mais il est impossible de la frapper au cœur. »

— C'est Kisseleff qui a dit cela?

— Oui, sire.

— Il a raison, et pourtant lorsqu'on est trop bien écorché on ne s'en porte pas mieux. J'en reviens donc au prestige des armes russes qui me semble un peu compromis pour le moment. L'*Invalide de Pétersbourg* a publié, à la vérité, un bulletin de Bomarsund annonçant que non-seulement cette forteresse n'est pas tombée au pouvoir des barbares, mais que ses canons au contraire ont coulé à fond l'escadre anglo-française. Que pensez-vous, Nesselrode, de l'effet de ce bulletin?

— Heu, heu!

— Dites toute votre pensée; c'est un ami plutôt qu'un souverain qui vous interroge.

— Eh bien! sire, je crois que ce bulletin n'a produit que peu d'effet, surtout en Angleterre et en France. Le roi de Prusse peut-être y aura ajouté foi, mais c'est tout.

— Alors il faudrait trouver mieux que cela pour sauver le prestige des armes russes. Si nous bombardions Brest, Toulon ou Plymouth?

— Sire, y songez-vous, et avec quoi effectueriez-vous ce bombardement, vos flottes sont renfermées dans leurs ports respectifs, et il n'y a pas seulement un cutter qui ose sortir au large!

— Sans doute, Nesselrode, mais quand je parle de bombardement, ce n'est que sur le papier. Rien ne nous empêche de bombarder dans nos bulletins.

— L'idée me paraît hardie.

— A la bonne heure; mais la hardiesse, comme vous ne l'ignorez pas, forme le fond de mon caractère. Bombardons Brest dans les colonnes de l'*Invalide russe*.

— L'entreprise me semble hasardeuse, car le port de Brest est passablement fortifié.

— Vous pourriez bien avoir raison. Mais que diriez-vous, Nesselrode, si nous prenions Toulon?

— J'avoue que ma surprise égalerait mon ravissement.

— Eh bien! vous serez étonné et ravi. Écoutez, Nesselrode, la lecture de ce petit bulletin que j'ai rédigé moi-même pour l'*Invalide russe*.

BULLETIN.

Pendant que les escadres alliées étaient occupées à se faire couler par les canons de Bomarsund, un trait d'une rare audace montrait que rien n'est impossible à la marine russe.

La flotte de Sébastopol, trompant la surveillance des amiraux Hamelin et Dundas, sortait audacieusement du port, traversait la mer Noire, descendait le Bosphore, et après une courte croisière dans la Méditerranée venait s'embosser devant Toulon, le 15 août, à sept heures du matin.

Le feu s'ouvrait immédiatement.

Un bombardement de vingt-quatre heures a suffi pour ruiner toutes les fortifications de ce port si fier de sa position stratégique.

Le 16 au soir, la ville se rendait à la flotte russe. Deux mille pièces de canon et dix mille prisonniers, tels sont les fruits de ce brillant fait d'armes.

Nos vaisseaux, manquant de troupes de débarquement, ont dû reprendre le large, après avoir ruiné toutes les

fortifications du port, et ils sont rentrés à Sébastopol, traversant la croisière anglo-française, sans qu'un coup de canon ait été tiré pour les arrêter.

Un *Te Deum* solennel sera chanté à cette occasion dans toutes les églises russes.

— Que pensez-vous, Nesselrode, de ce bulletin?

— Sire, je le trouve de la plus grande hardiesse.

— Pensez-vous qu'il conserve notre prestige auprès du roi de Prusse?

— Je n'en doute pas. Mais, ce prince excepté, je ne vois pas trop qui pourra le prendre au sérieux.

— N'en demandons pas davantage; il ne s'agit pour le moment que de frapper l'imagination du roi de Prusse.



— Si la Prusse, mon dernier soutien, vient à me lâcher, je dégr.ngole.



— Il est naturel que la cour de Berlin soit pour la Russie, tout ce que Nicolas a fait pour s'emparer de la Turquie a été jusqu'ici pour le roi de Prusse.

L'OGRE A L'EMPEREUR NICOLAS.

27 août.

Salut à vous, compère, ou plutôt cher frère et cousin, pour parler le langage diplomatique; le temps est venu où nous pouvons traiter d'égal à égal.

Il fut un siècle où l'on me prenait au sérieux; les hommes avaient peur de moi, aujourd'hui je ne sers qu'à amuser les petits enfants.

Vous-même vous avez appris à lire comme tout le

monde dans des livres dont mes aventures font les frais. On a fait tant de bons contes à mon sujet! Qui n'a pas entendu parler de mes fameuses bottes de sept lieues et de mes terribles dents qui dévoraient les petits enfants à la croque au sel? Il n'était pas de voyageur qui, attardé le soir dans les bois, ne frémît de me rencontrer. L'aspect de la moindre cabane où l'on voyait de loin briller une lumière donnait la chair de poule : — Grand Dieu, pensait-on, c'est peut-être la maison de l'ogre!

Mais le jour où un conteur téméraire s'avisa de me manquer de respect au point de me faire mystifier par le petit Poucet, c'en fut fait de mon prestige. La croyance à l'ogre tomba comme sont tombées bien d'autres croyances réputées inébranlables. C'est la faute à Perrault, ce Voltaire de l'enfance. De ce moment je prêtai à rire aux petits enfants; il n'est pas aujourd'hui dans les veillées de village de bonne vieille qui ne se moque de moi.

L'humanité est en pleine décadence, cher compère; la foi, le respect et la crainte ne sont plus que de vains mots. Voilà plus d'un siècle qu'on a cessé de croire à l'ogre; je ne conçois pas que la société puisse durer comme cela, il faut s'attendre à un cataclysme.

C'est à peine s'il y a un an de cela, vous étiez réputé un ogre très-sérieux. L'empereur Nicolas et la Russie! Peste! on n'en parlait que chapeau bas. Ce n'étaient pas seulement les petits enfants, mais les hommes d'âge mûr, les barbes grises, qui tremblaient au seul nom de l'ogre du Nord.

— Qu'est-ce que c'est que cette grosse ville là-bas enfouie dans la neige?

— Cela, c'est Pétersbourg, la capitale de l'ogre.

O ciel! n'allons pas de ce côté.

— Et ces longues files de baïonnettes qui luisent au soleil?

— Ce sont les dents de l'ogre, c'est avec quoi il croque les petits peuples qui ne sont pas sages.

— En ce cas sauvons-nous.

Mais, dites-moi, cet ogre n'a-t-il pas aussi des bottes de sept lieues?

— De sept lieues! Dites donc de cent lieues, de mille lieues. Voyez plutôt : d'une seule enjambée il va de la mer Baltique à la mer Noire, et de Constantinople à Cronstadt.

Aussi suffisait-il du nom de l'ogre pour faire entrer les nations indisciplinées dans le devoir.

Toute cette terreur s'évanouit de jour en jour comme par enchantement. On a mis vos grandes dents à l'essai, elles se sont émoussées sur le bronze des canons; le plus petit boulet qu'il vous faut avaler vous donne une indigestion. Vos bottes de sept lieues vont cahin-caha; elles vous portent même en arrière comme des pattes d'écrevisse. Il a suffi d'y regarder de près pour s'apercevoir de ce qui en était. On vous a vu, on vous a touché, et l'on a dit : — Quoi, ce n'était que cela! C'est comme moi, le libre examen nous a perdus tous les deux.

Le bon temps des ogres est donc passé. Notre destinée est commune, et nous aurons tous deux la même fin.

J'espère bien que vous allez devenir un héros de légendes à l'usage des enfants. On vous imprimera tout vif dans de petits livres d'étrennes, et les nourrices, pour endormir leurs nourrissons, commenceront ainsi leur conte :

Il était une fois un empereur très-puissant, très-puissant. Il avait beaucoup, beaucoup, beaucoup de soldats,

et ces soldats avaient de grandes, grandes moustaches et des lances plus longues qu'un arbre de mai. Cet empereur et ces soldats étaient si méchants qu'on en avait peur en tout pays et que rien ne leur résistait.

Or il arriva un jour que cet empereur ayant rencontré le petit Poucet, voulut le croquer : — Petit Poucet, lui dit-il... (Ici le nourrisson s'endormira peu à peu; sans même attendre la fin du conte, qu'il sait par cœur.)

C'est le dernier degré de l'humiliation pour d'anciens ogres comme nous de ne plus troubler même le sommeil des petits enfants. Ainsi le veut la destinée. Supporterez-vous votre sort aussi philosophiquement que moi? C'est ce que vous souhaite votre compère

L'OGRE DE PERRAULT.



L'aigle russe commençant à trouver qu'on peut être mieux qu'au sein de sa famille.

QUE VEUT LA PRUSSE?

28 août.

On se demande de tous côtés : Pourriez-vous me faire le plaisir de me dire ce que veut la Prusse?

Personne n'est assez habile pour répondre à cette éternelle question.

On se rappelle tout le mal qu'a donné aux publicistes et aux hommes d'État de ce temps-ci l'attitude pleine de fantaisie de Shahabaham XIX.

La veille, Shahabaham avait conclu un traité avec la Russie; le lendemain, il concluait une alliance avec la Turquie. Tantôt il recevait l'ambassadeur russe avec toutes sortes de marques de faveur et fermait sa porte à l'envoyé turc, tantôt il mangeait de caresses l'envoyé turc et envoyait un ordre de départ à l'ambassadeur russe. Un de nos auteurs les plus spirituels avait fait recevoir au Théâtre-Français un proverbe politique intitulé *les Caprices de Shahabaham*, lorsqu'on a fini par connaître le secret de la politique de Shahabaham. Il s'agissait tout simplement d'une question de souris blanches et de poissons rouges; il les a obtenus, et tout a été dit. Aujourd'hui Shahabaham paraît définitivement rattaché à la politique des puissances continentales.

Il n'est malheureusement pas aussi facile de pénétrer les arcanes de la politique prussienne. Les plus habiles y perdent la tête. S'agit-il aussi de poissons rouges et de souris blanches? Les nombreux diplomates qui ont essayé de le deviner ont tous fini par jeter leur langue aux chiens.

Le matin la Prusse avance, le soir elle recule; elle arme et elle désarme. Elle signe des traités avec l'Autriche, mais à la condition qu'elle ne les exécutera pas.

Elle est parfaitement d'accord avec les puissances occidentales, elle trouve leurs exigences fort justes, mais elle n'est pas d'avis qu'on leur concède ce qu'elles demandent.

Depuis le commencement de la question d'Orient on ne cesse de dire à la Prusse :

— Êtes-vous d'avis que la Russie a tort?

— Parfaitement.

— Que voulez-vous faire alors?

— La traiter comme si elle avait raison.

Shahababam est certainement distancé. On ne saurait pousser plus loin la fantaisie.

C'est tous les jours une nouvelle toquade.

— Mobilisez donc votre landwher, puisque vous êtes engagée par un traité à appuyer les opérations de l'Autriche; elle va entrer dans les principautés danubiennes, allons, voyons, exécutez-vous.

— Rien ne presse, nous avons bien le temps, d'ailleurs, reprenait la Prusse, j'attends une réponse de Saint-Pétersbourg, elle peut être favorable, et nous regretterions d'avoir fait des frais inutiles, les armements sont si dispendieux!

Un beau matin la Prusse se réveille et n'a rien de plus pressé que de mander ses ingénieurs. Vite, dépêchons, fortifions le port de Dantzick et les côtes de la Baltique, armons les citadelles du Rhin, tout de suite des canons, des fossés, des mâchicoulis, des mangonneaux; hérissons toutes nos frontières de balistes et de catapultes.

Quel est donc l'ennemi qui menace la Prusse d'une

invasion? Cherchez de tous côtés, interrogez les quatre coins de l'horizon, vous ne verrez que la poussière qui poudroie, la verdure qui verdoie et la fumée des locomotives qui fumoie.

Aujourd'hui la Prusse donnera l'ordre de construire des vaisseaux ou d'acheter une flotte toute faite.

Demain elle licenciera un corps d'armée.

Tout cela sans que l'on sache pourquoi, selon la mouche qui l'a piquée ou l'herbe sur laquelle elle a marché.

La Prusse est passée à l'état d'énigme, de sphinx, de rébus, de charade, c'est un logogriphe borné au midi par le Rhin et au nord par la Vistule. Un ancien abonné du *Mercure de France* ne parviendrait pas lui-même à deviner ce que veut la Prusse.

On l'a demandé à M. Capefigue, et cet homme d'État a dû avouer son impuissance.

D'heure en heure la politique prussienne change et crée une nouvelle phase de la question d'Orient. Elle fatiguerait le tonnerre, elle mettrait l'électricité sur les dents.

A midi, la Prusse est parfaitement d'accord avec l'Autriche. Première dépêche.

A deux heures, la Prusse incline du côté de la conférence de Bamberg. Deuxième dépêche.

A quatre heures, la Prusse vient de se placer entre l'Autriche et la conférence de Bamberg, dans la position que vous savez. Troisième dépêche.

Quatrième et dernière dépêche.

Berlin, 25 août.

A cinq heures moins un quart, la Prusse a déclaré

positivement qu'elle accédait purement et simplement au traité d'alliance avec la France et l'Angleterre.

Voilà où nous en sommes, assure-t-on, pour le quart d'heure. Demain la dernière dépêche aura-t-elle encore raison? Il faut l'espérer.



Le grand Frédéric voyant avec regret son épée tomber en quenouille.

INSTRUCTIONS

AU COMMANDANT SUPÉRIEUR DE SÉBASTOPOL.

29 août.

Monsieur,

Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies, considérant que dans les circonstances politiques actuelles la ville et le port de Sébastopol peuvent plus que tout autre point de la Crimée être exposés aux entreprises de l'ennemi, a daigné rédiger pour votre usage les instructions suivantes. Il désire que vous en profitiez plus que le commandant de Bomarsund ne l'a fait des instructions semblables qui lui avaient été adressées.

Vous surveillerez avec le plus grand soin tous les points de la côte favorables à un débarquement. Pour votre gouverne, vous saurez que les plages sablonneuses, à cause de leur peu de profondeur, ne permettent pas aux gros vaisseaux de s'approcher de la terre. Les côtes coupées à pic et hérissées de brisants offrent aussi des inconvénients et des dangers qui forcent les navires à garder le large. Mais les baies profondes et calmes présentent des points excellents pour un débarquement. On vous engage donc, dans vos tournées d'inspection sur les côtes, à avoir toujours vos poches remplies de gros cailloux que vous prendrez le long des baies pour y établir des brisants factices sur lesquels les vaisseaux iront s'abimer.

Si le commandant de Bomarsund n'avait pas négligé cette précaution, cette place n'aurait pas été enlevée si promptement.

Vous vous mettrez en rapport avec les habitants de la Crimée; vous tâcherez d'éveiller en eux l'esprit guerrier, en cherchant à leur persuader qu'ils sont invulnérables, et que du reste la Panagia leur ordonne de mourir au besoin pour le triomphe de l'orthodoxie, comme aussi de se dévouer corps et biens à la personne sacrée de l'empereur.

Quand vous les jugerez assez préparés, distribuez-leur des armes; mais c'est ici surtout que l'on fait un appel à votre prudence. N'allez pas, par un acte d'étourderie impardonnable, confondre nos amis avec nos ennemis et envoyer vos caisses de fusils aux Anglo-Français, au lieu de les partager entre les Crimiotes. Les conséquences d'une telle méprise seraient des plus funestes.

Si les flottes viennent s'embosser devant Sébastopol, tâchez de vous arranger pour leur faire le plus de mal possible en évitant d'en recevoir. De l'aveu de tous les grands tacticiens, c'est là le secret de l'art de la guerre. Ce secret, on vous le livre, à cause de l'extrême gravité des circonstances; n'en abusez pas, et prenez garde qu'il ne tombe entre les mains de nos ennemis.

Aussitôt que l'attaque commencera, portez toute votre attention sur les murs de défense. En les visitant, ayez toujours à votre suite quelques maçons avec des baquets de mortier et des moellons pour réparer instantanément les brèches que le canon aurait pu faire. Mais n'allez pas croire, quand les murs commencent à s'ébranler, qu'il suffise de les recoller au moyen de quelques pains à cacheter. Ce mode de réparation a été essayé en Chine, mais sans succès.

On saisit cette occasion de vous prémunir contre un préjugé en vigueur parmi quelques généraux russes de la

vieille roche, et d'après lequel ils se croient autorisés à substituer des boulets de bois aux boulets en fer, et à raser des bastions pour les convertir en jardins potagers. Les boulets de bois ne sont bons qu'à servir de boules pour jouer aux quilles; ils sont loin d'avoir la puissance des boulets en fer, et les généraux qui les vendent au poids ou autrement réalisent par là des bénéfices complétement illicites. Ce sont donc des boulets de fer qu'il faut envoyer à l'ennemi, au moyen du canon s'entend, et non autrement. N'allez pas croire qu'on vous conseille de les lui envoyer en cadeau pour lui faire une politesse. Mon Dieu, qu'on a donc de peine à se faire comprendre!

Quant aux bastions, il est clair que, du moment où on a pris la peine d'en construire, c'est qu'ils étaient nécessaires et ne sauraient être remplacés par des jardins potagers.

N'allez pas non plus prendre au sérieux les relations de nos bulletins sur les prétendus exploits du cornette Schogoleff et croire que vous allez couler une escadre avec un seul canon. Vous n'aurez pas trop de toute votre artillerie.

Les ennemis chercheront peut-être à vous abuser par des stratagèmes. Méfiez-vous. J'ai ouï dire qu'ils avaient le projet de vous faire accroire qu'ils comptaient fondre sur Sébastopol en ballon, afin de profiter, pour entrer par mer dans le port, du moment où vous auriez, avec toute votre garnison, le nez en l'air pour les voir descendre des nuages. Ce stratagème est bien grossier, mais enfin il est toujours bon de vous en prévenir.

Telles sont les principales instructions que l'on vous adresse, mais il y a une foule de détails qui sont laissés nécessairement à votre initiative. L'essentiel, c'est que

l'ennemi ne s'empare point de Sébastopol. Si donc cette place vous paraissait à bout de résistance, n'hésitez point à la charger sur vos épaules pour la transporter soit dans l'intérieur des terres, soit sur quelque autre point de la côte plus favorable à une énergique résistance.

Noubliez point cette dernière prescription, et sachez bien qu'à cet égard l'empereur compte pleinement sur votre zèle.

Sur ce, monsieur le commandant, que la Panagia vous ait en sa digne garde !

LE MINISTRE DE LA GUERRE.



Ce pauvre empereur Nicolas convaincu qu'il obéit à une voix venue d'en haut.

PAS D'EXPOSITION.

3 septembre.

Le czar Nicolas a fait venir dernièrement son ministre de l'intérieur.

— Monsieur le ministre, lui a-t-il dit, vous savez qu'une exposition générale des produits de l'industrie doit s'ouvrir l'année prochaine à Paris?

— J'en ai entendu parler, sire.

— Je prétends à cette occasion jouer un tour de ma façon à la France. Je veux priver son exposition de la présence des produits de l'industrie russe.

— L'idée est délicieuse, sire; cependant...

— Quoi donc?

— Avons-nous une industrie, sire, une véritable industrie?

L'empereur bondit sur son siége.

— Vous me demandez si nous avons une industrie! Rien que pour cela vous mériteriez d'être envoyé en Sibérie. Pour qui prenez-vous donc nos fabricants de caviar?

— C'est vrai, sire, je n'y songeais pas.

— Et nos marchands de suif?

— Je les oubliais, sire; où donc avais-je la tête?

— Et nos fabricants de cuir?

— Décidément il faut que j'aie perdu la boule.

— Et nos préparateurs de sterlets?

— Encore un oubli impardonnable de ma part.

— Et que je vous pardonne pour cette fois; mais soyez moins distrait à l'avenir. Maintenant prenez la plume et écrivez les ukases suivants que je vais vous dicter.

Premier ukase. — Il est défendu sous peine de mort d'expédier du caviar à l'exposition universelle des produits de l'industrie. Peine de mort contre les préparateurs de ce poisson qui en adresseraient un ou plusieurs, salés ou marinés, au Palais de cristal.

Deuxième ukase. — Peine de mort contre ceux qui enverraient du suif à la même destination.

Troisième ukase. — Peine de mort contre les fabricants de cuir dont les bottes figureraient à l'exposition de 1855.

La peine de mort peut être commuée en une forte amende accompagnée de l'exil ou du knout, au choix des délinquants.

J'espère que c'est là de la générosité. Maintenant autre chose.

— Parlez, sire, parlez.

— Je défends à tous mes sujets d'acheter ou de faire acheter quoi que ce soit à l'exposition. Je n'entends pas que l'or russe enrichisse l'étranger.

— Aucun de vos sujets, sire, ne sera tenté de vous désobéir.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr, sire.

— Et sur quoi basez-vous votre appréciation?

— Pour acheter, sire, ne faut-il pas de l'argent?

— Sans contredit.

— Vos sujets n'ayant plus le sou, il me semble donc difficile qu'ils achètent quelque chose.

— Voilà un raisonnement qui ne manque pas de justesse en apparence, mais il ne faut pas s'y fier. J'aime mieux m'en rapporter à un autre ukase :

« Il est défendu sous peine de mort d'acheter ou de faire acheter un objet quelconque à la grande exposition de 1855.

» Les épingles et les cure-dents sont compris dans la probibition.

» Moi, le czar,

» NICOLAS Ier. »

— Comment trouvez-vous cet ukase?

— Parfait, sire, parfait!

— Comme les puissances occidentales vont être attrapées!

— Mystifiées, sire, c'est encore un terme trop doux.

— Pas de caviar à l'exposition.

— Ce sera terrible.

— Point de suif.

— Pas une livre de suif!

— Point de cuir.

— Pas seulement de quoi faire un porte-cigares.

— Point de sterlet mariné.

— Ni salé.

— J'en ris en moi-même rien qu'en songeant à la mine que vont faire les puissances occidentales.

— Et moi donc! hi! hi! hi! hi! C'est à se tenir les côtés.

— Il est possible que l'on soit obligé d'ajourner l'exposition.

— C'est positif, sire, très-positif.

— Ah! le bon tour!

— J'en rirai toute ma vie.



— Nous ne nous entendrons jamais, vous spéculez sur le Nord et moi je tape dessus; je cherche à le faire dégringoler et vous à le faire monter.

NON!

5 septembre.

Décidément l'empereur Nicolas a mis son casque de travers, et nous n'avons qu'à nous bien tenir.

Le bruit courait depuis quelques jours que le général Beckendorff était arrivé à Berlin porteur d'une réponse évasive aux dernières propositions d'arrangement des quatre puissances.

On disait dans les cercles bien informés, — et ils se prétendent tous bien informés, — que le czar ne répondait ni oui, ni non, ni nenni.

Sur cette annonce, quelques diplomates s'étaient empressés de se frotter les mains, et ils répétaient partout que l'affaire ne tarderait pas à s'arranger, attendu qu'au fond l'empereur Nicolas étant un excellent homme, ne voulait que le bonheur de l'Europe, et qu'il ne s'agissait plus que de le prendre par les sentiments.

Le général Beckendorff, qui tenait la bouche close depuis son arrivée à Berlin, sous le prétexte qu'il attendait le retour du roi de Prusse dans sa capitale, s'est enfin décidé à ouvrir les lèvres aux propositions de paix qui lui avaient été faites en quatre langues différentes; le czar répond par un seul et unique *Non*.

Ce mot en dit plus qu'il n'est gros, plus d'un long discours ne vaut pas ce *Non*, qui pourra bien devenir désagréablement célèbre dans les annales de la Russie.

Ce *Non*, nous l'espérons du moins, coûtera au czar la Finlande, la Crimée, Sébastopol, et peut-être même Cronstadt.

Quand on aura pris tout cela à l'empereur de Russie, on pourra bien lui laisser quelques hommes et quelques roubles, bien qu'il soit disposé à les manger jusqu'au dernier.

A ce *non*, c'est aux canons français et anglais de donner la réplique, et ils ne demandent qu'à parler.

Nous sommes curieux de savoir si les canons autrichiens, et surtout les canons prussiens, se décideront à faire promptement leur partie dans ce concert de l'artillerie.

L'ensemble ne pourrait certainement qu'y gagner en puissance et en harmonie, mais au besoin on pourra s'en passer, — les canons anglais et français ont un tel creux, possèdent une si belle basse-taille, qu'ils donnent des notes capables de faire dresser l'oreille à l'Europe entière.

Des pièces de quarante-huit valent mieux encore que des trompettes, fussent-elles de Sax, pour faire crouler des murailles, — les tours de Bomarsund en savent quelque chose.

Avant peu le granit de Russie baissera beaucoup de prix, on le vendra par morceaux et à la livre.

A un sou le tas! qui veut du granit des murs de Bomarsund?

Je ne serais pas étonné que ce commerce eût lieu dans quelques semaines en pleins Champs-Élysées, à Paris.

Le granit a du bon, mais il ne faut pas avoir une confiance illimitée dans sa solidité.

Quant au bois des vaisseaux russes, l'exhibition en sera bien plus avantageuse encore que la vente des pierres.

Voilà près d'une année entière que les amateurs les

plus déterminés cherchent à voir un vaisseau russe sans pouvoir parvenir à satisfaire leur curiosité.

Bon nombre de personnes en sont même arrivées à croire que les flottes russes étaient un mythe, une fantaisie, un canard mis en circulation par la police russe.

Un matelot, un simple matelot russe montré à la foire de Saint-Cloud avec une planche de son vaisseau sous le bras, ferait cent fois plus d'argent que le phoque, quand bien même on ne serait pas parvenu à lui donner de l'instruction et à lui faire prononcer à peu près distinctement *papa* et *maman*.

Résultat auquel on arrive avec n'importe quel phoque, pourvu qu'on emploie un peu de patience et une grammaire française de Lhomond.

Si nous en croyons notre correspondant de Russie, — homme modeste qui désire garder l'anonyme, surtout à Saint-Pétersbourg, — depuis que le czar a prononcé son fameux *non* il ne quitte plus son casque, même pour se coucher.

C'est martial, mais c'est éminemment gênant.

De plus, et c'est là le mauvais côté de l'affaire, l'empereur exige que tout son entourage adopte la même mode, militaire ou civil.

Il n'y a d'exception jusqu'à présent que pour le beau sexe, et encore craint-on que le czar ne fasse prochainement confectionner de petits casques à l'usage des dames.

Voilà pourtant où peut conduire l'ambition d'un homme ou le franchissage inconsidéré du Pruth!

LES IRRÉSOLUS.

Comédie prussienne en un acte et pas en vers.

(La scène se passe à Berlin, le 11 septembre 1854.)

Personnages.

M. HOENIG, homme très-riche, mais nonobstant très-contrarié.
M. HÉSITMAN, son conseiller ordinaire et extraordinaire.
UN DOMESTIQUE, personnage muet.

M. KOENIG. — Je vous ai fait appeler, mon cher Hésitman, parce que je tiens absolument à avoir aujourd'hui une opinion bien fixe touchant la fameuse question... en question... Voilà six mois que je change d'avis là-dessus deux ou trois fois par jour, ça commence à me fatiguer... on a beau être d'une constitution robuste, le moment vient où il faut que les idées soient assises.

M. HÉSITMANN *s'inclinant respectueusement.* — Ya, mein herr.

KOENIG. — A l'heure qu'il est tout le monde en Europe, et même en Prusse, est arrivé à se déclarer pour ou contre les Russes... et pas plus tard qu'hier soir, en me promenant dans la Bergstrass, j'ai entendu un bonnetier, un simple bonnetier, qui, tout en fermant les simples volets de son simple magasin, faisait tout haut des vœux pour le triomphe du sultan... tandis que moi, qui ai une grande quantité de mille livres de rente, je n'ai pas encore pu me procurer une opinion qui me plaise assez pour que je m'y tienne définitivement... C'est triste.

HÉSITMANN. — Ya, mein herr.

KŒNIG. — Ne me parlez donc pas allemand quand nous causons politique... le français est la langue employée en diplomatie, et en ce moment, sans que ça en ait l'air, nous sommes de profonds diplomates.

HÉSITMANN. — Che gombrends.

KŒNIG. — J'aimais encore mieux votre allemand que ce français-là, on ne dit pas *che gombrends*... vous vous feriez moquer de vous dans un salon de Paris... on dit plutôt *moi comprenir*.

HÉSITMANN. — Ya, mein herr.

KŒNIG. — Ainsi je disais donc qu'un simple bonnetier de la Bergstrass était plus heureux que moi... il a une opinion bien arrêtée... J'ai lu dans je ne sais plus quel livre je ne sais plus quelle histoire dont le héros avait un certain point de ressemblance avec moi... cet homme n'avait pas d'ombre, et moi je n'ai pas d'opinion... Voyons, Hésitmann, aidez-moi donc à avoir une opinion.

HÉSITMANN. — Zertainement, mein herr, avec pien du blaisir... Guelle opinion foulez-vous que che vous zouffle?

KŒNIG. — Une querelle s'est élevée entre nos bons voisins les Français et nos excellents voisins les Russes.

HÉSITMANN. — Ya... je zais.

KŒNIG. — Il ne manquerait plus que vous l'ignoriez quand depuis un an on ne parle que de cela en Europe!

HÉSITMANN. — Che zuis d'afis que la Russie avre raison zous un boint fue.

KŒNIG. — Alors nous devons...

HÉSITMANN. — Mais d'un autre gôté la Vrance n'avre bas dort.

KŒNIG. — J'ai là une lettre toute préparée dans la-

quelle je donne à mon voisin l'assurance de mon parfait dévouement, il ne manque plus que la suscription...

HÉSITMANN. — Zusgripzion?

KŒNIG. — Oui, l'adresse... : *A monsieur, monsieur un tel.*

HÉSITMANN. — Un del... gonnais bas.

KŒNIG. — Mon Dieu, que vous avez peu d'intelligence aujourd'hui... Je suis bien fâché de vous avoir fait appeler pour causer politique avec vous... je dis un tel comme je dirais M. chose.

HÉSITMANN. — Ah!... gombrends bas.

KŒNIG. — Tout bien réfléchi... je ne veux plus en agir qu'à ma tête, et je ne prendrai plus conseil que de moi-même... il faut que ça finisse... ce n'est pas vivre que de vivre de la sorte... mes dîners mêmes ne me profitent plus... (*Il écrit une adresse sur l'enveloppe de la lettre.*) Sonnez.

HÉSITMANN *sonne.* — Voici un tomestigue.... guellé gommission faut-il lui donner?

KŒNIG. — Dites-lui de monter à cheval et de porter au plus vite cette lettre à l'adresse qui est sur l'enveloppe.

HÉSITMANN *prend la lettre et la remet au domestique.* — Ah! nous bouvons donc aller dranguillement nous mettre à dable!

KŒNIG. — Non, un instant, resonnez.

HÉSITMANN. — Bien folondiers. (*Il resonne.*)

KŒNIG. — Reprenez la lettre des mains de cet homme... j'ai changé d'idée et je vais changer l'adresse.

HÉSITMANN. — Nous nous dézidons pour l'audre voisin... chen zuis pien aise.

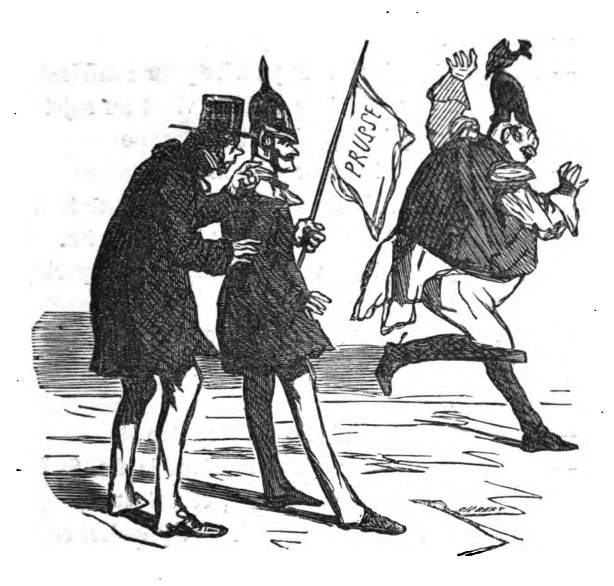
KŒNIG. — Vous ne savez seulement pas pour lequel je me suis redécidé.

Hésitmann. — Chen zuis pien aise barce que ça afait l'air de vous vaire blaizir.

Kœnig (*déchirant la lettre*). — Non, décidément, j'ai encore une autre idée, et c'est à celle-là que je m'arrête définitivement.

Hésitmann. — Laquelle?

Kœnig. — Allons dîner... Nous avons assez parlé politique aujourd'hui, et c'est demain que je prendrai décidément un parti.



— Mon cher Prussien, faites bien attention, en suivant ce gaillard-là vous risquez fort de vous casser le cou, il a rendu le terrain bien glissant.

L'EMPEREUR DE RUSSIE A UNE IDÉE!

17 septembre.

— Approchez, monsieur le maçon; c'est vous, n'est-ce pas, qui avez eu autrefois l'entreprise des fortifications de Bomarsund?

— Oui, sire.

— Eh bien, je daigne vous prendre pour confident et vous communiquer une idée qui me vient au sujet du peu de résistance qu'a opposée cette forteresse

— Ah! sire, quel honneur pour moi!

— Attendez avant de me remercier. J'ai donc trouvé extraordinaire que Bomarsund se soit rendu si vite.

— En effet, sire, tous vos fidèles sujets ont partagé votre surprise.

— Oui, mais ils n'ont pas comme moi recherché la cause d'un événement si invraisemblable. Or, cette cause, je l'ai trouvée.

— Permettez-moi de n'en point être étonné.

— Je vous le permets; mais attendons la fin. Si Bomarsund n'a pas résisté davantage, cela tient à ce que les murs de granit se sont écroulés aux premiers coups de canon. Or pourquoi ces murs n'ont-ils pas davantage résisté au canon? C'est qu'ils étaient mal construits. D'où je conclus que vous avez fait de la déplorable besogne et abusé de ma confiance.

— Quoi, Votre Majesté pourrait supposer...

— Je suppose, monsieur le maçon, que si Bomarsund a été enlevé si lestement, c'est votre faute.

— Pourtant, sire, je m'étais scrupuleusement conformé au cahier des charges : 1° comme moellon du granit de première qualité...

— Du faux granit, monsieur, du granit pour rire.

— 2° du ciment romain, tout ce qu'il y a de mieux en ce genre.

— Vous voulez rire, dites donc des pains à cacheter.

— Ah ! sire...

— Oui, c'est avec des pains à cacheter que vous avez relié vos méchants moellons. Vous êtes donc responsable de la prise de Bomarsund. C'est pourquoi je vous engage, monsieur le maçon, à rentrer tout de suite chez vous pour faire votre paquet, vous allez partir aujourd'hui même pour la Sibérie.

MONOLOGUE DU CZAR NICOLAS.

Je suis assez content de moi, mon idée vaut son pesant d'or. Si les barbares détruisent une à une toutes mes forteresses, j'en saurai du moins la raison..... Ce drôle qui sort d'ici ne s'attendait guère au petit voyage que je viens de lui ordonner. (*Se frottant les mains.*) Ah ! mes gaillards, vous abattez mes murs de granit comme des capucins de cartes, et vous croyez que je ne saurai pas pourquoi !... Allons donc ! et non-seulement je le saurai, mais l'Europe le saura aussi. C'est que j'ai été trompé par mes entrepreneurs, et que mes forts sont mal construits... De faux granit et des pains à cacheter pour ciment ! Amère mystification ! Mais, j'y songe... Odessa s'est encore moins défendue que Bomarsund. (*Il sonne.*)

Qu'on aille me chercher l'entrepreneur des fortifications d'Odessa.

— Sire, il est mort depuis vingt ans.

— Ce coquin est mort? Il est bien heureux. Amenez-moi son fils. (*Le fils est introduit.*)

— Eh bien! mon drôle, il paraît que nous avions construit à Odessa des fortifications pour rire.

— Je ne sais pas de quoi Votre Majesté daigne me parler. J'ai été toute ma vie marchand bonnetier, et je ne me suis jamais occupé de fortifications ni de maçonnerie.

— Si ce n'est vous, c'est donc M. votre père.

— Mon père est mort depuis longtemps, sire.

— Je le sais bien, et je l'en félicite. Mais je vais régler ce vieux compte avec vous. Connaissez-vous l'exercice du mousquet?

— Je ne suis pas seulement capable de distinguer un pistolet de poche d'une pièce de 48.

— Eh bien, vous aurez le temps d'apprendre cet exercice, attendu que je vous envoie servir toute votre vie en qualité de simple soldat dans l'armée du Caucase. Cela apprendra à M. votre père à me construire des forts en carton. Allez!

Encore un d'expédié... Je ne m'étonne plus si mes remparts avaient si peu de solidité... Maintenant les barbares n'ont plus qu'à prendre Sébastopol, et je fais écorcher vifs les arrière-neveux de celui qui fortifia cette place.

Chœur des entrepreneurs, des ingénieurs et de leurs fils et arrière-petits-fils.

O toute-puissante Panagia, viens à notre aide, nous n'avons plus d'espoir qu'en toi... Qu'allons-nous devenir

si tu ne nous tires des griffes de cet extravagant? Protége-nous, et nous brûlerons en ton honneur une forte chandelle du suif le plus pur!



— Jeune homme, je viens vous libérer du service; c'est moi, cette année, qui distribue des congés dans l'armée russe.

LE ONZIÈME RECRUTEMENT.

18 septembre.

Recrutons encore, recrutons toujours, on ne saurait trop recruter.

J'ordonne donc un nouveau recrutement dans la partie orientale de mon empire. C'est le onzième, je crois; quand nous serons à douze, nous ne ferons pas une croix.

Quand je dis la partie orientale, c'est tout simplement une façon de parler, la partie occidentale y passera aussi, la partie septentrionale de même, la partie méridionale pareillement. On recrutera partout.

J'ai déjà expédié des ordres en conséquence.

Qu'on ne vienne pas me corner aux oreilles, comme quelques-uns ont déjà essayé de le faire, qu'il n'y a plus d'hommes, qu'on a tout recruté, qu'il faut attendre, que les paysans ne poussent pas comme des champignons, et autres billevesées.

D'abord qui est-ce qui parle de paysans? Je ne tiens pas du tout à ce que mes soldats soient paysans plutôt qu'autre chose.

Les paysans manquent, dit-on, qu'on prenne les ouvriers, à défaut d'ouvriers les bourgeois, et à défaut de bourgeois les nobles.

Il y a dans mon empire une foule de gentillâtres en off qui, sous prétexte de faire valoir eux-mêmes le domaine

patrimonial, passent leur vie au fond de leur château à boire du kwass et à faire fustiger leurs serfs.

Ces gens-là seront d'excellents soldats.

Je ne sais par quel préjugé on s'est imaginé jusqu'à ce jour que les hommes jeunes étaient seuls propres au service. Il est temps d'en finir avec cette vieille rengaine. De quarante à cinquante ans, l'homme est dans toute sa vigueur. Il ne se passe pas de jour que je ne rencontre dans les rues de Saint-Pétersbourg des gens de peine, des portefaix, qui sont loin d'être dans la fleur de la jeunesse. J'ai rencontré hier un de ces individus portant un énorme fardeau sur ses épaules et je me suis donné le plaisir de l'interroger.

— Que portes-tu là?

— Un sac de blé, sire.

— Combien pèse-t-il?

— Près de deux quintaux.

— Quel âge as-tu?

— Cinquante-deux ans vienne la Saint-Dimitri.

Bon, excellent, parfait pour le recrutement. Cet homme a encore vingt ans de service dans les épaules et dans les bras.

Un autre préjugé consiste à croire que les gens mariés, les pères de famille doivent rester dans leurs foyers. Pour quoi faire? Ne sont-ils pas plus intéressés que les autres à combattre l'ennemi, puisqu'ils ont une femme et des enfants à défendre!

Qu'on recrute les célibataires parce qu'ils ne tiennent à rien, d'accord; mais qu'on recrute également les hommes mariés, parce qu'ils tiennent à quelque chose.

Quant aux infirmes, c'est bien différent, on peut user de certains ménagements à leur égard. Cependant on m'a

raconté que lord Byron, qui était boiteux, traversait le Bosphore à la nage et faisait fort bien le coup de fusil contre les Turcs. J'ai connu des boiteux qui supportaient fort bien les fatigues de la chasse, pourquoi n'endureraient-ils pas également celles de la guerre?

Il est question dans l'histoire d'Angleterre d'un roi bossu qui cependant montait à cheval et livrait des batailles. On peut donc utiliser les bossus.

J'ai lu dans Homère que Thersite était contrefait; cela ne l'empêcha pas de faire partie de l'armée grecque et d'assister au siége de Troie. Je ne vois pas pourquoi nous nous montrerions plus délicats sur ce point que le roi des rois Agamemnon.

Il me faut des soldats, il m'en faut beaucoup, il m'en faut même trop, j'en prends partout où j'en trouve.

J'ordonne donc que le onzième recrutement comprenne d'abord tous les individus jeunes à quelque profession qu'ils appartiennent, quel que soit leur rang dans la société, qu'ils se disent paysans, ouvriers, bourgeois ou gentilshommes,

Ensuite tous les hommes de quarante à cinquante ans capables de porter un sac de blé du poids de 2 quintaux environ,

Puis les célibataires,

Enfin les hommes mariés.

Nous laisserons de côté les bossus, les boiteux, les contrefaits. Il faut bien garder quelque chose pour le douzième recrutement.

Moi Nicolas Ier, craignant Dieu, czar et autocrate de toutes les Russies, défenseur de la foi orthodoxe, j'or-

donne et je commande à tous les gouverneurs de province qui liront le présent manifeste relatif au onzième recrutement de se conformer, sous peine du knout, aux prescriptions qui y sont contenues.



Le czar faisant marcher les vieillards de quatre-vingts ans, leur prouvant d'après le livre de M. Flourens qu'ils sont dans toute la vigueur de l'âge.

LES ESPIONS RUSSES DE VARNA.

23 septembre.

L'empereur de Russie rassembla tous les espions, grands et petits, et leur adressa cette formidable allocution :

« Il faut convenir que vous êtes tous de bien grands coquins, et je me demande combien de coups de bâton je dois faire administrer à chacun de vous.

— Oh ! sire, s'écria toute la bande, pas un, pas un ! nous nous passerons bien de cette gratification ; mais en quoi avons-nous pu encourir votre auguste colère?

— Vous osez le demander, tas de chenapans ! Comment se fait-il qu'aucun de vous n'ait su m'avertir que le débarquement des troupes alliées aurait lieu à Eupatoria, à quinze lieues de Sébastopol ?

— Sire, nous l'ignorions.

— La belle excuse! Vous l'ignoriez; et que faisiez-vous donc à Varna, pendant que l'on procédait aux préparatifs de l'expédition? Vous vous gobergiez, vous faisiez bombance, vous disiez : Le bonhomme Nicolas est le père aux écus, c'est le Véron du Nord, faisons danser ses roubles. Vous hantiez les cabarets et les tabagies, vous cherchiez à plaire au beau sexe; mais quant à ce qui concernait l'expédition, c'était le moindre de vos soucis. Savez-vous combien vous m'avez dévoré en six mois, gredins atroces? Plus de deux millions, monnaie de France. Et voilà de l'argent qu'on peut dire bien dépensé. Vous deviez semer l'or autour de vous, corrompre

les domestiques des généraux, les environner d'intrigues et faire parler les murs afin de pénétrer les projets des chefs de l'expédition. Vous n'avez rien fait de tout cela; vous n'avez corrompu personne, les murs des salles où se sont tenus les conseils de guerre ont gardé leurs secrets, et vous, je suis sûr que vous avez gardé mon argent, au lieu de le semer autour de vous pour ouvrir toutes les portes et faire parler toutes les bouches. Vous avez bu et mangé une partie de mes roubles, et je suis sûr que vous avez encore le reste dans vos poches. (*Les espions se boutonnent précipitamment.*) Parlez donc, coquins! Toi, Fine-Oreille, qu'as-tu à dire pour ta justification, d'où viens que tu n'as rien entendu?

— Sire, dit Fine-Oreille, que Votre Majesté daigne m'excuser, je n'ai rien entendu parce que je suis dur d'oreille depuis quelque temps.

— Comment, misérable, tu es atteint de cette infirmité, et tu as osé te faire admettre dans ma police secrète en vantant la finesse de ton ouïe?

— Sire, reprit l'espion, je n'ai point usurpé ce surnom de Fine-Oreille, qui me fut décerné à l'unanimité par mes collègues. Fine-Oreille je fus en effet, bien que je ne le sois plus en effet par suite d'une fluxion qui m'a enlevé une partie de mes moyens. Mais cette fluxion, je l'ai gagnée dans l'exercice de mes fonctions; elle est, je puis le dire, le fruit de mon activité et de mon zèle. Ayant passé une nuit à la belle étoile, l'oreille collée à terre, à la porte du général en chef, la fraîcheur m'endommagea le tympan. Aussi, bien loin de mériter la colère de Votre Majesté, j'aurais plutôt droit à une pension et à la croix de Saint-Wladimir.

— Tu as droit à ce que je te fasse couper l'oreille qui

n'a pas souffert de la fraîcheur, s'écria le tsar en colère. Et toi, là-bas, agent Bel-Œil, si renommé jusqu'ici pour la finesse de ta vue, comment se fait-il que tu n'en aies pas vu plus qu'un aveugle?

— Sire, répondit l'agent, personne mieux que moi ne mérita ce nom de Bel-Œil, le regard de l'aigle n'était rien auprès du mien, et j'étais capable de lire à travers les murs et les enveloppes les plus épaisses et le mieux cachetées les ordres secrets du général en chef.

— Que ne l'as-tu fait? reprit le tzar; les alliés ne seraient pas ainsi débarqués à Eupatoria sans coup férir.

— Sire, un accident analogue à celui qui a ravi l'ouïe à Fine-Oreille m'en a empêché.

— Est-ce que tu t'étais collé l'œil contre terre pour mieux voir? demanda le tzar.

— Non, sire, mais le jour où l'on apprit que l'expédition était décidée, nous résolûmes tous, mes confrères et moi, de donner un grand assaut de bâton, sous prétexte de fêter cet événement, mais en réalité pour détruire tous les soupçons qu'on aurait pu avoir à notre égard. Dans cet assaut, j'eus le malheur de recevoir de la main d'un ami un coup désastreux sur la prunelle. A la suite de quoi je dus me résigner à porter un emplâtre de taffetas vert. Ce taffetas, je l'ai ôté par décence en venant ici, mais je l'ai dans ma poche, et je vais le remettre si Votre auguste Majesté le permet.

En parlant ainsi, Bel-Œil remit son emplâtre.

Tous les autres agents s'étant excusés à leur tour, l'empereur s'écria : — Tas de sourds et de borgnes, rendez au moins l'argent que je vous avais donné!

— Sire, répondirent-ils, l'épidémie sévissait à Varna, et notre santé délicate exigeait des soins. Nous étions

tous un peu souffrants, et, afin de conserver à Votre Majesté des agents aussi dévoués que nous, nous avons bu et mangé la somme.

L'empereur, atterré, leva les mains au ciel pour invoquer la Panagia, sa dernière espérance.



A SÉBASTOPOL.

— Il n'est rien arrivé pour moi?

— Non, général, mais les escadres ennemies sont en vue.... monsieur peut s'attendre à recevoir quelque chose d'un instant à l'autre.

LETTRE DE L'EMPEREUR DE RUSSIE

AU PRINCE MENSCHIKOFF.

24 septembre.

Général,

Je pourrais dire également amiral, car j'ai réuni sur votre tête le double commandement de mes armées de terre et de mer; il s'agit maintenant de montrer votre petit savoir-faire.

J'ai été assez content de votre attitude à Constantinople; vous avez traité avec le sans-façon qui convient les ministres de ce *monsieur* qui prend le titre de sultan. Présentement qu'il est question d'en découdre, j'aime à croire que vous montrerez la même désinvolture.

Vous vous êtes fait une très-haute réputation dans toute l'Europe par la manière tout à fait originale dont vous avez saisi le côté diplomatique de la question d'Orient. Vous aurez beaucoup à faire, il ne faut pas se le dissimuler, pour vous maintenir à cette hauteur, mais j'espère, avec l'aide de la Panagia, que l'on ne vous verra point décroître.

La situation, on peut l'avouer, n'est pas absolument la même qu'à Constantinople. Il ne s'agit plus seulement d'intimider quelques ministres et de prendre d'assaut le divan. Vous allez avoir affaire à une flotte et à une armée qui se soucieront fort peu de votre paletot noisette. Faites donc bonne contenance et soutenez votre renommée.

Jusqu'ici je n'ai pas trop à me louer des instruments de ma politique. Diplomates et généraux, les susdits in-

struments n'ont guère fait que des sottises. Les uns m'ont fait prendre des vessies pour des lanternes en politique, les autres se sont livrés aux plus fortes bourdes stratégiques qu'il soit possible d'imaginer. Gortschakoff s'est fait battre par les Turcs, Paskiewitsch lui-même, le vainqueur de Perse, l'homme heureux par excellence, le héros de la Russie, a laissé tout son prestige sur les bords du Danube. Vous êtes pour le quart d'heure la seule gloire intacte, l'unique espérance de l'empire.

Sans vous la Russie n'aurait pas un seul général *di cartello* à placer à la tête de ses flottes et de ses armées.

Songez à tous les devoirs que cette position vous impose.

Le premier de ces devoirs est de vous faire tuer à votre poste. Pensez un peu à la figure que vous feriez si on vous conduisait prisonnier à Paris. Je ne veux pas m'appesantir sur cette funeste hypothèse et prévoir, même pour un instant, l'affreux triomphe que vous prépareriez aux Parisiens. Les gamins de Paris rient déjà bien assez de la Russie et de ce fameux colosse du Nord dont on leur a tant fait peur.

Résistez donc à outrance, car vous ne pouvez pas faire autrement pour peu que vous ayez le moindre amour-propre.

Je compte sur vous, Menschikoff, et cependant je ne puis me défendre, en vous écrivant cette lettre, d'un amer scepticisme. Oui, Menschikoff, tout ce qui s'est passé depuis le commencement de la question d'Orient jusqu'à ce jour m'a rendu sceptique, amèrement, profondément sceptique.

J'ai été abreuvé de bourdes, de calembredaines, de mensonges. On m'a fait voir des armées qui n'existaient

que sur le papier; on m'a fait payer pour du granit la simple pierre de taille : bien heureux qu'on ne soit pas allé jusqu'au simple torchis! Mes employés, mes fonctionnaires, mes généraux me volent comme dans un bois; si vous-même, Menschikoff, vous aviez fait comme les autres, si vous aviez mis dans votre poche l'argent destiné à construire des bastions et des vaisseaux, si Sébastopol n'était qu'une forteresse à la détrempe dans le genre des villes que son favori faisait bâtir sur le passage de mon aïeule Catherine II!

Vous êtes en Crimée, mon cher Menschikoff, et les traditions de Potemkin ne s'y sont peut-être pas perdues.

Le despotisme a bien ses avantages, mais il ne manque pas non plus de certains inconvénients. On ne peut ni tout voir ni tout faire par soi-même, et je m'aperçois qu'il est beaucoup plus facile que je ne le croyais de tromper un souverain absolu.

J'espère encore, mon cher Menschikoff, que Sébastopol est une vraie forteresse garnie de vrais canons, chargés avec de la vraie poudre, et défendue par de vrais soldats. S'il me fallait renoncer à cette suprême illusion, je serais capable de recourir à la solution indiquée dernièrement par le rédacteur le plus éloquent du *Constitutionnel* et par les hommes d'État les plus sérieux de l'Allemagne, j'abdiquerais.

Oui, mon cher Menschikoff, je consacrerais les derniers instants de ma vie à monter des pendules dans quelque couvent de moines orthodoxes, ou à cultiver des salades dans un jardin potager et orthodoxe des environs de Moscou; mais j'espère que vous ne voudrez pas réduire votre souverain à cette dure extrémité.

Je termine, mon cher et digne amiral et général, en

vous prévenant que le cabanon de votre aïeul Menschikoff existe encore en Sibérie, et que je le fais meubler à votre intention dans le cas où vous manqueriez de nerf et de brio dans votre rôle de matamore.

Sur ce, je prie la Panagia qu'elle vous ait en sa sainte et digne garde, la présente n'étant à autre fin.

NICOLAS Ier.



— Si tous ces farceurs de boursicotiers pouvaient savoir tout le mal qu'on a pour leur faire une hausse seulement de cinquante centimes !

AUTRES TEMPS, AUTRES COURRIERS.

27 septembre.

On se rappelle l'accueil flatteur que fit l'empereur Nicolas au Cosaque qui lui apportait la nouvelle du guet-apens de Sinope : — Qu'on me fasse venir cet homme, dit le tzar. Le Cosaque ayant paru, le tzar l'embrassa avec enthousiasme sur les deux joues. Sur quoi le Cosaque fit le vœu de ne plus se laver le visage de sa vie.

Vœu héroïque si l'on veut, mais malpropre à coup sûr.

Depuis lors le tzar a eu l'occasion d'embrasser bien peu de courriers si son accueil s'est réglé sur le contenu de leurs dépêches.

Il y a eu d'abord le courrier qui apportait la nouvelle de la levée du siége de Silistrie;

Le courrier qui annonçait l'arrivée de l'armée alliée à Constantinople;

Celui qui s'était chargé d'apprendre au tzar la prise de Bomarsund;

Enfin celui qui a dû lui annoncer le débarquement de l'armée expéditionnaire en Crimée.

A l'heure qu'il est, le métier de courrier est devenu le plus difficile de tous les métiers pratiqués en Russie.

On raconte que les infortunés chargés de cette tâche difficile n'osent plus se présenter devant l'empereur, ils ont recours aux stratagèmes les plus ingénieux pour remplir leur mission sans risquer leur personne dans une entrevue avec leur auguste souverain.

Quand il s'agit de lui apprendre l'arrivée des troupes

anglo-françaises en Turquie, le courrier chargé de la dépêche osa se présenter au palais : — Puisque mon auguste maître a embrassé sur les deux joues le courrier de Sinope, le moins qu'il puisse faire, c'est de m'embrasser sur une joue, car je lui apporte une bonne nouvelle. Une armée ennemie qui met le pied dans les Principautés, c'est une excellente occasion pour les troupes russes de cueillir de nouveaux lauriers. Le tzar va être dans la joie de son âme, et ma fortune est faite du coup ou elle ne se fera jamais.

Ainsi raisonnait cet imprudent dans la candeur de son âme.

On ignore ce qui se passa dans son entrevue avec son souverain, il est vaguement question d'un soufflet auprès duquel celui du prince Menschikoff au major de Pérécop ne devait être plus tard qu'une simple caresse.

Averti par cet exemple, le courrier de Silistrie glissa prudemment sa dépêche sous la porte, à l'instar des porteurs de journaux qui distribuent leurs exemplaires au petit jour, puis il prit la fuite et nul ne sait ce qu'il est devenu. L'opinion générale est qu'il s'est retiré dans un couvent de popes sous un pseudonyme.

Le courrier de Bomarsund n'osa pas même arriver jusqu'à la porte du tzar, il se contenta de rôder autour du palais pour saisir la première occasion de lancer par une fenêtre sa dépêche roulée autour d'une grosse pierre.

Puis il disparut comme le premier, et l'on n'a plus eu de ses nouvelles.

Quant à celui qui devait annoncer le débarquement de l'armée expéditionnaire en Crimée, il paraît n'avoir pas encore rempli sa mission.

Le tzar, qui a déjà reçu une dépêche par-dessous la

porte et une autre par la fenêtre, et qui tient beaucoup à avoir son courrier sous la main, se tient, dit-on, à l'affût derrière la grande porte de son palais pour saisir au moins celui-ci.

Le malheureux se trouve dans un grand embarras.

S'il retourne en Crimée sans s'être acquitté de sa commission, il aura affaire au prince Menschikff, qui a la main trop leste vis-à-vis des majors pour se gêner avec un simple Cosaque.

S'il se risque à remettre sa dépêche, il peut tomber entre les mains du tzar exaspéré qui le guette.

On serait embarrassé et perplexe pour beaucoup moins que cela.

Les correspondances de Pétersbourg racontent qu'un Savoyard tout noir de suie se présenta dernièrement au palais demandant à monter sur le toit sous prétexte de ramoner les cheminées.

— Attendez, dit le gouverneur du palais.

Sur ce mot : Attendez, le Savoyard se troubla et prit la fuite.

Tout porte à croire que ce prétendu ramoneur n'était autre que le courrier, qui avait projeté de lancer sa dépêche par la cheminée dans le cabinet du tzar.

A la date des dernières nouvelles, le courrier n'avait pas encore rempli sa mission ; et quelques personnes assuraient l'avoir aperçu rôdant autour du palais, tandis que le tzar, caché derrière la porte, retroussait ses manches dans des intentions faciles à deviner.

Pour peu que la guerre se prolonge, on ne trouvera plus de Cosaques qui consentent à se charger de dépêches pour l'empereur, et l'on sera obligé de les confier à des pigeons.

Le pire qui pourra leur arriver, ce sera d'être plumés de la propre main du czar, et probablement mis à la crapaudine, mais ceci n'est qu'un détail avec lequel l'espèce est depuis longtemps familiarisée.



Éclaireurs français sur la trace d'un corps d'armée russe.

CONSULTATION DU DOCTEUR VÉRON

A L'EMPEREUR NICOLAS.

2 octobre.

Sire,

J'interromps un instant mes travaux historiques pour rédiger une sorte de consultation en votre faveur, sans toutefois donner une approbation complète à votre politique.

Si j'ose me comparer à une tête couronnée, je vous avouerai que votre situation actuelle et la mienne me paraissent offrir plus d'un point de similitude, et c'est ce que je veux faire ressortir en quelques pages rapidement esquissées qui tiendront leur place dans le prochain volume de mes mémoires, et je crois mon honneur de galant homme engagé à vous en donner les prémices.

Je dis donc, *si parva licet componere magnis*, qu'après avoir joui d'une haute importance par ma position à la fois financière et politique, j'ai vu mon prestige s'évanouir peu à peu. C'est, je crois, ce qui vous arrive en ce moment. Vous avez été longtemps l'arbitre de la paix et de la guerre, l'espoir du grand parti de l'ordre européen, et l'on ne parlait jamais de vous qu'en disant : Le colosse! Moi-même, dans *le Constitutionnel*, j'ai longtemps exalté votre puissance et votre magnanimité, et voici que maintenant on rabat beaucoup de ces éloges. Peut-être même serez-vous prochainement dans la nécessité d'abdiquer, dure extrémité à laquelle j'ai été, moi aussi, forcé de me soumettre.

Si vous avez lu mes mémoires, et il n'y a pas un ga-

lant homme qui ne les ait lus, vous avez dû remarquer que la Providence, pour me mettre en état de résister aux rudes épreuves que j'avais à subir, m'a donné un grand fonds de philosophie. Puissiez-vous, sire, en dire autant pour ce qui vous concerne! c'est le désir d'un homme d'ordre qui, sans cesser de faire des vœux pour le triomphe des armes françaises, ne se départ jamais du respect dû aux potentats, même quand il est en guerre avec eux.

Avec de la philosophie on maîtrise l'humeur que donne la mauvaise fortune, et l'on sait se montrer supérieur aux événements.

Je ne puis à ce sujet que vous renvoyer à mes mémoires.

Une douce résignation respire à chaque page : c'est le calme et la sérénité du sage. Parfois un léger nuage de mélancolie flotte dans mon ciel, mais jamais d'amertume ni de récriminations. Je juge les hommes avec impartialité et j'apprécie les faits en observateur désintéressé. Je plane au-dessus des choses et des événements.

Je ne dis pas que parfois je ne me prenne à regretter le temps où j'étais un personnage, où j'avais tous les jours une cour empressée à mon petit lever; les flatteurs ont disparu, mais il me reste des amis qui viennent s'asseoir à ma table. On peut perdre crédit, faveur, puissance, tant qu'il vous reste une cave bien entendue et un cuisinier estimable, les hommes ne vous abandonnent point tout à fait.

C'est pourquoi je ne suis point aussi malheureux que je l'avais pensé d'abord, après mon abdication, et s'il m'est permis, sire, de vous donner un conseil, c'est de suivre mon exemple.

Il est probable qu'après la guerre désastreuse où vous êtes engagé, quand il sera sérieusement question d'un traité de paix, les circonstances vous forceront à abdiquer le pouvoir suprême. C'est du moins l'avis de mon ami Malitourne, publiciste d'une haute portée, et qui ne m'est point inutile pour la rédaction des parties politiques de mes mémoires. Malitourne et moi nous prévoyons donc votre chute. Quand vous en serez là, faites comme moi, retirez-vous à la campagne et écrivez-nous vos souvenirs.

Si mon domaine de la Tuilerie pouvait vous plaire, je m'empresserais de le mettre à votre disposition, trop heureux d'avoir pour hôte un ancien colosse du Nord; mais ce n'est point en France que vous irez chercher une retraite; vous aurez désormais pour notre pays une antipathie que je comprends et que je trouve bien naturelle.

Où que vous alliez, écrivez vos mémoires, je ne saurais trop vous le répéter; il n'y a rien de tel pour calmer l'exaltation des idées et rafraîchir le sang. C'est un remède que les médecins devraient employer souvent dans la plupart des maladies. A mon début dans la carrière médicale, je le prescrivis à une concierge attaquée d'un épistaxis, et l'effet en fut souverain. Il est vrai que je l'ordonnai conjointement avec l'application d'une clef dans le dos, autre moyen curatif excellent, mais qui ne serait point à propos dans votre cas.

Évertuez-vous surtout à montrer une haute sérénité. La sérénité impose silence aux envieux et aux méchants, et vous en trouverez bon nombre autour de vous, quand vous serez descendu du rang suprême. Moi-même j'en ai été d'abord environné et assailli comme d'un essaim de mouches, mais ma sérénité les a mis en déroute.

Enfin je pense que quelques heures de conversation par jour avec un galant homme comme moi, plein de philosophie et de raison, très-versé dans les anecdotes du monde et des coulisses, ayant vu bien des choses et des hommes, gastronome consommé, expert en vins des grands crus, d'âge rassis et rempli d'observation et de prudence, ne pourraient que vous distraire, vous réjouir et vous tenir en bonne santé. Inutile d'ajouter que je suis entièrement à votre disposition.

Dans l'espoir que mes conseils seront appréciés, j'ai l'honneur de me dire, sire, votre serviteur respectueux et de vous assurer de ma haute considération.

Le docteur VÉRON.



Manière de voyager du prince Menschikoff depuis qu'il a perdu sa voiture.

INVOCATION DU CZAR A SAINT SERGE.

7 octobre.

Grand saint Serge, dont c'est aujourd'hui même la fête, prête une oreille attentive à mes prières !

Donne-moi, ô saint Serge, la force nécessaire pour m'emparer de la Turquie, c'est dans un intérêt pieux, tu le sais, ô saint Serge, et non pas pour satisfaire mon ambition, que je convoite les États du sultan. — Je veux empêcher les musulmans de continuer à croire en Mahomet, je veux les convertir au culte gréco-russe, car Dieu seul est dieu et je suis son prophète !

Accorde-moi, saint Serge, assez de puissance pour continuer à tenir sous le joug les Polonais, et assez de force de caractère pour les faire emprisonner, knouter, fusiller, car tu le sais, ô saint Serge, je suis naturellement bon, et il faut que je me fasse violence pour envoyer quelqu'un en Sibérie; toutes les fois que j'emploie ce moyen de gouvernement, ce n'est jamais qu'à mon corps défendant, je suis obligé de me répéter à moi-même ce que se disait saint Bilboquet dans toutes les circonstances difficiles de sa vie : *Il le fââlait, il le fââlait !*

Ne me laisse atteindre, ô saint Serge, tant que durera la guerre, ni de la goutte, ni de la gravelle, ni de la pituite, ni d'aucune maladie généralement quelconque, car la meilleure ne vaut rien.

Préserve-moi surtout, ô saint Serge, du rhume de cerveau ; comment pourrais-je commander si je passais mes journées à éternuer ?

Mes huit cent mille hommes se croiraient obligés de passer tout leur temps à me répondre : *Dieu vous bénisse, père!* et qui sait même si, par un esprit de courtisanerie dont on trouve des exemples dans l'histoire de Russie, mes généraux ne se mettraient pas tous eux-mêmes à éternuer pour me faire croire que leur nez n'est pas plus robuste que le mien.

Pendant que je suis en train de t'adresser des prières, ô grand saint Serge, il ne m'en coûte pas beaucoup plus de te supplier d'étendre aussi ta protection sur mes principaux lieutenants, qui en ont grand besoin, bien que je soutienne à tous mes sujets que tout marche parfaitement bien.

Donne, ô saint Serge, à mon grand amiral Menschikoff, occupé en ce moment à tenir la campagne aux environs de Sébastopol, le courage du lion et l'agilité du cerf!

Donne, ô saint Serge, à mon petit amiral Nachimoff la prudence du serpent et la santé du requin, car l'infortuné n'a pas encore pu complétement s'aguerrir contre le mal de mer; il a mal au cœur toutes les fois qu'il est obligé de monter à bord d'un navire, cela arrive malheureusement à la plupart de mes officiers de marine.

Donne enfin, ô saint Serge, à mes popes l'éloquence nécessaire pour prêcher convenablement la sainte croisade contre les Anglais et les Français,

A mes fonctionnaires publics l'intégrité,

A mes bourgeois l'idée de m'offrir spontanément tous leurs couverts en argent et toutes leurs burettes en or,

Et à mes Cosaques le goût de la sobriété!

Ainsi soit-il!



Création d'un bataillon d'ours de la famille impériale chargé spécialement de l'exécution des grognements décrétés par l'empereur Nicolas contre les armées alliées.

PIERRE LE GRAND ET NICOLAS LE GRAND.

9 octobre.

Nicolas le Grand allait s'endormir, lorsqu'il vit apparaître Pierre le Grand, son aïeul, au pied de son lit.

— Bon ami, dit Pierre le Grand, je viens vous faire mon compliment.

— Ah! par saint Serge, dit l'autre, vous tombez bien. J'ai aussi mon compliment à vous faire.

— Vous mettez ma Russie dans un bel état!

— A qui la faute ? N'est-ce pas à votre diable de testament ?

— Vous allez vous laisser prendre Sébastopol.

— Vous en êtes la cause.

— Votre flotte sera détruite.

— Grâce à vos conseils.

— On vous raflera toute la Crimée.

— C'est vous qui l'avez voulu.

— Voilà le pavillon russe chassé de la mer Noire.

— Par votre faute.

— Et comment, s'il vous plaît?

— Je vous l'ai déjà dit. A cause de votre maudit testament.

— Mon testament ! Et que vous disait-il ?

— De m'emparer de la Turquie.

— Fort bien ; mais il ne vous enjoignait pas d'être maladroit, ni d'envoyer à Constantinople un ambassadeur impertinent avec un paletot excentrique.

— Alors, à votre avis, ce serait le paletot noisette du prince Menschikoff qui aurait amené l'alliance anglo-française ?

— On ne sait pas, les petites causes produisent quelquefois de grands effets ; et puis les excentricités du prince ont choqué toute l'Europe.

— Je me moque de l'Europe.

— Le mot est bientôt dit, mais c'est l'Europe au contraire qui se moque de vous. Il y a encore une chose qui vous a fait du tort, c'est votre façon de parler du sultan. Pourquoi l'avez-vous appelé *ce monsieur ?* Pourquoi avez-vous dit qu'il était fort malade et à peu près mort? On vous répondra que les gens que vous tuez se portent assez bien, et qu'en définitive vous ne tuez que ceux qui

veulent bien se laisser mourir. Ce monsieur a battu vos troupes invincibles dans les provinces danubiennes. Vos meilleurs généraux ont voulu prendre Silistrie qui appartenait à ce monsieur, et la garnison qu'y avait placée ce monsieur vous a forcé à lever honteusement le siége. Quant aux Anglais et aux Français, ces messieurs vous ont tout simplement rayé de la liste des puissances maritimes. Ce n'est pas tout à fait ce que je vous recommandais dans mon testament.

— Le diable vous emporte, ainsi que le notaire qui a rédigé cette pièce déplorable! Sans elle, est-ce que j'aurais jamais songé à franchir le Pruth?

— Il fallait mieux choisir le moment.

— Je ne voulais que me munir d'un gage.

— Ah çà, bon ami, me prenez-vous pour un benêt? Est-ce que par hasard vous auriez l'intention de me rabâcher aux oreilles toutes vos sornettes diplomatiques?

— Lisez, je vous en conjure, les notes de Nesselrode.

— Vous avez trop d'aplomb, mon cher, je vais vous condamner à servir pendant sept années en qualité de simple soldat dans l'armée du Caucase.

— Allez vous promener!

— Est-ce que tu crois, monarque présomptueux, que je voie d'un bon œil la ruine de la Russie?

— Il ne fallait pas faire ton testament, vieux fou.

— Vieux fou! c'est à moi que tu oses ainsi parler?

— Non, je vais mettre des gants en fourrure!

— Ah! tu t'insurges! ah! c'est ainsi que tu reconnais le principe d'autorité dont tu prétendais être le représentant en Europe! ah! tu refuses de partir pour l'armée du Caucase! Attends, tu vas voir de quel bois je me chauffe, et je vais te plier à ton tour à la discipline russe.

Alors on entendit dans la chambre du czar comme un grand bruit de gens qui se collettent. La pendule, la table, les flambeaux, les meubles roulaient sur le parquet. La garde intérieure du palais étant accourue au vacarme :

— Ce n'est rien, dit l'officier de service à la porte; ce sont nos empereurs qui s'expliquent.



— Il n'est encore rien venu pour moi?

— Que Votre Majesté ne se donne pas la peine de descendre ainsi à chaque instant à ma loge, dès qu'il viendra une lettre de Sébastopol pour Votre Majesté, je la lui monterai!

DE PLUS FORT EN PLUS FORT.

11 octobre.

On lit dans l'*Invalide russe :*

Saint-Pétersbourg, 2 octobre.

L'adjudant général prince Menschikoff fait savoir à Sa Majesté l'empereur qu'un corps anglo-français a débarqué en Crimée.

Ce corps s'est avancé vers la position que nous avions prise sur la rivière de l'Alma, près du village de Buljuk, l'adjudant général prince Menschikoff n'ayant pas jugé convenable de l'empêcher de débarquer ni de l'arrêter dans sa marche.

Les Anglo-Français nous attaquèrent avec une certaine opiniâtreté, et nous les repoussâmes.

Nous aurions continué à les repousser jusqu'à la mer si nous n'avions préféré nous retirer vers le soir derrière la Katcha.

Il faisait nuit, c'est l'heure où les soldats mangent habituellement la soupe, nous sommes rentrés dans nos quartiers pour manger un léger morceau. Pour plus de sûreté et afin de n'être pas dérangés davantage, nous avons cru devoir pousser jusque sous les murs de Sébastopol. C'est là que nous trempons notre soupe pour le quart d'heure.

Le prince Menschikoff, après avoir fait sa distribution ordinaire de coups de pied, de coups de poing et de taloches aux officiers, a pris toutes ses mesures de défense. Quinze cents galériens de plus ont été armés.

On s'apprête donc à repousser énergiquement l'ennemi dans le cas où celui-ci aurait l'intention de recommencer ses attaques.

Mais cela n'est pas probable.

On lit dans la *Gazette de Moscou :*

Moscou, 2 octobre.

Les nouvelles de la Crimée sont excellentes. Les Anglo-Français ont opéré leur débarquement en présence de l'adjudant général Menschikoff.

Après avoir débarqué, l'armée ennemie a attaqué la nôtre postée sur les hauteurs qui dominent le cours de l'Alma. L'adjudant général Menschikoff commandait en personne nos troupes.

Cette position a été prise.

Maintenant nous attendons les Anglo-Français sous les murs de Sébastopol, où l'adjudant général Menschikoff veut se donner le plaisir de les exterminer tout à son aise.

Saint Serge continue à protéger visiblement la Russie.

On écrit du royaume de Pologne :

Varsovie, 3 octobre.

Par ordre du maréchal Paskiewitch, on vient de publier le rapport suivant sur les opérations de guerre dans la Crimée :

Le 20 septembre, une légère rencontre a eu lieu entre nos troupes et celles des alliés sur les bords de l'Alma. Il n'y avait que cent mille hommes sur le champ de bataille. C'est ce que j'appelle un simple combat d'avant-garde.

Le prince Menschikoff avait son plan.

Les Anglo-Français ont attaqué nos positions, nous avons combattu pendant quatre heures, après quoi le prince Menschikoff les a abandonnées. C'était son plân.

Il se retire sous les murs de Sébastopol, ainsi que son plan l'exige. On croyait que d'autres combats auraient lieu sous peu de jours. Si le prince Menschikoff se fait battre encore, c'est que ça rentre dans son plan.

Nous avons perdu sur l'Alma quatre hommes et un caporal fait prisonnier.

Encore le caporal est parvenu à s'échapper et à rejoindre le prince Menschikoff, emmenant une compagnie de zouaves faite prisonnière par lui.

L'ennemi doit avoir nécessairement éprouvé des pertes bien plus considérables. On les évalue, selon les calculs les plus modérés, à plus de quarante mille hommes tués et les autres blessés ou prisonniers. Il n'est pas resté un seul individu valide pour porter la nouvelle de ce désastre à Constantinople.

Que les Polonais se réjouissent donc; saint Nicolas se déclare plus que jamais en faveur de l'orthodoxie.

On voit que les bulletins russes se suivent et se ressemblent; après le récit du bombardement d'Odessa vient le récit de la bataille de l'Alma. Toujours de plus en plus fort, toujours comme chez Nicolet.

Le plus remarquable de ces trois bulletins est sans contredit celui du prince Paskiewitch, il dame le pion à tous les autres.

La bataille de l'Alma, où se choquaient plus de cent mille hommes au bruit de deux cents pièces de canon, est une simple rencontre, un léger combat d'avant-garde, et le prince Menschikoff a réalisé son plan.

Qu'il le réalise toujours de la même façon, je crois que les Anglais et les Français n'en demandent pas davantage.



— Les dorlotons-nous, ces farceurs-là !... nous leur faisons du feu avant la Toussaint !

MENSCHIKOFF ET DUCANTAL.

15 octobre.

Saint Serge, qui protége la Russie, a doué le prince Menschikoff d'une susceptibilité extrême qui se traduit facilement en coups de pied et coups de poing à l'adresse de ses subordonnés.

Le soufflet donné par lui au major de Pérécope dans sa dernière tournée d'inspection restera historique.

Un autre fait dont l'histoire fera mention, c'est la volée de coups de cravache avec laquelle le prince a accueilli un officier de son état-major qui venait lui annoncer le mouvement opéré sur la gauche des Russes par la division Bosquet, à la bataille de l'Alma.

Habitués à ne jamais discuter les paroles ni les actes de leurs supérieurs, les Russes ne se demandent pas pourquoi saint Serge a voulu que le prince Menschikoff eût des nerfs si faciles à agacer. Ils se bornent à supposer que c'est pour le plus grand bien de la Russie.

C'est que dans ce pays le grand principe de l'autorité a encore conservé tout son prestige.

Les officiers russes pensent cependant pouvoir, sans manquer de subordination, se tenir hors de la portée du pied, de la main et de la cravache du prince.

Plaignons-les, mais ne les blâmons pas.

C'est surtout depuis l'affaire des coups de cravache que la plus grande réserve préside aux communications du prince avec son état-major.

Ses officiers ne communiquent plus avec lui qu'à de

grandes distances et au moyen d'un porte-voix. C'est du moins ce qu'assurent toutes les correspondances.

Dernièrement il s'agissait de lui apprendre qu'une division des vaisseaux de la flotte avait forcé le port de Balaclava, et que l'armée alliée venait de tourner Sébastopol pour l'attaquer du côté du sud.

L'officier chargé d'apporter la nouvelle s'arrêta prudemment à cinquante verstes du prince et se mit à le héler avec un porte-voix.

— Ohé, mon prince, ohé !

— Ohé, là-bas, qu'y a-t-il ? demanda le prince.

En même temps il saisit sa cravache et retroussa ses manches en disant aux personnes qui l'entouraient : — Je suis sûr que ce drôle m'apporte quelque mauvaise nouvelle. Vous allez voir comme je vais l'accueillir.

Il fit quelques pas vers l'officier, qui recula d'autant. Celui-ci emboucha de nouveau son porte-voix, et le dialogue suivant s'établit entre eux.

— Ohé, là-bas, qu'y a-t-il?

— Les vaisseaux alliés sont entrés à Balaclava.

— Bien; après?

— L'armée anglo-française a tourné Sébastopol et a pris position dans le sud.

— Je suis un peu dur d'oreille, approchez-vous.

— Impossible, mon général, je me suis foulé le pied tout à l'heure.

— Ce n'est rien, faites un petit effort.

— J'essaierais en vain.

— Alors je vais faire la moitié du chemin.

— Je ne pourrais faire l'autre. Je vous supplie, mon général, de m'excuser.

Le prince exaspéré brandit sa cravache et regarde

autour de lui pour trouver parmi les officiers qui l'entourent quelqu'un sur qui passer sa mauvaise humeur; mais ils se sauvent tous précipitamment.

A l'heure qu'il est, Menschikoff se trouve à peu près en quarantaine dans sa maison. Personne n'ose l'approcher. On lui parle à travers un vasistas, on lui passe son dîner par la chatière. Son domestique, après avoir ciré ses bottes, les lui tend de loin au bout d'une fourche.

Excusons-le, et ne nous montrons pas aussi susceptibles que lui.

Si son commerce n'est pas des plus agréables, c'est que saint Serge l'a voulu ainsi. A la vérité, ce grand saint n'avait pas prévu qu'un jour viendrait où l'acrimonie naturelle de Menschikoff serait encore augmentée par les circonstances.

Or, bloqué comme il l'est par les alliés, il peut se vanter d'être en ce moment le général le plus vexé de la terre, sans compter qu'à la bataille de l'Alma il a perdu son portefeuille et sa voiture.

Le célèbre Ducantal n'avait perdu que sa malle, et la contrariété qu'il en éprouva fut assez forte pour lui donner un rhume de cerveau qui résista aux plus habiles médecins et même aux efforts du docteur Véron.

Puissent les officiers de Menschikoff savoir compatir à son infortune, sans toutefois négliger de se tenir hors de portée de sa cravache!



— Avez-vous donné un bon coup de baguette à mon paletot noisette ?

— C'est inutile, mon prince, les alliés ont assez tapé dessus comme ça !

RAPPORT A L'EMPEREUR DE RUSSIE.

18 octobre.

Sire,

Suivant vos ordres, je continue de vous tenir au courant de l'état de nos affaires en Crimée.

Vous savez que je me suis laissé battre à l'Alma par les alliés, quoiqu'il me fût facile de les exterminer tous

jusqu'au dernier, ou du moins de les rejeter dans la mer, mais je voulais leur inspirer une confiance qui leur sera funeste.

J'y ai complétement réussi, c'est donc une victoire morale que j'ai remportée à l'Alma, quoique à première vue j'aie l'air d'avoir été battu.

Depuis lors je ne cesse de remporter victoire sur victoire, toujours moralement, bien entendu. Je me plais à deviner les intentions des alliés et à les contrecarrer, ce qui les désoblige beaucoup. En même temps, pour les tenir en haleine, je leur laisse prendre de temps en temps quelques petits avantages matériels.

Ainsi voyant qu'avec une flotte nombreuse ils croisaient en vue de Sébastopol, je me suis fait ce raisonnement :

Lorsqu'une flotte ennemie se présente à l'entrée d'un port, c'est ordinairement avec de mauvais desseins. Je dois donc supposer que l'intention des amiraux est d'attaquer le port de Sébastopol et même d'y pénétrer à la première occasion. Étant arrivé à cette conclusion par la seule force du raisonnement, il m'est venu tout de suite une idée lumineuse qui consistait à couler la moitié de ma flotte pour rendre l'entrée du port impraticable.

Les amiraux Dundas et Hamelin ont fait alors une figure que je me suis donné le plaisir de voir, au moyen d'une longue-vue, du haut de la plate-forme du fort Constantin.

Le soir nous avons tiré quelques fusées pour célébrer cette éclatante victoire remportée sur les intentions de l'ennemi.

Seconde victoire le lendemain, mais cette fois sur les intentions des généraux de l'armée de terre.

Ayant tout lieu de croire qu'ils avaient formé le projet d'attaquer Sébastopol du côté du nord, j'ai ordonné à mes canonniers de charger leurs pièces et d'allumer les mèches. Se voyant devinés, les alliés ont tourné la ville pour se porter vers le sud.

Dans le premier élan de ma joie, j'ai donné un soufflet à mon aide de camp, et armé de ma longue-vue je suis remonté sur la plate-forme du fort Constantin pour jouir du désappointement de lord Raglan et du général Canrobert.

Ils avaient tous les deux le nez d'une aune.

Mais ce n'était pas tout et le sort me réservait encore de nouveaux triomphes. Pourquoi, me suis-je dit, les alliés se portent-ils vers le sud?

C'est que probablement ils veulent attaquer la ville de ce côté. Tout autre général s'y tromperait peut-être, mais le ciel a eu la bonté de me douer d'une force de pénétration peu commune.

Fermons les portes de Sébastopol vers le sud.

Aussitôt dit, aussitôt fait.

En arrivant, après une marche fatigante, l'ennemi a trouvé les portes fermées, ce qui l'a contrarié énormément. Pour n'en pas avoir l'air, il s'est arrêté à quinze cents mètres du mur d'enceinte, comme s'il voulait seulement investir la place.

J'oubliais de vous dire que dans leur marche pour tourner Sébastopol les alliés ont rencontré un convoi russe que j'avais posté là tout exprès pour leur jouer un mauvais tour. Les troupes du convoi, conformément à mes ordres, ont fait semblant de s'enfuir en désordre, laissant leurs armes, leurs munitions et quelques pièces d'artillerie au pouvoir de l'ennemi. Mon but était de lui

inspirer une fausse sécurité, afin qu'il ne renonçât point à son projet de tourner la ville et de marcher vers le sud, où l'attendait un si cruel désappointement. Le stratagème a complétement réussi, et l'ennemi a donné tête baissée dans le piége.

Véritablement il m'arrive quelquefois de me sentir pour ainsi dire honteux de la facilité avec laquelle je pénètre les plans des alliés et je les déjoue. J'abuse de leur faiblesse et de ma supériorité. Pas une de leurs intentions ne m'échappe. Je les devine, je les attaque, je les pulvérise. Grâce à cette faculté extraordinaire dont je jouis, mon plan de campagne est tout tracé.

Combattre les intentions de l'ennemi, voilà tout; c'est simple, mais d'un effet sûr; je finirai ainsi par le contraindre à se rembarquer honteusement.

Ainsi, maintenant que le voilà installé à nos portes du côté du sud, je parierais cent contre un que son intention est de prendre Sébastopol et même de s'emparer des vaisseaux qui me restent.

Rien de plus facile que de le contrecarrer sur ce point.

Si je vois que la ville soit menacée d'être forcée, je la fais sauter.

Si les vaisseaux courent trop grand risque d'être pris, je les coule.

Et voilà les intentions de nos ennemis déjouées. Les Russes auront remporté un nouveau triomphe.

Vous voyez, sire, que je justifie pleinement la confiance que vous m'avez accordée le jour où vous m'avez chargé de la défense de Sébastopol. J'ose dire que les alliés sont outrés d'être ainsi humiliés chaque jour et

qu'ils ne s'attendaient pas à avoir à lutter contre tant de pénétration.

J'ai l'honneur d'être, sire, de Votre Majesté le très-dévoué et très-pénétrant serviteur.

MENSCHIKOFF.



☞ — Mon cher Menschikoff, je voulais vous donner un brevet de maréchal de l'empire, mais, vu la véracité de vos bulletins, je préfère vous donner un brevet d'invention.

UN HOMME NÉ SOUS UNE MAUVAISE ÉTOILE.

25 octobre.

On ne saurait trop admirer le guignon du prince Menschikoff.

A la bataille de l'Alma il perd sa voiture.

Plus tard il perd une valise contenant, outre ses effets, des papiers importants.

Les dernières correspondances de Crimée nous apprennent qu'il vient encore de faire une perte considérable.

Il a perdu son marchand de vin!

Le voilà réduit à boire de l'eau, et justement l'eau manque à Sébastopol depuis que les alliés ont coupé l'aqueduc qui alimentait la ville.

Sans compter que les Russes préfèrent généralement le vin de Champagne à l'eau claire.

Il faut dire dans quelles circonstances le prince Menschikoff a perdu son marchand de vin.

C'est dans une sortie de la garnison de Sébastopol. Elle a laissé entre les mains des alliés quelques prisonniers parmi lesquels se trouve le marchand de vin en question.

Que diable, direz-vous, ce marchand de vin allait-il faire dans cette bagarre?

C'est ce que nous n'avons pas mission de savoir ni d'expliquer.

Toujours est-il que ce pacifique bourgeois aurait été mieux à sa place dans sa cave, non pour s'y cacher, à Dieu ne plaise que nous suspections son courage! mais

pour mettre son vin en bouteilles et soigner ses tonneaux.

Chacun son métier, dit le proverbe, et les vaches seront bien gardées, Sébastopol aussi.

Pourquoi hésiterions-nous cependant à nous faire l'écho d'un bruit qui a couru aujourd'hui et qui expliquerait la mésaventure du fournisseur du prince Menschikoff?

On prétend que cet infortuné s'est laissé prendre par les alliés avec préméditation. Il n'aurait pas trouvé d'autre moyen d'échapper aux inconvénients attachés à ses relations trop fréquentes avec le prince. Dans l'état d'agacement nerveux où se trouve Menschikoff, il était mécontent de tout, même du vin que l'on servait sur sa table.

Deux fois par jour, au déjeuner et au dîner, il faisait appeler son fournisseur en titre.

— C'est vous, mon gaillard, qui m'avez vendu ce vin-là?

— Oui, monseigneur.

— Et qu'est-ce que c'est que ce vin, s'il vous plaît?

— C'est du bordeaux de premier cru; il n'y a rien de trop bon pour Votre Excellence.

— Oui, eh bien! moi, je dis que c'est de la piquette.

— Quoi, monseigneur pourrait croire...

— De la piquette odieuse, abominable, infâme.... Et voilà pour t'apprendre à te jouer de moi. Vlin, vlan! Va-t'en mettre ces deux soufflets en bouteille.

Le pauvre diable s'en allait la joue enflée.

Dans les premiers temps il ne laissait pas d'être un peu flatté de ce traitement, parce que, comme le prince avait l'habitude de souffleter ses officiers, il se croyait par cela même l'égal d'un colonel ou pour le moins

d'un major. Aussi quand il sortait de l'hôtel de Menschikoff avec ses deux soufflets à mettre en bouteille, c'est tout au plus s'il daignait honorer d'un salut protecteur les bourgeois de Sébastopol ses compères.

A la longue pourtant, ayant fait de sérieuses réflexions, il se lassa de l'honneur dont il était l'objet. Malheureusement il ne dépendait pas de lui d'y mettre un terme. C'est alors qu'il prit le parti extrême de se faire prendre par les alliés à la première occasion.

C'est de lui-même, dit-on, que l'on tient tous ces détails, ainsi que des révélations intéressantes d'après lesquelles il est permis de supposer que le prince Menschikoff fera de nouvelles pertes à chaque nouvelle sortie des Russes.

Il perdra son cuisinier,

Son valet de chambre,

Tous ses domestiques, y compris même son cocher, qui pourtant semble n'avoir plus à exercer qu'une sinécure depuis la bataille de l'Alma. C'est au contraire le plus maltraité de la bande. Il ne se passe pas de jour que Menschikoff ne le fasse appeler :

— Jean !

— Monseigneur?

— Tu vas faire atteler.

— Atteler quoi, monseigneur?

— Mes chevaux à ma voiture, parbleu !

— Monseigneur sait pourtant bien...

— Qu'est-ce que je sais?

— Que monseigneur n'a plus de voiture depuis le jour où les ennemis de la foi orthodoxe ont osé...

— Ah ! je n'ai plus de voiture ! Tiens, imbécile, voilà qui t'apprendra à me manquer de respect.

Et Jean s'en va aussi souffleté qu'un gros major, ce qui ne doit plus le flatter à cause de l'habitude.

De tout cela il résulte que le guignon dont jouit le prince Menschikoff est des plus complets. Il a perdu sa voiture, ses effets, sa correspondance et son marchand de vin; il perdra son cocher, son cuisinier et le reste. Vous verrez qu'il finira par perdre aussi Sébastopol.



Stratagème à employer pour décider la garnison à sortir de Sébastopol.

PROCLAMATION DU PRINCE MENSCHIKOFF.

29 octobre.

Habitants de Sébastopol,

Depuis quelques jours il s'est répandu de sourdes rumeurs dans la ville. Des malveillants, des ennemis de la foi orthodoxe, des agents de l'étranger, du moins tout me porte à le croire, font courir le bruit que Sébastopol est assiégé par une armée anglo-française de quatre-vingt mille hommes et que son port est bloqué par une flotte de quarante vaisseaux.

Ces mêmes colporteurs de fausses nouvelles assurent en outre qu'il y a eu un débarquement des alliés non loin d'Eupatoria, et qu'ils ont livré bataille aux Russes sur les bords de l'Alma. Les Russes, à les en croire, auraient été battus, et j'aurais même perdu dans la déroute ma voiture, mon paletot et mon portefeuille.

Rien de plus ridicule que tous ces bruits.

Il est vrai que depuis la date que ces commérages malveillants assignent à la bataille de l'Alma personne n'a pu se vanter d'avoir vu ma voiture dans les rues de Sébastopol. Le fait est qu'il aurait fallu de bons yeux pour la voir. Cela tient uniquement à ce que je l'ai envoyée à Pétersbourg, chez mon carrossier, parce qu'elle avait besoin d'être raccommodée.

Quant à mon paletot noisette, comme c'était un paletot d'été, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'on ne me le voie plus porter, maintenant que la bise est venue.

Pour ce qui est de mon portefeuille, je n'en parlerai pas. C'est un ustensile de la vie privée, et la vie privée doit être murée.

Ce que je me fais un plaisir de vous certifier, habitants de Sébastopol, c'est que les alliés ne sont jamais débarqués en Crimée, et par conséquent ils n'ont pu nous livrer bataille ni sur les bords de l'Ama ni ailleurs.

Il n'est pas moins absurde de prétendre que Sébastopol est bloqué du côté de la mer et assiégé du côté de la terre.

A la vérité, du haut des maisons on peut apercevoir des vaisseaux au large et des troupes campées à quelques centaines de mètres de la place, et c'est ce qui a pu donner quelque consistance aux bruits que la malveillance s'est plu à répandre. Mais cette flotte est uniquement composée de vaisseaux russes en croisière à l'entrée du port; quant aux troupes campées à douze cents mètres de la place du côté du sud, c'est une armée que j'ai postée là moi-même pour recevoir l'ennemi, s'il avait l'outrecuidance de débarquer jamais sur nos côtes.

Les coups de canon que l'on entend de temps à autre annoncent seulement que l'armée et la flotte exercent leur artillerie.

Je vois avec douleur que ces explications si simples ne sont venues à l'esprit de personne; c'est pourquoi l'on rencontre depuis quelque temps dans les rues des paysans qui se hâtent d'un air inquiet, et l'on voit des visages effarés paraître aux fenêtres.

Il est donc devenu urgent de combattre cette disposition des esprits par des moyens énergiques; Sébastopol ne serait plus habitable avec cette atmosphère générale de tristesse et de terreur.

Maintenant que vous savez à quoi vous en tenir sur les bruits qui ont couru, j'exige que toutes les figures soient rayonnantes de joie.

Il est défendu aux habitants de Sébastopol de se tenir renfermés dans leurs maisons.

Ils iront prendre l'air deux fois par jour, le matin et le soir, aux lieux habituels de promenade, sur le port, sur la place d'armes, etc. Ils marcheront d'un pied gaillard; ils s'aborderont les uns les autres d'un air réjoui, et se demanderont des nouvelles de leur santé en plaisantant et en échangeant des tapes sur le ventre.

Ils affecteront de fredonner en marchant.

Les dames étant le plus bel ornement d'une promenade publique, il leur est enjoint de sortir matin et soir avec leurs maris.

Les habitants de Sébastopol s'inviteront à dîner les uns les autres; au dessert, ils porteront la santé du czar et chanteront des chansonnettes en l'honneur de la bombance, du bon vin et de l'amour.

Toutes leurs conversations seront vives et animées.

Ils suivront assidûment les représentations théâtrales, les concerts, les bals et autres réunions de plaisir.

Chaque soir, ils illumineront leurs maisons en signe de réjouissance.

Quiconque osera manifester quelque mélancolie ou répéter que la ville est assiégée par une armée anglo-française sera considéré comme un ennemi de la foi orthodoxe et du czar, et traité en conséquence.

Inutile de dire quel sera ce traitement, on le devine d'avance.

Habitants de Sébastopol, voilà tout ce que j'avais à vous dire pour le moment; faites-en votre profit.

Sur ce, je prie la Panagia de vous avoir en sa sainte garde.

MENSCHIKOFF.



LE BOURGEOIS DE SÉBASTOPOL. — Comment, ce ne sont pas les Français et les Anglais qui sont là-haut à nous bloquer?

MENSCHIKOFF. — Vous êtes un imbécile! ce sont des Russes.

LE BOURGEOIS. — Mais alors pourquoi bombardent-ils Sébastopol?

MENSCHIKOFF. — Pour l'abîmer et en dégoûter les alliés.

AUTRES FICELLES.

6 novembre.

— Orloff.

— Majesté?

— Je trouve que nous avons l'air beaucoup trop absorbés par les soins de la guerre. Il me semble qu'on y va plus gaiement à Londres et à Paris. On s'occupe de tout et de mille autres choses encore dans ces capitales. On vient même de découvrir deux nouvelles planètes la semaine dernière à Paris. C'est humiliant pour nous. Prenez une plume, Orloff.

— Oui, sire.

— Et écrivez au directeur de l'Observatoire de Moscou qu'il ait à découvrir immédiatement trois planètes.

— J'ai écrit, Majesté.

— Les journaux de Londres parlaient dernièrement d'une ascension aérostatique qui a eu lieu à Green-Park et qui a coûté la vie à son auteur. Envoyez immédiatement la note suivante à l'*Invalide russe*.

« Hier toute la population de Saint-Pétersbourg était en émoi par suite de l'annonce d'un spectacle bien fait pour piquer la curiosité publique. Un mécanicien devait faire l'essai d'un nouveau système au moyen duquel un homme peut s'élever dans les airs comme les oiseaux. Parti à deux heures un quart, le mécanicien s'est dirigé en volant vers la coupole de Saint-Pétersbourg, où, après avoir plané pendant quelques minutes, il s'est abattu aux grands applaudissements de la foule. Bientôt il a repris son vol du côté du sud, et on l'a perdu de vue. On pré-

sume qu'il s'est dirigé du côté de Sébastopol, d'où il nous rapportera des nouvelles fraîches. »

Dites au rédacteur que cette note doit paraître demain sans faute.

— Cela sera fait, sire.

— Il paraît que la musique des guides est allée donner un concert à Londres dans le palais de Sydenham.

— On le dit, Majesté.

— Vous ferez partir demain la musique des chevaliers-gardes pour Moscou, elle y donnera deux concerts dans la salle du Kremlin.

— Oui, sire.

— Maintenant il me vient une autre idée, Orloff!

— Sire?

— Si je décrétais pour le mois de mai prochain une exposition des produits universels de l'industrie russe à Moscou? Comment trouves-tu cette idée-là?

— Sublime, Majesté.

— Eh bien, écris :

« Nous, Nicolas Ier, craignant Dieu, czar et autocrate de toutes les Russies, avons décrété et décrétons ce qui suit :

» Une exposition des produits de l'industrie russe s'ouvrira le 1er mai prochain à Moscou, dans un palais de cristal dressé à cet effet.

» Tout industriel qui n'enverrait pas un produit quelconque à la susdite exposition serait immédiatement envoyé en Sibérie.

» Qu'on se le dise et qu'on obéisse.

» NICOLAS Ier. »

En voilà assez pour aujourd'hui; demain nous avise-

rons à trouver d'autres moyens de prouver à l'Europe que nous supportons assez légèrement le fardeau de la situation et que nous savons tenir pied à tout. Ah! j'oubliais...

— Quoi donc, sire?

— Fais prévenir Guédéonoff que j'assisterai ce soir avec toute la cour à la représentation du Théâtre-Français. Je veux rire comme un bossu et qu'on m'entende des quatre coins de la salle. Ce détail, inséré dans les journaux allemands, ne peut manquer de produire une vive sensation et de relever mon prestige en Europe.



— Sire, il faut vous soigner, vous allez avoir la jaunisse
— Docteur, à quoi reconnaissez-vous cela?
— A la couleur de votre rire.



COURSES DU JOCKEY-ZOUAVE-CLUB.
— Cré coquin ! nous allons joliment améliorer la race chevaline en Crimée, nous faisons courir encore mieux qu'à Chantilly.

JOURNAL DE VOYAGE

DES GRANDS-DUCS MICHEL ET NICOLAS.

7 novembre.

1er *novembre.* — Notre voyage s'annonce sous les plus heureux auspices. Sauf un vent très-froid et beaucoup de neige qui tombe, la Russie est un pays magnifique. Nous qui n'étions jamais sortis de Pétersbourg, nous ne nous doutions pas que la campagne fût si belle dans le Nord. Ceci nous prouve bien qu'il ne faut pas ajouter

foi aux relations de voyages écrites par des Anglais ou des Français, dont l'unique but est de calomnier la Russie. A les en croire, les steppes seraient incultes et désertes ; et pourtant voici à notre droite et à notre gauche des villages charmants avec des villageois endimanchés qui dansent au son de la musette et du tambourin. On dirait d'une décoration d'Opéra-Comique. Si cela dure ainsi jusqu'à Odessa, nous aurons fait un voyage ravissant.

2 *novembre.* — Toujours même paysage et mêmes aspects. La campagne d'aujourd'hui ressemble à celle d'hier. Décidément les paysans russes sont les plus heureux du monde ; ils n'ont rien à faire ; ils portent des rubans à leur chapeau, et paraissent n'avoir d'autre occupation que de faire danser leurs bergères.

Si nous n'étions pas princes, nous voudrions être paysans.

Et les libéraux de l'occident de l'Europe qui ont la naïveté ou l'hypocrisie de s'apitoyer sur le sort du paysan russe !

Voilà pourtant comme on écrit l'histoire et comme on fait de la politique !

Tous ces braves gens, je ne parle pas des libéraux, poussent des cris de joie sur notre passage.

3 *novembre.* — Nous continuons notre voyage avec le même agrément.

Les villages continuent d'être les plus pittoresques du monde.

Les villageois continuent de porter des chapeaux ornés de rubans et à danser sur la grande place au son du chalumeau.

D'autres, réunis par groupes, chantent avec beaucoup

de méthode et de fort belles voix des chœurs qu'il nous semble avoir entendus déjà à l'Opéra de Pétersbourg.

Croyez donc après cela au récit des voyageurs occidentaux qui refusent au peuple russe le sentiment des beaux-arts!

Ah! vraiment il fait bon voir du pays, et l'on a bien raison de dire que les voyages forment la jeunesse.

Pourtant au fond de tout ce que nous voyons il y a quelque chose qui nous étonne et à quoi véritablement nous étions loin de nous attendre.

4 *novembre.* — Mêmes villages,

Mêmes points de vue,

Mêmes danses,

Mêmes chœurs d'opéra.

Il nous semble même reconnaître ces bons villageois, qui ressemblent à ceux d'hier, lesquels n'étaient pas sans quelque ressemblance avec ceux d'avant-hier.

Pour le coup, voilà qui est trop fort!

Nous faisons approcher un de ces pauvres diables et nous l'interrogeons.

Il nous avoue en tremblant qu'il est comparse à l'Opéra de Pétersbourg, que lui et ses camarades ont été envoyés par le général Guédéonoff pour jouer le rôle de villageois sur notre route, et que les prétendus villages si jolis que nous apercevons dans le lointain ne sont que des décorations d'opéra que l'on dresse le matin sur notre passage, et que l'on démonte le soir, pour aller les transporter pendant la nuit à l'étape suivante.

Furieux de cette découverte, nous appelons notre gouverneur.

Ce vieux boyard nous apprend que ce qui nous arrive n'a rien d'extraordinaire, que c'est un usage prescrit par

l'étiquette russe depuis Potemkin et l'impératrice Catherine; que l'on n'en agit ainsi que pour nous faire honneur et nous mettre à même de porter un jugement en parfaite connaissance de cause sur l'état des provinces russes.

L'aplomb de ce boyard nous démonte.

Pourvu que les libéraux de l'Europe occidentale n'apprennent jamais notre aventure! Comme ils se moqueraient de nous dans leurs journaux !

Heureusement voici les clochers d'Odessa qui se montrent à l'horizon, nous en avons fini avec les steppes de carton peint et les villages d'opéra-comique. C'est égal, les paysans russes sont véritablement les plus heureux des hommes, à ce qu'assure notre boyard.



— Si Oreste était un Écossais, bien sûr Pylade était un zouave!

LA DOUZIÈME LEVÉE.

10 novembre.

— Sire.....

— Qui vient me déranger pendant que je suis en train de lire les exploits du cornette Bogomolets?

— Sire, c'est le ministre de.....

— De quoi?

— De la guerre.

— Allons, qu'il entre. J'ai précisément un petit décret à lui dicter. Ah! le voilà, c'est bien. Bonjour, ministre, bonjour. Que demandez-vous?

— Sire, je demande.....

— Quoi donc?

— Des hommes.

— Pour quoi faire?

— Sire, pour combler les vides de l'armée.

— Il n'y a qu'à prendre la plume et à ordonner une nouvelle levée. Donnez l'ukase que je le signe. Rien de plus simple, il me semble.

— Sans doute, sire, cependant une petite difficulté se présente.

— Voyons.

— Qui lèverons-nous?

— Des hommes, parbleu.

— Évidemment, sire, mais quels hommes? Nous avons commencé par prendre un homme valide sur dix habitants, puis deux, puis trois, puis quatre, puis cinq. La limite d'âge a été d'abord de vingt ans, puis on l'a étendue à vingt-cinq; après on l'a poussée jusqu'à trente,

ensuite jusqu'à trente-cinq; présentement nous sommes à quarante.

— C'est le bel âge, l'homme a encore sa vigueur.

— Toute sa vigueur, Majesté; mais la catégorie des hommes de quarante ans est complétement épuisée, et je suis obligé de convenir qu'il en est à peu près de même de celle des hommes de quarante-cinq ans.

— Il y a des hommes de cinquante ans qui sont encore des gaillards solides.

— Extrêmement solides, sire, mais je crains bien que la classe des hommes de cinquante ans ne nous fournisse pas le contingent nécessaire.

— A-t-on songé aux hommes mariés? Il y a des gens qui se trouvent si malheureux dans leur ménage que la conscription serait pour eux un bienfait.

— On y a songé, sire.

— Et les juifs?

— Il n'en reste plus, Majesté, ils sont tous sur la flotte.

— Ne trouvez-vous pas, mon cher ministre, qu'on a nourri jusqu'ici de bien singuliers préjugés à l'endroit des borgnes? Pourquoi un borgne ne servirait-il pas comme un autre et même mieux qu'un autre, puisqu'il faut constamment fermer un œil pour viser? En tout cas, on n'a pas absolument besoin de deux yeux pour se battre à la baïonnette ou à l'arme blanche. Si nous faisions marcher les borgnes?

— Va pour les borgnes, Majesté.

— Quant aux bossus, je tiens qu'il y en a de solides et de vigoureux autant qu'homme droit au monde. Croyez-vous par exemple que Mayeux, le célèbre Mayeux n'eût pas été un excellent fantassin et un parfait cava-

lier? En douter eût été lui faire injure. En général, d'ailleurs, les bossus sont pleins de gaieté et de malice; soit dit en passant, nos régiments manquent de loustics, les bossus leur en serviront. Croyez-moi, mon cher ministre, prenons les bossus.

— Va pour les bossus, sire.

— Ainsi donc, avec les hommes de cinquante ans, les borgnes et les bossus, nous comblerons les vides de nos cadres. Faisons sonner bien haut cette douzième levée. Il est bon de faire croire à l'Europe que la Russie est une inépuisable manufacture d'hommes. Maintenant que ce point est réglé, faites paraître dans *l'Invalide russe* l'ukase que je vais vous dicter :

« Nous, Nicolas Ier, craignant Dieu, czar et autocrate de toutes les Russies, considérant le nombre croissant de canons encloués par le cornette Bogomolets, avons ordonné et ordonnons qu'il porte désormais le surnom d'Enclouinski. L'autorisons également à mettre un marteau dans ses armoiries et à porter un clou d'or à sa boutonnière.

» Fait à Tzarskoë-Zélo, le 1er novembre 1854. »

Maintenant portez ceci à l'imprimerie, et laissez-moi achever de compter les canons que Bogomolets a encloués hier.



— Sire, excusez-moi, je suis vraiment honteux de voir que vous vous soyez donné la peine de m'ouvrir la porte vous-même!

— J'ai envoyé tout mon monde à la guerre, il ne reste plus que moi pour garder la maison.

L'EMPEREUR DE RUSSIE

AU PRINCE MENSCHIKOFF.

15 novembre.

Général,

Je suis assez satisfait de vos bulletins, sauf en ce qui concerne les exploits du cornette Bogomolets. A cet égard je ne puis que vous exprimer mon mécontentement.

Nous avions déjà les exploits du cornette Schogoleff,

et c'était bien assez. J'admets volontiers des hauts faits de guerre et des prodiges de vaillance parmi les soldats russes; c'est d'un bon exemple pour le reste de l'armée, et notre prestige ne peut qu'y gagner. Mais il ne faut pas abuser du cornette.

Toujours du cornette, cela devient fatigant.

Il fallait mettre les exploits de Bogomolets sur le compte d'un officier d'un autre grade. Vous pouviez prendre un major, un colonel, un capitaine ou même au besoin un simple sergent.

Le diable soit de votre cornette!

Voyez plutôt l'exemple donné par Osten-Cracken à Odessa.

Il débute par Schogoleff, un cornette, à la vérité, mais c'était pour commencer. Le cornette, dans ce cas, était de mise. Plus tard Osten-Cracken a de nouveaux exploits à signaler. Est-ce à un cornette qu'il les fait endosser? Pas si bête. Il prend un douanier, le sieur Ji Ji Mouki.

Toute l'Europe a retenti des hauts faits de Ji Ji Mouki et de Schogoleff.

Je déplore que vous ayez copié Osten-Cracken servilement, et cela m'étonne de votre part, car vous avez fait preuve de beaucoup d'imagination dans votre ambassade à Constantinople. Vous avez tiré de votre paletot un parti auquel tout le monde était loin de s'attendre.

Après cette brillante campagne, je ne vous aurais jamais cru capable de vous montrer aussi faible dans l'affaire Bogomolets. La seule excuse que vous puissiez alléguer, c'est que le concert à grand orchestre qui se fait maintenant autour de Sébastopol vous a un peu troublé les idées.

Autrement vous vous seriez dit :

— Que diable l'Europe va-t-elle penser de mon cornette? Ah çà mais, dira-t-elle, la Russie est donc le pays aux cornettes! Cornette à Odessa, cornette à Sébastopol, cornette partout. D'où vient donc que les cornettes se montrent héroïques dans ce pays? Serait-ce une grâce d'état?

En voilà assez pour que l'on se moque de nous.

Je ne voudrais pas molester un homme qui a une armée anglo-française sur les bras. Cependant c'est avec peine que je m'aperçois que mes généraux rendent la Russie ridicule, lorsque de mon côté je fais tout mon possible pour lui conserver son prestige en Europe.

Prenez plutôt exemple sur mes bulletins du Caucase.

Je dis mes bulletins, car c'est moi qui les rédige de ma propre main.

Certes, j'aurais le droit d'y introduire un cornette, deux cornettes, six cornettes, dix mille cornettes, autant de cornettes que je voudrais; qui m'en empêcherait? Ne suis-je pas le czar, craignant Dieu et maître de toutes les Russies, auquel appartiennent soldats, sergents, capitaines, majors et cornettes?

Eh bien, non, je m'en prive; je n'abuse ni du cornette, ni du major, ni du douanier. Mes bulletins sont des modèles de vraisemblance et de bon sens. Je me borne à dire que les montagnards du Caucase ont été complétement battus.

Je pourrais faire tuer Schamyl dans chaque rencontre, je m'en abstiens. Je me contente de le couvrir de blessures à chaque combat.

Voilà ce que j'appelle des bulletins raisonnables. Prenez exemple là-dessus, et abstenez-vous désormais de

toute espèce de cornette. Assez de lauriers chargent le front de Bogomolets. Je vous en supplie, qu'il ne soit plus question de lui ni de ses pareils. Autrement vous serez cause qu'on mettra mes cornettes en vaudeville à Paris, et je ne pourrai pas envoyer les auteurs de ces bouffonneries en Sibérie, ce qui me chagrinera fort.

Sur ce, je prie saint Serge de vous avoir en sa sainte garde et de vous donner de plus heureuses inspirations.

Le czar Nicolas.



Troublé par la tournure que prend le siége de Sébastopol, le prince Menschikoff ne distingue plus l'endroit de l'envers de son paletot noisette.



— Ote-toi de là, tu vas te faire tuer.

— Laisse-moi donc tranquille, je fais les yeux doux à une petite bonne russe que j'aperçois dans la ville.

VIVE LA JOIE!

16 novembre.

— Eh bien! mes gaillards, dit l'empereur Nicolas aux seigneurs de sa cour, quels projets avons-nous pour cet hiver? Se dispose-t-on à passer gaiement le temps? J'espère bien que vous vous moquez de la guerre comme de ça, et que vous n'allez pas me montrer des visages longs d'une aune parce qu'on tire le canon à Sébastopol. Qu'en

diraient les puissances occidentales? J'entends que nous soyons tous ici d'une gaieté folle.

— Oui, sire, s'écrièrent en chœur les boyards, nous nous proposons de rire, et beaucoup même. Hi, hi, hi, ah, que c'est donc drôle!

— A la bonne heure, voilà comme j'aime à vous voir. Mais ce n'est pas tout de rire, il faudra encore danser. Conseiller Croutikoff, de quelle force êtes-vous sur la polka?

— Je ne suis d'aucune force, sire.

— Tant pis; vous allez prendre demain un professeur de polka.

— Quoi, sire, à mon âge! Car je supplie Votre Majesté de considérer que j'ai soixante-dix ans.

— Cela ne fait rien.

— Et des rhumatismes.

— Et où serait le mérite autrement? C'est justement parce que tout le monde sait que vous avez des rhumatismes et soixante-dix ans que je prétends que vous dansiez; on verra bien que c'est votre zèle pour le bien de l'État et votre dévouement pour ma personne qui vous ont rajeuni. Vous allez donc prendre, pas plus tard que demain, un professeur de polka, et j'entends que vous ouvriez le bal à la prochaine fête de la cour.

— Sire, j'y tâcherai.

— A la bonne heure, mais il ne suffit pas de danser et de rire, il faut encore faire bombance. Général Gargantuinski, je me suis laissé dire que vous étiez la première fourchette de mon empire.

— Je le fus autrefois, sire, mais les ans m'ont bien changé.

— Bon; allez-vous alléguer aussi des rhumatismes?

— Je voudrais bien n'avoir que cette excuse. Mais une déplorable gastrite m'a forcé de me mettre au régime. Je ne me nourris plus que de lait.

— Du lait! ah! vraiment, c'est à mourir de rire. Je voudrais bien voir que l'on se nourrît de lait à ma cour! les puissances occidentales ne manqueraient pas de dire que nous sommes tous ruinés. Général Gargantùinski, vous allez, en rentrant chez vous, dresser une liste d'invitation pour une prochaine ripaille, et j'entends que vous donniez l'exemple à vos convives.

— Ah! sire, avec ma gastrite, je suis un homme mort!

— Du tout, du tout; vous sablerez le champagne. La Russie serait déshonorée si l'on savait que sa première fourchette a renversé la marmite; les journaux de Paris et de Londres attribueraient le fait aux préoccupations de la guerre. Général, vous m'apporterez la carte de votre menu, je ne dédaignerai pas d'y jeter moi-même un auguste coup d'œil; il faut que ce soit flamboyant. Du caviar, des truffes, du gibier, des vins de choix, tout le tremblement, une bombance complète. On trinquera, et l'archipope de Pétersbourg chantera la *Mère Gaudichon* au dessert.

— Oui, sire, ce sera d'une gaieté folle.

— C'est bien ainsi que je l'entends, et vous donnerez un dîner comme celui-là toutes les semaines. Ah! à propos, il faudra illuminer vos hôtels chaque soir.

— Pendant tout l'hiver?

— Parbleu! je veux que Pétersbourg soit une ville féerique et le centre de tous les plaisirs. Dansons, chantons, rions, banquetons. Vivent l'amour et la folie! vive le vin, vive ce jus divin! Il faut que le bruit de nos vio-

lons et les éclats des bouchons du champagne retentissent dans toute l'Europe.

Lorsque le champagne
Fait en s'échappant
Pan ! pan !

Nous ferons nos farces, nous rirons comme des bossus, nous casserons les réverbères, nous réveillerons les portiers pour leur demander de leurs cheveux, nous rosserons la patrouille, nous marcherons sur la tête, nous ferons des cabrioles. Il faut empêcher toute l'Europe de dormir ; il faut qu'elle se dise : — Ah çà, mais, qui est-ce qui s'amuse donc tant que ça là-haut? Et en avant, et allons donc! ohé, les flambards, les balochards, les sauvages, ohé!

TOUS. — Ohé, ohé!

On va nous percer le flanc ;
Ah ! que nous allons rire !

(*A part.*) Que le diable t'emporte !

L'EMPEREUR *seul.* — Tout ça, c'est bon à dire, mais ce n'est pas déjà si facile de rire comme un bossu pendant qu'on me bombarde Sébastopol. Sac à papier ! mille millions de diables ! pipe de chien ! au diable le testament du czar Pierre ! corne et tonnerre ! cent mille noms d'un ours blanc ! (*Il bouscule les meubles à coups de pied.*)



— Sire, il y a en bas un général qui désire vous parler.
— Tiens, c'est peut-être Menschikoff!
— Non, Majesté, celui-ci est dans sa voiture.

LES QUATRE GARANTIES.

18 novembre.

— Nesselrode!

— Sire?

— Savez-vous, mon cher, que nous voilà dans de beaux draps! On va me prendre la Crimée, ce qui n'est déjà pas mal pour une première campagne.

— Soumettons-nous, Majesté, aux décrets de la Providence.

— J'ai déjà été obligé d'évacuer la Crimée.

— Que la volonté de Dieu soit faite, sire.

— Où sont mes alliés ?

— Cherchez, Majesté.

— J'ai beau chercher, je n'en trouve point. La conférence de Bamberg m'éclate dans la main ; je ne puis pas trop compter sur les États secondaires de l'Allemagne.

— Pas trop, sire, en effet.

— L'Autriche s'est ouvertement prononcée contre moi.

— Hélas !

— La Prusse sera peut-être obligée d'en faire autant?

— Ce n'est que trop probable.

— La Suède garde une neutralité menaçante.

— C'est le mot, Majesté.

— Le roi de Naples empêche la négociation de mon emprunt, ainsi que le roi de Hollande ; vous verrez que le roi de Grèce finira par me déclarer la guerre.

— Le sage s'attend à tout.

— Toute l'Europe se tourne contre moi. La force ne viendrait pas à bout de mes ennemis, sachons employer la ruse.

Czar, parle bas,
Jette tes filets en silence,
Le roi des mers ne t'échappera pas.

Voyons, mon cher Nesselrode, parlons peu et parlons bien.

— Sire, je vous écoute.

— L'habileté de la diplomatie russe est proverbiale, n'est-ce pas ?

— J'aime à le croire, Majesté.

— Nous allons mettre cette habileté à l'épreuve. Il s'agit de faire croire à l'Autriche que je suis parfaitement décidé à admettre les quatre garanties exigées par les puissances.

— Ce ne sera pas facile, sire.

— Bien plus, que je suis prêt à traiter directement avec elle sur la base des susdites quatre garanties.

— Il y aura du tirage, Majesté; l'Autriche exigera des garanties.

— Nous lui en donnerons.

— Lesquelles?

— Je l'ignore, c'est votre affaire et celle de l'habileté proverbiale de la diplomatie russe. Vous devinez mon plan, Nesselrode?

— Votre Majesté veut entrer en négociations avec l'Autriche...

— Oh! oui! oh! oui!

— Pour tâcher d'abord de rompre l'accord de plus en plus étroit de cette puissance avec l'Angleterre et la France.

— Vous y êtes.

— Ensuite pour gagner du temps.

— C'est cela.

— Pendant que vous serez en train de négocier avec l'Autriche, celle-ci ne fera exécuter par son armée aucun mouvement qui puisse vous être désagréable.

— La simple politesse l'exige.

— Vous profitez de ce répit pour agir sur les États secondaires de l'Allemagne et pour ressusciter la conférence de Bamberg. La Prusse seconde vos efforts.....

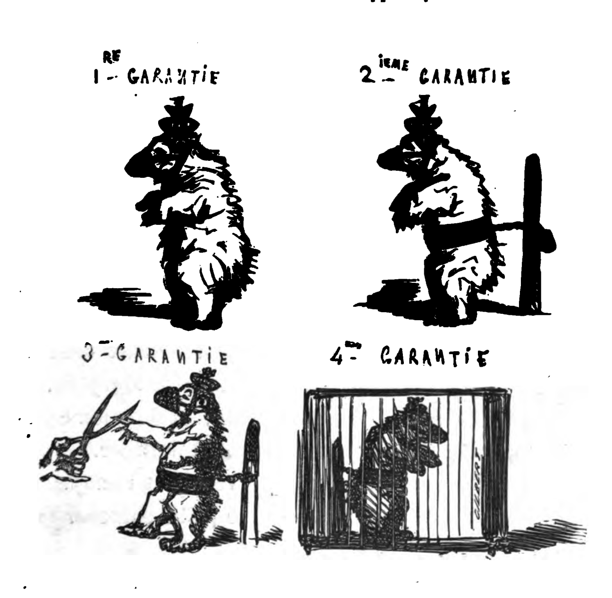
— Tant qu'elle peut.

— Et au printemps prochain l'eau est assez trouble

pour que vous tentiez de nouveau d'y pêcher quelques alliés.

— Nesselrode, vous êtes d'une perspicacité admirable. Venez que j'embrasse la diplomatie russe dans votre personne. Rentrez maintenant à la chancellerie et préparez-moi une note dans le sens que je viens de vous indiquer, toujours sur la base des quatre garanties, ne sortons pas des quatre garanties, vivent les quatre garanties! Surtout soyez prompt et que cette note parte ce soir.

Jette tes filets en silence,
Czar, parle bas;
Le roi des mers ne t'échappera pas!



LES QUATRE GARANTIES.

LE DERNIER AMI DE NICOLAS.

20 novembre.

L'une des dernières nuits du mois qui vient de s'écouler, on frappa violemment à la porte du maréchal des logis commandant le poste de gendarmerie à Larissa, département de l'Eurotas (Grèce).

— Pan! pan! pan! ouvrez donc, mille millions de Minerves; ouvrez donc!

— Que Pluton vous emporte! est-ce qu'on vient déranger les honnêtes gens à pareille heure? Qui êtes-vous?

— Antonio.

— Que voulez-vous?

— Je veux me rendre.

— Où?

— Partout où vous voudrez. Vous devez avoir reçu des ordres à mon égard; cherchez dans vos signalements.

— Repassez demain; pour le quart d'heure laissez-moi reposer tranquillement dans les bras de Morphée.

— Impossible, je tiens à me rendre tout de suite. Conduisez-moi vite dans la prison qui m'est destinée.

— Nom d'un petit Jupiter! que vous êtes ennuyeux! attendez donc que je me lève et que j'aille chercher votre signalement.

— A la bonne heure, vous entendez enfin la raison. Je craignais d'être obligé d'enfoncer la porte et d'employer la violence pour me faire mettre en prison, ce

qui eût été assez ridicule, par la barque à Caron! (On remarquera que les Grecs modernes emploient toujours des jurons païens.)

Le maréchal des logis s'étant levé et ayant allumé du feu se mit à fouiller dans une liasse de papiers. — En effet, s'écria-t-il, voilà bien votre nom Antonio, et l'ordre de s'emparer de votre personne partout où on vous rencontrera et de vous traduire immédiatement devant une commission militaire. Il paraît que nous faisions partie des révoltés de l'Épire et de la Thessalie, et que nous avons pas mal pillé, saccagé, incendié.

— Eh! mon Dieu, oui! il fallait bien défendre la cause sainte de l'orthodoxie.

— Je ne vous croyais pas si pieux.

— Nous étions tous de petits saints dans la Thessalie et dans l'Épire. L'empereur Nicolas, qui est notre pape, nous avait bien dit de nous lever, et nous nous sommes levés; d'incendier les villages turcs, nous les avons incendiés; de massacrer les habitants, et nous les avons massacrés. Le czar nous avait promis que nous serions toujours victorieux et que nous entrerions la semaine prochaine à Constantinople. Nous l'avons cru, et nous nous sommes mis immédiatement en campagne.

Cependant les Turcs nous battant à plate couture, et la semaine de notre entrée à Constantinople n'arrivant jamais, plusieurs de mes camarades ont commencé par se dire : Voici l'instant de la récolte des raisins de Corinthe, il faut que je rentre chez moi pour faire sécher mes raisins.

Après les raisins de Corinthe sont venues les figues, après les figues la cueillette des olives, si bien que j'ai fini par me trouver tout seul combattant pour l'ortho-

doxie, et attendant le moment de rétablir la domination grecque à Constantinople.

Réduit à mes propres forces, à la tête d'une bande composée de moi tout seul, j'ai voulu continuer la guerre et rester fidèle à la fortune de l'empereur Nicolas. J'ai essayé de mettre à contribution quelques fermes isolées, d'assiéger quelques villages gardés par trois fiévreux; repoussé de tous côtés avec perte, j'ai pris le parti de me livrer et de vous apporter ma tête.

— Vous avez très-bien fait.

— D'autant mieux que la campagne n'est pas fort agréable à tenir dans cette saison : coucher à la belle étoile, manger de la vache enragée quand on mange, manquer souvent de tabac pour fumer sa pipe. L'orthodoxie s'arrangera comme elle voudra, et le czar pourra entrer à Constantinople quand il le jugera convenable, je ne m'y oppose pas. A propos, il paraît qu'il a eu des malheurs, ce pauvre czar.

— Hélas! oui.

— Et que l'orthodoxie ne brille pas pour le quart d'heure.

— Hélas! non.

— J'ai donc bien choisi le moment pour me livrer. Quand allez-vous me conduire sur la paille humide des cachots?

— Vous êtes donc bien pressé?

— Je suis un peu fatigué, je ne vous le cache pas, et une bonne botte de paille a bien son charme quand on a couché pendant six mois sur la dure. N'oubliez pas de placer un morceau de pain noir à côté de ma paille, il y a si longtemps que je n'en ai mis un morceau sous

la dent que je ne serai pas fâché de savoir quel goût a le vôtre. Est-ce que vous n'allez pas m'enchaîner?

— Cela ne se fait plus que dans les mélodrames; d'ailleurs le gouvernement est décidé à vous amnistier comme tous vos confrères. Ainsi vous pouvez rentrer tranquillement dans votre domicile.

Là-dessus le dernier ami de Nicolas se jeta dans les bras du maréchal des logis, et l'aurore du jour de la pacification complète se leva enfin sur la Grèce.



— Menschikoff n'aura jamais ma pratique pour le chauffage, il vous fournit un diable de combustible qui donne beaucoup de fumée et pas de chaleur!

PROPOSITIONS DE LA PRUSSE.

21 novembre.

Finissons-en avec cet état de trouble et d'agitation où se trouve l'Europe; mais pour en finir et arriver à une paix durable, il faut engager des négociations sur des bases solides.

Assez et trop longtemps la diplomatie s'est amusée aux bagatelles de la porte. Il est temps de traiter la question d'une façon sérieuse; autrement l'affaire pourrait prendre une mauvaise tournure.

N'attendons point que la situation empire.

Voici un choix de propositions extrêmement raisonnables et de nature à satisfaire les gens les plus difficiles.

Première proposition.

Les principautés danubiennes sont abandonnées à la Russie.

Pour l'indemniser des frais de la guerre, les puissances occidentales lui payent une somme de cinq cents millions à titre de dommages-intérêts. Cette somme est bien faible et ne représente pas certainement la totalité des frais occasionnés à la Russie par la guerre actuelle, mais le czar Nicolas, dont la générosité est connue, déclarera s'en contenter. Il comprendra que dans les questions de ce genre on fait ordinairement ce qui s'appelle une cote mal taillée.

Les gouvernements de France et d'Angleterre s'enga-

gent en outre à reconstruire à leurs frais les fortifications de Bomarsund et de Sébastopol, et à les remettre dans l'état où elles se trouvaient il y a un an.

Ils s'engagent de plus à donner à la Russie un nombre de vaisseaux de ligne suffisant pour remplacer ceux qu'elle a été obligée de couler à l'entrée du port de Sébastopol.

Le prince Menschikoff ayant perdu sa voiture à l'Alma, une voiture neuve lui sera donnée en dédommagement.

Deuxième proposition.

Le czar Pierre ayant par son testament ordonné aux czars ses successeurs de s'agrandir vers le Bosphore, et ceux-ci ne pouvant pas se départir de cette politique sans manquer aux égards dus à la mémoire de leur ancêtre, on permet aux Russes de s'établir à Constantinople.

Le grand-duc Constantin y résidera en qualité de vice-roi.

Le sultan pourra continuer d'habiter cette ville : il y sera entouré des plus grands égards, et même on lui donnera un bureau de tabac considérable.

Sur la principale place de Constantinople sera élevée une statue équestre en l'honneur de Pierre le Grand.

Les frais de cette statue seront, bien entendu, à la charge des Turcs.

Il va sans dire que les alliés retireront leurs troupes de la Crimée et feront des excuses au czar.

Omer-Pacha, en punition de sa rébellion contre l'empereur Nicolas, sera envoyé à l'armée russe du Caucase, où il servira vingt ans avec le grade de simple soldat.

Un fort panier de vin de Champagne sera envoyé au czar à titre d'épingles. On ne fait point de ce cadeau une condition essentielle du traité de paix; on le laisse à la discrétion des puissances occidentales, mais on espère qu'elles feront grandement les choses.

Troisième proposition.

La carte d'Europe est remaniée; tous ses divers États forment une vaste confédération sous la tutelle du czar, qui prendra le titre de protecteur de ladite confédération.

La question de la suprématie russe ne sera vidée que plus tard. Provisoirement tous les sujets grecs du sultan ne reconnaissent d'autre souveraineté que celle du czar.

Seront considérés comme sujets grecs, d'abord tous les sujets grecs et ensuite tous les sujets turcs.

Le sultan continuera de porter le titre de sultan des Turcs; seulement il lui sera défendu d'habiter la Turquie et surtout de mettre les pieds à Constantinople. On lui assignera pour résidence Moscou ou telle autre ville de Russie.

Comme épingles du traité, les puissances offriront au czar une voie de bois non flotté.

Telles sont les propositions sur lesquelles la Prusse pense que doivent s'ouvrir les négociations. Si elles ne sont point du goût des puissances occidentales, c'est qu'en vérité il est impossible de les satisfaire. En ce cas, il ne resterait plus à l'Allemagne qu'à faire cause commune avec la Russie.



Le jour où il s'agira de payer les violons.

DANS LES COULISSES DU THÉATRE-FRANÇAIS

DE SAINT-PÉTERSBOURG.

22 novembre.

— Eh bien, Valcour, que vient de m'apprendre Guédéonoff, que vous demandez votre pension de retraite et que vous voulez nous quitter?

— Voilà vingt ans, sire, que j'ai l'honneur de souffler les comédiens ordinaires de Votre Majesté, mais aujour-

d'hui qu'enfin la vieillesse venue sous mes faux cheveux blonds déjà toute chenue a jeté sur ma tête avec ses doigts tremblants onze lustres complets surchargés de trois ans, j'éprouve le désir bien naturel de me retirer aux Batignolles et de mourir au milieu de mes concitoyens.

— Vous avez parfaitement raison, Valcour, et je ne saurais vous désapprouver. Ce sont de si aimables gens que vos concitoyens! je les porte tous dans mon cœur, quoiqu'ils me fassent la guerre. Quelle différence avec les Anglais! quels êtres désagréables!

— Sire, ce sont nos alliés.

— Pardon, Valcour, si je vous ai blessé dans vos amitiés politiques, telle n'était pas mon intention, soyez-en bien assuré, mais c'est plus fort que moi, j'enrage de voir la nation que j'aime le mieux au monde étroitement liée à celle que je déteste le plus. Convenez d'une chose, Valcour.

— Laquelle, sire?

— C'est que si l'Angleterre n'était pas venue se placer entre vous et moi, nous serions facilement parvenus à nous entendre.

— Je n'oserais pas dire le contraire, Majesté.

— Qu'est-ce que je demande? l'abaissement de l'Angleterre, pas autre chose; ce peuple à habits rouges me fatigue; je prétends l'humilier. C'est ma marotte, ma toquade, tout ce que vous voudrez, mais enfin je ne serai pas content tant que je n'aurai pas humilié l'Angleterre. Les Anglais sont les vrais, les seuls démagogues de l'Europe, ils vont partout semant la contagion du système parlementaire avec leurs Bibles et leurs journaux; en ma qualité de protecteur de l'ordre européen,

je ne dois pas souffrir de tels excès, et je suis parfaitement décidé à y mettre un terme cette fois.

Vous autres Français vous avez bien vos mauvais moments, vos frasques, vos lunes, mais vous revenez facilement de vos erreurs; mauvaise tête et bon cœur, voilà le caractère du Français. Tandis que vous vous efforcez de mériter le surnom aimable de papillons, l'Anglais s'enorgueillit de celui de bouledogue. Comment pouvez-vous vivre en bonne intelligence avec un peuple pareil?

L'idée seule de cette alliance me navre.

Vous avez été témoin, Valcour, de la façon dont je me suis conduit envers les Anglais et les Français. Tandis que les trois ou quatre cents familles anglaises établies depuis des siècles à Saint-Pétersbourg recevaient l'ordre de partir immédiatement, ai-je inquiété un seul Français? Pas un seul. J'espère, Valcour, que vous ne me contredirez pas?

— Non, sire.

— Ne suis-je pas venu aussi souvent que par le passé au Théâtre-Français?

— Oui, sire.

— Me suis-je montré moins prodigue de diamants?

— Non, sire.

— N'ai-je pas toujours causé aussi familièrement avec vous?

— Oui, sire.

— Eh bien, Valcour, puisque vous me quittez, je veux vous charger d'une mission importante auprès de vos compatriotes; mais jurez-moi que vous la remplirez.

— Je le jure, sire, par le Styx.

— Dites à vos compatriotes en général, et en particu-

lier aux habitants de la ville des Batignolles qui va devenir votre résidence, que je les porte tous dans mon cœur; que ce n'est point à eux que je fais la guerre, mais aux Anglais, rien qu'aux Anglais.

— Oui, sire.

— Le Russe et le Français sont faits pour se comprendre; ils aiment tous les deux le vin de Champagne, le vaudeville et la tragédie; nous détestons tous ce que vous haïssez, la bière, le rosbif saignant et le drame. Nous faisons des calembours, nous devinons des rébus comme vous. Les Russes n'ont-ils pas été surnommés les Français du Nord?

— Oui, sire.

— En rentrant dans votre patrie, Valcour, vous pouvez remplir une noble tâche; rapprochez deux peuples qui sont frères, soyez le trait d'union entre Paris et Saint-Pétersbourg. Rendez la paix à l'Europe troublée par ces mécréants d'Anglais, mettez un terme aux maux de la guerre... Mais je sens que je m'attendris, venez, Valcour, que je reçoive vos adieux.

Valcour allait se jeter aux genoux du czar, qui lui ouvrit les bras et le pressa trois fois contre son cœur, en lui glissant une poignée de diamants dans la poche.

Il paraît que la présence de Valcour se fait déjà sentir, car on entend aux Batignolles et même ailleurs certaines gens soutenir que Nicolas est au fond notre meilleur ami, et qu'il ne demanderait pas mieux que de s'entendre avec nous. Cependant nous doutons que cette opinion s'accrédite beaucoup en France.



— Quel bonheur!... voici les Français, ils vont m'empoigner, et je serai bien nourri!

L'ART DU RECRUTEMENT.

Les recrutements officiels ne suffisent plus en Russie. Il faut recourir à des moyens ingénieux pour se procurer des hommes.

Voici une des ficelles que l'imagination inépuisable des recruteurs moscovites vient tout récemment de mettre en usage.

Un jeune paysan des domaines de la couronne se rend

tranquillement aux champs le matin, lorsqu'il rencontre sur son chemin le sergent Tulipoff.

— Eh, bonjour, mon cher Yvan, s'écrie le sergent en frappant familièrement sur les épaules du serf impérial, comment ça va-t-il?

— Pas mal, répond Yvan. Et vous?

— A merveille, mon garçon; je t'apporte une excellente nouvelle. Te voilà affranchi.

— Ah bah!

— C'est comme j'ai l'honneur de te le dire, mon garçon. Tu croupissais dans le servage, on te nomme au grade de soldat.

La mine d'Yvan, qui sautait de joie, s'allonge considérablement.

— Nous étions six frères, on a pris successivement les cinq premiers, et voici maintenant que mon tour arrive, ajoute Yvan en pleurant, et pourtant on m'avait bien promis de ne pas me faire soldat.

— Quand je dis soldat, c'est une façon de parler, car il ne s'agit nullement de t'envoyer à l'armée, mon garçon; tu es bien ici, restes-y tant que tu voudras. Voici simplement ce dont il est question.

Le général gouverneur m'a fait appeler hier: Tulipoff, qu'il m'a dit, les circonstances sont graves; pendant que nous sommes ici tranquillement à nous chauffer les pieds, nos camarades se font tuer pour la Panagia, il faut aviser aux moyens de prouver notre zèle.

Les Anglais ont ce qu'ils appellent la milice, les Français la garde nationale, deux corps composés par des soldats qui ne sont pas des soldats. J'ai envie d'introduire la milice et la garde nationale en Russie.

Ce sont des institutions révolutionnaires sans doute,

mais dans ce temps-ci il ne faut pas y regarder de si près.

Tu vas donc dès ce soir te mettre en campagne et rassembler les paysans des domaines de la couronne des ressorts du gouvernement, et tu leur adresseras l'allocution suivante :

Mes amis,

Pour prouver notre attachement au czar et à la Panagia, il convient de lever sur nos terres un corps spécial qui prendra le titre de chasseurs de la famille impériale.

Vous ferez l'exercice, vous monterez la garde, non point comme soldats, mais comme miliciens, ce qui est bien différent.

De cette façon, vous ne quitterez pas vos foyers, puisqu'ils vous plaisent tant, quoïque à mon sens ils n'aient rien de fort agréable, et vous ferez preuve d'une bonne volonté dont l'empereur et la Panagia vous tiendront certainement compte.

Voilà, mon brave Yvan, le projet qui m'amène aujourd'hui au milieu de vous; sèche donc tes larmes, mon garçon, et cours prévenir tes braves compatriotes de mon arrivée, ces bons villageois vont être enchantés de l'occasion que je leur offre de témoigner leur dévouement sans borne à l'empereur d'abord et à la Panagia ensuite.

Dans chaque cercle, un sergent Tulipoff se présente et tient le même langage aux Yvan de la localité.

Après les chasseurs de la famille impériale sont venus les grenadiers, les carabiniers, les voltigeurs, les tirailleurs, toujours de la famille impériale.

Les Kalmoucks, que l'on pousse à grands coups de

knout hors des steppes natales, ont pris le nom de Kalmoucks de la famille impériale.

La famille impériale a aussi ses Cosaques et ses baskirs.

Il va sans dire qu'après avoir fait l'exercice pendant huit jours les chasseurs de la famille impériale vont rejoindre les autres chasseurs en Crimée. Il en est de même des voltigeurs, grenadiers, carabiniers, tirailleurs également de la famille impériale.

Si après ce recrutement ingénieux il reste encore quelques hommes, il a été décidé que Tulipoff se remettrait en campagne à l'effet de lever des chasseurs de la Panagia. On craint cependant que cette fois les paysans ne se laissent pas prendre au piége de la milice et de la garde nationale et qu'ils ne s'enfuient dans les forêts.



Le prince Menschikoff horriblement vexé de voir qu'il n'aura pas le pompon en fait de paletot.

ADIEUX DES GRANDS-DUCS

A L'ARMÉE DE SÉBASTOPOL.

29 novembre.

Il faut nous quitter, camarades, car, comme le disait saint Roch à ses amis les chiens : Il n'est si bonne compagnie qui ne se sépare.

Nous ne nous ennuyons pas en votre société; pourtant la vie des camps ne laisse pas d'avoir ses désagréments. D'ailleurs notre auguste père prétend que l'hiver soit très-gai cette année à Pétersbourg, quoiqu'il ne soit pas très-gai personnellement, le cher homme; on nous attend donc pour mettre les violons en branle et faire danser les dames de la cour.

Adieu, amis, adieu.

Nous vous avons accordé en nous montrant à vous une de ces faveurs qui ne s'oublient jamais. Car, comme vous ne l'ignorez pas, les princes de la famille impériale sont une incarnation de Dieu sur la terre. En nous voyant, c'est comme si vous voyiez les fils du bon Dieu face à face; tout le monde n'a pas cette chance-là, aussi devez-vous être très-contents.

Si vous ne l'étiez pas, vous seriez un peu plus que dégoûtés.

Nous avons livré ensemble une bataille aux ennemis de la foi orthodoxe; nous étions trois contre un, et pourtant nous n'avons pas eu tout l'agrément qui nous était promis par le grand pope d'Odessa. Il en coûtait peu à

ce bonhomme, qui se tenait les pieds chauds au coin de son feu, à une distance plus que raisonnable du champ de bataille, de nous prédire les triomphes les plus brillants; car, comme le dit le proverbe, le plus embarrassé est toujours celui qui tient la queue de la poêle. Mais, patience, Pétersbourg ne s'est pas bâti en un jour, et tout vient à point à qui sait attendre.

Cependant, si nous n'avons pas été tout à fait aussi vainqueurs que le grand pope l'avait prophétisé, vous ne vous en êtes pas moins signalés par des traits mémorables. Vous avez dignement lardé à coups de baïonnette les blessés qui gisaient à terre, prouvant par là qu'en fait de grandeur d'âme vous n'étiez pas inférieurs aux marins de Sinope.

Ce sont des exploits de ce genre qui distinguent les guerriers russes des soldats des autres nations.

Tout nous donne à penser qu'il va bientôt faire encore plus chaud par ici que le jour de la bataille d'Inkermann. C'est donc le moment de reprendre la poste. Nous en avons assez comme cela.

Vous nous avez vus, c'est bien, c'est tout ce qu'il fallait; vous auriez vu Photius en personne que la faveur n'eût pas été plus grande. Il ne vous en faut pas davantage. En nous en allant, nous jouons un bon tour à l'ennemi. Il sera bien surpris de ne plus nous trouver dans vos rangs. Ne lui épargnons pas cette surprise, puisque nous ne pouvons pas parvenir à le surprendre autrement.

Pour retourner à Saint-Pétersbourg, nous passerons par Odessa. Nous engagerons le grand pope de cette ville à venir tenir notre place parmi vous, avec un sac plein d'exhortations et de bénédictions. Ce gaillard-là bénit si bien! Et puis il n'est pas chiche de promesses bril-

lantes et de prédictions engageantes. Il est seulement à craindre que nous ne le décidions pas facilement à sortir de son palais. Il alléguera son grand âge, sa goutte et ses rhumatismes; mais il suffira de quatre Cosaques pour triompher de sa résistance.

Il est bon de vous faire savoir que saint Serge est très-content de vous. Il nous l'a dit à nous-mêmes l'autre jour, en nous chargeant de vous transmettre ses félicitations. Cette mission nous flatte, et nous nous empressons de la remplir.

La Panagia n'est pas moins satisfaite que saint Serge. Elle est apparue dernièrement au prince Menschikoff et lui a dit qu'elle vous trouvait tous fort jolis garçons. Ce compliment doit vous flatter. Elle a ajouté, parlant toujours au prince : — Dis-leur qu'ils ne doivent pas hésiter un seul instant à se faire tuer pour la foi orthodoxe. Comme j'ai naturellement beaucoup de crédit là-haut, j'en ai profité pour faire remettre à neuf l'appartement du paradis destiné à loger les soldats russes qui meurent pour la foi. J'ai fait coller partout du papier à quinze sous le rouleau, et il y a un grand poêle, non pas en fonte, mais en faïence, qui ne s'éteint jamais, avec un four au-dessus pour prendre des bains de vapeur.

Promets-leur tout cela de ma part, mais il est nécessaire que les deux grands-ducs s'en retournent tout de suite à Saint-Pétersbourg auprès de leur auguste père. Je le veux, je l'exige, je l'ordonne; j'ai mes raisons pour cela.

Ainsi a parlé la Panagia; il ne nous restait plus qu'à obéir en vous transmettant ses politesses.

Soldats, allez-y gaiement, et vive la foi orthodoxe!

Nous continuerons, quoique absents, de combattre avec vous, mais seulement de cœur.

Adieu, adieu!

Les grands-ducs, MICHEL et NICOLAS.



— Allons, mes enfants, comme récompense de votre conduite en Crimée, je vous donne à chacun un régiment de Cosaques.

— Pardon, papa, nous aimerions mieux autre chose.

— Allons, voyons, je vous donne le choix entre un régiment de hulans ou de dragons.

— Papa, nous aimerions mieux un peloton de zouaves ou d'Écossais.

L'AMI DU CZAR.

2 décembre.

Depuis le commencement de la guerre, le czar a perdu tous les alliés qui devaient le seconder, hormis un seul.

Cet allié est le très-honorable M. Bright, quaker et membre du parlement pour la grande cité de Manchester.

M. Bright est membre du congrès de la paix, et en cette qualité il devrait passer trente heures sur vingt-quatre à maudire l'empereur de Russie et à le vouer aux dieux infernaux. Eh bien! pas du tout, il ne néglige aucune occasion de lui témoigner toutes ses sympathies.

Dernièrement encore il vient de publier une lettre en sa faveur.

On se demande de tous côtés la cause de cette affection de M. Bright pour Nicolas; quels liens de sympathie peut-il exister entre un quaker et un disciple de Photius, entre un membre du congrès de la paix et un souverain qui s'est donné le plaisir de bouleverser l'Europe?

Impossible de trouver une réponse satisfaisante à ces questions.

Cependant les habitants de Manchester se disaient entre eux : En vérité, il faut convenir que notre représentant Bright est un être fort gênant et fort incommode.

Que doivent penser les habitants des autres villes de la vieille Angleterre en lisant les manifestations russophiles de Bright?

Ils croient certainement que les citoyens de Manchester sont des gens sans patriotisme. Notre lord-maire recevra prochainement une immense caisse de chandelles à l'adresse de ses administrés avec cette inscription :

AUX RUSSES DE MANCHESTER,

Les citoyens de Birmingham et des autres cités de la vieille Angleterre.

Nous ne saurions rester plus longtemps exposés à la crainte d'une pareille humiliation, il serait urgent de prendre des mesures contre Bright. Convoquons un meeting spécial pour aviser aux moyens d'en finir avec Bright.

Les habitants de Manchester se sont ralliés à cette idée, et le meeting de Bright, *Bright's meeting,* a eu lieu mardi dernier.

Le meeting a été ouvert par six grognements en l'honneur de l'empereur de Russie et par six grognements en l'honneur de son ami Bright, après quoi la parole a été donnée aux divers orateurs de la réunion.

L'un d'eux a proposé que Bright fût sommé, au nom de toute la ville, d'avoir à quitter le siége qu'il occupe au parlement.

Un autre orateur a demandé qu'on nommât une commission d'enquête chargée de s'assurer de l'état sanitaire et mental de ce pauvre Bright.

Un troisième voulait que Bright fût conduit à la tour de Londres comme coupable de haute trahison pour avoir fait des vœux en faveur d'un ennemi de l'Angleterre.

Au plus fort de la délibération un grand tumulte a

retenti tout à coup, et on a entendu des voix nombreuses qui s'écriaient :

— Il faut pendre Bright!

— Écartelons Bright!

— Bright à l'eau!

— Nous voulons qu'on brûle Bright!

— Mort à l'ami de la Russie!

En même temps, porté sur les bras de la foule, on vit surgir un énorme mannequin représentant Bright avec son grand chapeau de quaker, ses guêtres et son habit à gros boutons et à larges basques.

Fixée autour de son chapeau, on lisait l'inscription suivante :

Si Russum non amavisset,
Bright suspendu non fuisset.

Cette inscription, rédigée par le maître d'école de la paroisse de Saint-Paul, a été réalisée en présence des membres du bureau du *Bright's meeting*.

A une heure de l'après-midi, Bright a été lancé dans l'éternité. La foule a mis ensuite le feu à son mannequin avec des allumettes chimiques.

On espère que cette exécution rendra le représentant de Manchester plus circonspect à l'avenir.

Les gens pendus deviennent ordinairement plus prudents, il est probable qu'il en sera de Bright comme de tous les autres, et qu'il dissimulera mieux qu'il ne l'a fait jusqu'ici ses sympathies russophiles.



— Ça doit être un monsieur très-bien que j'ai pincé là ....
il a une redingote à la propriétaire.

L'UKASE TARTARE.

4 décembre.

Quelques personnes se plaisent, pour l'honneur de l'humanité, à mettre en doute les actes de sauvage férocité commis en Crimée par les soldats russes sur les blessés anglais et français.

On oublie que c'est surtout en Russie que court depuis longtemps le fameux axiome : C'est impossible, donc cela est.

Les czars ou czarines se sont toujours plu à réaliser les impossibilités de toute espèce, heureux quand ces prodiges tournent simplement au comique, comme par exemple les fameux villages improvisés en une nuit par Potemkin pour peupler les vastes déserts que devait traverser sa souveraine.

Mais cette plaisanterie, qui n'a coûté la vie à personne, ne s'est pas renouvelée depuis Catherine, les czars ont préféré réaliser des impossibilités tragiques, ça les amuse davantage.

Un des derniers décrets insérés dans la gazette officielle de Saint-Pétersbourg institue un nouveau code pénal en faveur des Tartares.

Tout Tartare qui aura commis un vol aura un bras et une jambe coupés; mais l'empereur Nicolas, qui s'ennuyait probablement beaucoup le jour où il a rendu cet ukase, a pris la peine — pour se distraire — de rédiger des indications précises sur la manière dont ces amputations devaient être opérées.

Le bras doit être coupé à la hauteur de l'épaule et la jambe à la hauteur du genou, — de plus ces membres ne doivent pas être coupés du même côté du corps.

Si c'est la jambe droite qui est enlevée, on coupera ensuite le bras gauche.

Si c'est le bras gauche qu'on a commencé par mutiler à un Tartare, on passera l'instant d'après à la résection de la jambe droite.

Bien plus, le czar, qui est bon prince au fond, accorde au condamné le droit de désigner lui-même les membres dont il préfère se priver.

On n'est pas meilleur enfant!

Si un Tartare a commis un vol compliqué de meurtre,

il sera mis à mort en punition de son crime; mais avant d'être pendu on lui coupera préalablement un bras et une jambe, ainsi le veut l'ukase du czar, ukase éminemment juste.

La pendaison pour le meurtre et l'amputation pour le vol.

Le czar a décidé que le vol serait puni par la perte d'un bras et d'une jambe, et, dans la statistique criminelle qui lui sera adressée chaque année de Crimée, il faut qu'il retrouve son compte de jambes et de bras.

Tant de vols commis, tant de membres amputés, — il suffit pour arriver au total de doubler le chiffre des vols, c'est simple comme bonjour, un enfant de cinq ans ferait ce calcul.

Le czar ne s'y serait plus retrouvé, s'il lui avait fallu défalquer du chiffre les Tartares voleurs pendus comme assassins.

Une seule chose m'étonne, c'est que l'empereur Nicolas, pendant qu'il était en train de rédiger cet édit paternel en faveur des Tartares, n'ait pas songé à ajouter un article 7 conçu en ces termes :

Art. 7. — Les chefs tartares adresseront régulièrement à la fin de chaque mois à mon palais de Saint-Pétersbourg une ou plusieurs caisses renfermant les membres amputés dans le courant des trente jours précédents, le tout parfaitement embaumé ou au moins convenablement salé. Le czar aurait pu se procurer le plaisir d'ouvrir ces caisses et d'en inventorier le contenu, — cela fait toujours passer une heure ou deux, comme disait ce bon juge du bon vieux temps qui se plaisait à aller voir donner à ses prisonniers la question ordinaire et extraordinaire.

Comment veut-on que les soldats russes conservent quelques sentiments d'humanité lorsqu'ils voient leur empereur orthodoxe, leur pape, inventer de pareilles lois et se plaire à de semblables détails de bras et de jambes coupés?

On dit depuis longtemps : Grattez le Russe, et vous retrouverez l'anthropophage des mers du Sud.

Comment ces sauvages ont-ils traversé l'Océan, il y a deux ou trois mille ans, pour venir s'installer dans les contrées qui composent aujourd'hui la Russie? Je l'ignore, mais à coup sûr les sujets du czar comptent parmi leurs aïeux plus d'un sauvage de la mer du Sud.



— Est-il bête, mon prisonnier ! il a cru que j'allais le manger... accommodé au bain-marie alors... et encore non, un seul bain ne suffirait pas pour un gaillard de cette propreté-là.

LE PUDDING RUSSE.

5 décembre.

— Nesselrode !

— Sire ?

— Vous savez ce qui se passe en Angleterre ?

— Il s'y passe beaucoup de choses.

— Sans doute ; mais vous n'êtes point sans avoir entendu parler des plumpuddings qui s'y confectionnent par souscription pour l'armée de Crimée ?

— En effet, j'en ai entendu parler. Il paraît que toutes les femmes et les jeunes filles de la Grande-Bretagne mettent à cette occasion la main à la pâte.

— Et la souscription française, la connaissez-vous ?

— Une souscription pour envoyer des cigares et du tabac à l'armée expéditionnaire, on ne parle pas d'autre chose.

— Savez-vous le fin mot de ces souscriptions ? On veut faire croire à l'Europe que la guerre qui nous est faite est populaire en Angleterre et en France, et par là vexer la Russie.

— Sire, il ne faut pas nous laisser vexer.

— Non certes, et j'entends qu'une souscription s'ouvre à l'instant dans mon empire pour les troupes de Menschikoff.

— Excellente idée, sire ! De cette façon nous ne nous laissons pas distancer par les alliés.

— Oui, mais que pourraient bien envoyer les souscripteurs ?

— Ah ! voilà la question.

— Cherchez bien, Nesselrode.

— Sire, je cherche, et je ne trouve pas.

— Nous ne pouvons pas envoyer des puddings, le pudding étant inconnu en Russie.

— Du tabac et des cigares ne feraient pas mal.

— On nous reprocherait de copier les Français.

— Ah! sire, il me vient une idée : du caviar!

— L'idée est faible, Nesselrode, très-faible. Que diable voulez-vous que nos soldats fassent du caviar? ils ne savent seulement pas ce que c'est. D'ailleurs ce mets prétendu national est un préjugé accrédité par la diplomatie russe. Tout le caviar qui se mange à Pétersbourg est fabriqué à Paris chez Chevet, et depuis la déclaration de guerre il n'en est pas arrivé un séul baril.

— Alors je ne sais plus quoi imaginer. Si nos dames brodaient des bretelles pour l'armée de Menschikoff?

— Nesselrode, ce serait immoral; les bretelles brodées ne se donnent que comme gages d'amour.

— Alors, des bourses également brodées?

— Rococo, mon cher Nesselrode, tout ce qu'il y a de plus rococo. Cherchez encore.

— Je suis à bout d'imagination. Sire, prenez ma tête.

— Me prenez-vous donc pour un Shahabaham? Voyons, évertuons-nous. Ah! je crois tenir notre affaire. Écoutez-moi, Nesselrode.

— Sire, je suis tout oreilles.

— Qu'est-ce qui remplace le pudding dans les réjouissances du peuple russe?

— Je n'en sais rien, et c'est justement ce que nous cherchons.

— C'est la chandelle, mon ami, la chandelle! Comprenez-vous maintenant?

— Parfaitement.

— Nesselrode, vous allez vous rendre chez le ministre de la police.

— Oui, sire.

— Et vous lui direz de ma part que j'entends qu'une souscription s'ouvre à l'instant dans toute la Russie pour régaler de paquets de chandelles les soldats qui combattent en Crimée pour la défense de la foi orthodoxe.

— Ah! sire, l'idée est heureuse, et je ne l'aurais jamais trouvée.

— Moi, j'en trouverai bien d'autres. Il faut, entendez-vous bien, que la souscription ait le même caractère d'enthousiasme, le même élan que celles d'Angleterre et de France. Autrement je vous envoie tous en Sibérie.



— Ce sont ces braves Parisiens qui envoient des étrennes; mais il n'est pas question de vous dans l'envoi, mon pauvre Cosaque, ils vous ont complétement oublié.

NOTE DE M. DE NESSELRODE

AU GOUVERNEMENT PRUSSIEN.

9 décembre.

La situation déplorable dans laquelle se trouve l'Allemagne a vivement touché l'empereur mon auguste maître. Son cœur saigne à la pensée qu'une scission pourrait éclater entre les deux grandes puissances allemandes à l'occasion de la guerre d'Orient, et que cette scission pourrait compromettre la tranquillité de la patrie commune et l'existence même de la Confédération germanique.

Mon auguste maître ne peut songer à cela sans qu'une grosse larme ne roule sur sa moustache, et moi je pleure de le voir pleurer, de sorte qu'à nous deux nous offrons le plus lamentable spectacle qui se puisse voir.

Et il y a des gens qui nous traitent de crocodiles!

Nesselrode, me disait hier encore l'empereur, un tel état de choses ne peut durer, j'y veux absolument mettre un terme. Rien ne me coûtera pour préserver l'Allemagne du fléau dont elle est menacée. J'irai même, s'il le faut, jusqu'à consentir à prêter l'oreille à des négociations de paix.

Je suis donc autorisé à vous faire connaître les intentions de mon auguste maître.

Il est bien entendu que ce qu'il en fait n'est que dans

l'intérêt de l'Allemagne, la Russie étant parfaitement désintéressée dans la question.

Qu'est-ce que cela peut nous faire, je vous prie, que les flottes alliées aient bombarbé Bomarsund et menacent Cronstadt pour le printemps prochain? Ce n'est pas la Russie qui en souffre, mais l'Allemagne.

Nos armées ont échoué dans toutes leurs attaques contre les forces turques d'Omer-Pacha; mais c'est l'Allemagne que cela regarde et non pas nous.

Les troupes alliées ont battu les nôtres à l'Alma et à Inkermann; elles assiégent Sébastopol qui est aux abois. Peu nous importe, c'est l'Allemagne qui va être frappée au cœur.

Il n'est pas moins évident que si la puissance russe est abattue dans la mer Noire, l'Allemagne seule en souffrira.

On ne peut donc douter que l'intérêt exclusif de l'Allemagne n'inspire à mon auguste maître sa détermination.

Tout pour l'Allemagne! telle est la devise du czar. Il vient de se la faire tatouer sur le bras gauche.

Ah! malheureux que vous êtes, quel sort serait le vôtre sans la sollicitude de l'empereur qui veille sur vous! Encore quelque temps, et vous n'auriez plus la tranquillité nécessaire pour représenter à Berlin des tragédies grecques avec chœurs. De ce jour c'en serait fait de la Confédération germanique.

Périssent les justes susceptibilités du czar plutôt que la tragédie grecque, puisque le sort de la Confédération y est attaché!

Voici donc les quatre propositions sur la base desquelles nous consentirons à négocier :

1° Garantie commune par les cinq puissances des droits religieux et civils des populations chrétiennes de l'empire ottoman sans distinction de culte.

Nota. — C'est la Russie elle-même qui se charge de définir et de préciser ces droits.

2° Protectorat des principautés exercé en commun par les cinq puissances aux mêmes conditions que nos traités avec la Porte ont stipulées en leur faveur.

Nota. — L'Angleterre et la France se débarrasseront des ennuis de ce protectorat en donnant procuration à la Russie pour l'exercer à leur place.

3° Liberté de la navigation du Danube, qui existe de droit et que la Russie n'a jamais eu l'intention d'entraver.

Nota. — Pour protéger la libre navigation de nouveaux forts seront ajoutés à ceux qui existent déjà sur le Danube, et la garde en sera confiée à la Russie.

4° Les cinq puissances déclareront d'un commun accord la Turquie très-malade, et la Russie remplira auprès d'elle les fonctions de médecin.

Telles sont les conditions principales de la paix. Le czar n'en demande pas davantage, et les alliés voudraient lui payer une indemnité pour les frais de la guerre, qu'il ne l'accepterait pas.

Pour que mon auguste maître descende à négocier sur de telles propositions, il faut vraiment qu'il ait un faible bien grand pour l'Allemagne. Son cœur a besoin d'espérer que tant de condescendance sera apprécié, et que dans le cas où les alliés pousseraient leur ridicule entêtement et leur fol orgueil jusqu'à rejeter ces ouvertures, il

pourrait compter au moins sur la neutralité des États de la Confédération.

Ah! ne trompez pas un si doux espoir, peuples allemands! L'empereur vous serre la main avec effusion et vous embrasse avec tendresse et mélancolie.

NESSELRODE.



— On dit qu'ils ne veulent pas se décider à négocier..... allons, voyons, faisons-leur encore des ouvertures!

L'AGRICULTURE ET LA GUERRE.

11 décembre.

— A qui ce champ? dit l'empereur de Russie.

— Au marquis de Carabas.

— Il me semble que ce champ n'est pas cultivé.

— En effet, sire.

— Faites-moi venir le marquis de Carabas.

Le marquis de Carabas arrive tout essoufflé.

— Ah! vous voilà, marquis! D'où vient, s'il vous plaît, que vous ne cultivez pas vos terres?

— Sire, cela m'est impossible.

— Et pourquoi, je vous prie?

— Il ne me reste plus un seul paysan.

— Qu'en avez-vous donc fait?

— Sire, vos recruteurs me les ont enlevés pour en faire des soldats.

— Le prétexte est puéril; j'entends que vos champs soient cultivés; autrement on ne manquerait pas de dire qu'en Russie, à cause de la guerre, l'agriculture est dans le marasme.

— Mais, sire, comment voulez-vous que je fasse? je n'ai plus de paysans.

— Eh bien! mettez habit bas et conduisez vous-même la charrue. L'agriculture est la plus noble et la plus utile des professions; elle était fort honorée chez les Égyptiens. Marquis de Carabas, je reviendrai voir vos

champs dans huit jours, et s'ils n'offrent pas l'aspect le plus riant, vous aurez affaire à moi. Allez!

Le marquis de Carabas s'éloigne fort perplexe, et l'empereur continue sa promenade.

— A qui cette terre?

— Au prince de la Pretintaille.

— Par saint Serge, est-ce que j'ai la berlue? On dirait que cette terre est en friche.

— Cela du moins y ressemble beaucoup.

— Allez-moi chercher le prince.

Le prince se présente assez inquiet.

— Qu'est-ce que cela signifie, prince, vous laissez vos terres en friche cette année?

— Hélas! oui, sire.

— Vous voulez donc que les journaux de Paris et de Londres répandent le bruit que la guerre ne nous laisse pas le temps de cultiver nos terres?

— Sire, ce n'est pas le temps qui me manque.

— Et quoi donc?

— Je n'ai plus de chevaux pour atteler à la charrue.

— Tant pis, il faut en avoir.

— Aussi en avais-je, mais on les a mis en réquisition pour le service de l'armée.

— Cela ne me regarde pas. Ayez des chevaux.

— On n'en trouve plus à acheter.

— Ayez des chevaux, c'est votre affaire; et si vous n'en avez pas, attelez-vous vous-même à la charrue. La profession d'agriculteur n'a rien de déshonorant, au contraire, c'est la plus utile de toutes et la plus noble. Les anciens Égyptiens l'entouraient des plus grands honneurs. Moi-même je me propose, quand j'en aurai fini avec les puissances occidentales, d'imprimer une forte

impulsion à l'agriculture. Tous les ans je me rendrai processionnellement dans la campagne pour ouvrir le premier sillon. Avez-vous vu l'obélisque à Paris?

— Oui, sire.

— Eh bien! vous avez dû remarquer que toutes les figures symboliques gravées sur ce monolithe ont trait aux travaux agricoles. Voilà qui est bien entendu, prince de la Pretintaille, je vous donne huit jours pour que l'état de vos terres ne laisse rien à désirer.

L'empereur poursuit sa tournée d'inspection.

— Oh! oh! dit-il, voilà des champs qui ne sont point encore ensemencés. Qu'on m'amène le propriétaire! Approchez; d'où vient que vous n'avez point encore semé votre grain?

— Sire, je n'en ai plus; on m'a pris même ma réserve pour approvisionner l'armée.

— Eh bien! si vous n'avez plus de blé, semez de la vesce; semez ce que vous voudrez, pourvu que vous semiez quelque chose. L'honneur de la Russie y est engagé. Je reviendrai dans huit jours voir un peu de quoi il retourne.

Les propriétaires russes sont fort embarrassés; ils n'ont plus ni paysans, ni chevaux, ni grain pour la semence; avec cela il n'est pas facile de satisfaire aux exigences agricoles de l'empereur. Ils seront forcés de simuler des campagnes florissantes au moyen de décors d'opéra, comme cela se fit autrefois en Crimée pour le voyage de la czarine Catherine. C'est à ces pratiques-là qu'il faut toujours en revenir en Russie.



— Les serins!... ils ne savent donc pas qu'en semant de cette graine-là ils feront pousser des soldats français!

LES ÉTRENNES RUSSES.

26 décembre.

L'année 1854 touche à sa fin, il s'agit de profiter de l'occasion pour stimuler le zèle de la nation russe.

Le gouverneur de Saint-Pétersbourg a fait venir dans son palais les principaux membres de la guilde des épiciers de la capitale.

— Messieurs, leur a-t-il dit, il s'agit de donner...

— Hélas! nous n'avons plus rien, se hâta de répondre

le doyen de la corporation, on nous a tout pris, tout absolument.

— Il s'agit de donner, reprit le gouverneur, une preuve de votre zèle. Une autre fois écoutez-moi jusqu'à la fin, et ne criez pas avant qu'on vous écorche. L'année dernière les épiciers français, dans un but de haute philanthropie, crurent devoir consacrer au soulagement des pauvres les étrennes qu'ils donnaient aux cuisinières de leurs clients. Cette décision fit crier énormément les cuisinières, mais on ne les écouta pas.

Pourquoi les épiciers russes n'imiteraient-ils pas en cette circonstance les épiciers français? Seulement on donnerait des étrennes à l'État au lieu de les donner aux pauvres, attendu qu'il n'y a pas de pauvres en Russie. Si les cuisinières se plaignent, on leur donnera le knout; mais on connait trop bien le patriotisme des cordons bleus de Saint-Pétersbourg pour douter un seul instant que cette mesure n'obtienne leur assentiment patriotique.

Là-dessus les épiciers se retirèrent enchantés d'en être quittes à si bon marché.

L'autre jour, en faisant sa tournée, le commissaire de police du district est entré dans la loge du portier Pipeletoff.

— Bonjour, ami Pipeletoff, bonjour; comment allons-nous ce matin?

— Pas mal, et vous, seigneur commissaire? Les nouvelles de la Crimée sont-elles bonnes ce matin?

— Excellentes, mon garçon, excellentes; la Panagia est apparue aux hérétiques anglais, qui, saisis d'une terreur panique, se sont précipités en masse dans la mer.

— Et les Français?

— Le grand saint Nicolas leur a envoyé une espèce de

maladie qui les a rendus subitement si furieux, qu'ils se sont précipités les uns sur les autres et se sont tous tués jusqu'au dernier.

— Vivent la Panagia et le grand saint Nicolas! voilà donc la guerre finie.

— Pas tout à fait encore, on compte même sur toi pour la continuer.

— Sur moi?

— Voici comment. Le jour de l'an s'approche, mon garçon, et tu ne peux pas te dispenser d'offrir des étrennes au gouvernement pour lui témoigner ta reconnaissance de la façon dont il défend l'orthodoxie. Tes locataires te donnent une somme de cinquante roubles, tu me l'as dit toi-même l'année dernière, c'est donc cinquante roubles que tu auras à verser dans les caisses du gouvernement. Quel effet dans toute l'Europe quand on saura que le concierge Pipeletoff a fait étrenne au czar de ses propres étrennes! Je vais prévenir tes collègues qu'ils aient à en faire autant, sinon gare le knout et la Sibérie!

Partout les autorités poussent à l'étrenne d'une façon effrayante.

— Voici le jour de l'an, disent les gouverneurs aux représentants des provinces, il serait bon que la province profitât de l'occasion pour faire une surprise au gouvernement. Pourquoi le peuple russe ne donnerait-il pas des étrennes à son czar? J'imagine qu'un certain nombre de cavaliers bien équipés en guise d'étrennes seraient accueillis avec plaisir par Sa Majesté. Elle ne demande rien, comme vous pensez bien, mais elle pourrait trouver mauvais que ma proposition ne fût pas bien accueillie.

A sa dernière soirée le gouverneur de Moscou a dit

au riche boyard Carabascheff, de façon à être entendu de tout le monde :

— Boyard Carabascheff, le jour de l'an s'avance, avez-vous enfin fait un choix entre ces carabines et ces pièces de campagne que vous vouliez donner en étrennes au gouvernement? A votre place j'offrirais les deux objets pour en finir avec l'embarras du choix.

Carabascheff a compris, ainsi que les autres boyards.

Dans les villages et dans les campagnes, les popes vont de maison en maison prêcher les étrennes.

— Nous n'avons rien à donner, répondent les paysans, on nous a tout pris.

— Donnez-vous vous-mêmes.



ÉTRENNES UTILES.

A l'empereur Nicolas : Une paire de lunettes pour le mettre à même d'y voir plus clair à l'avenir.

UN MOYEN DIPLOMATIQUE.

28 décembre.

La Prusse a déclaré, ainsi que nous l'avons déjà annoncé à nos lecteurs, qu'elle entendait entamer des négociations particulières et signer un traité spécial avec l'Autriche et les puissances occidentales.

Nous apprenons aujourd'hui que les petits États de la Confédération germanique ont manifesté la même intention.

Nous recevons à ce sujet les réclamations suivantes :

« Monsieur le rédacteur,

» J'ai un ministre des affaires étrangères comme tous les autres États de la Confédération germanique.

» Je possède également un corps de diplomates habiles.

» Pourquoi ne traiterais-je donc pas avec les puissances occidentales par l'intermédiaire de mon ministre des affaires étrangères et de mon ambassadeur ?

» C'est le cas ou jamais de prouver que j'existe.

» Je déclare donc formellement que je n'accéderai à la politique des puissances occidentales que par un traité particulier.

» RODOLPHE III,
» *Grand-duc de Gérolstein.* »

« Monsieur le rédacteur,

» On traite vraiment les margraves avec une légèreté incroyable !

» Vous ferez ceci, vous ferez cela; vous adhérerez au traité autrichien, vous vous allierez aux puissances occidentales. En vérité, pour qui nous prend-on ?

» Qu'on ne compte pas sur moi pour faire de la politique à la suite.

» On me parle d'un traité d'alliance avec les puissances occidentales, soit; j'enverrai d'abord un délégué extraordinaire au cabinet des Tuileries, puis au cabinet de Windsor, et quand les principaux points auront été réglés entre les ministres de France et d'Angleterre et mon envoyé, j'assemblerai mon conseil, et je verrai ce que je dois faire.

» Je suis bien décidé à ne faire aucune concession sur ces divers points; qu'on n'essaie donc pas de changer mes résolutions à cet égard. Elles sont immuables. Je l'ai déclaré au président de la Diète.

» Frédéric LXIX,
» *Margrave d'Anspach.* »

« Monsieur le rédacteur,

» Je possède une armée de trente-deux hommes formant huit corps composés de quatre hommes chacun :

» Corps de cavalerie, corps d'infanterie légère, corps d'artillerie, corps du génie, corps de tirailleurs, corps de flanqueurs, corps de fuséens.

» Chacun de ces corps est commandé par un lieutenant général, et l'armée est placée sous le commandement d'un feld-maréchal.

» Avec ces forces, je puis peser dans la balance des intérêts européens, et je ne vois pas pourquoi j'abdiquerais mon individualité pour m'absorber dans l'Autriche. Je prétends marcher dans ma force et dans ma liberté.

» En conséquence, je vous prie de vouloir bien prévenir les puissances que si elles désirent traiter avec moi, je suis prêt à recevoir l'ambassadeur qu'elles voudront bien m'envoyer l'une et l'autre.

» OTHON XXXIV,
» *Burgrave de Lippe-Blagburg.* »



— Il faut espérer que lorsque le carnaval sera fini vous vous déciderez à ôter votre masque, afin qu'on sache enfin à quoi s'en tenir sur votre compte.



— En Écosse, l'hospitalité se donne et ne se vend jamais! jamais! Excusez! ces jobards de Russes qui comptaient là-dessus pour venir dans votre camp! Vous leur avez rudement fait payer cette hospitalité, ce nous semble.

NOUVELLES DE CRIMÉE.

29 décembre.

On lit dans le *Journal de Saint-Pétersbourg :*

« L'aide de camp général prince Menschikoff annonce, à la date du 8 décembre, que notre situation relativement à l'ennemi sous Sébastopol est toujours restée la même depuis le 5 décembre.

» Le 16 décembre, ayant appris que les Français et les Anglais se moquaient beaucoup de la flotte russe, et

qu'on avait été jusqu'à comparer les vaisseaux de Sébastopol aux vaisseaux en carton qui figuraient au troisième acte de *Fernand Cortès*, l'aide de camp prince Menschikoff résolut de frapper un grand coup.

» Il manda, dans ce but, l'amiral Nachimoff.

» Amiral, lui dit-il, savez-vous ce qu'on prétend sur les flottes alliées ?

» — Que prétend-on, Excellence ?

» — Que nos vaisseaux sont en carton.

» — Est-il possible !

» — Que nous les avons fait construire par un machiniste de l'opéra de Saint-Pétersbourg.

» — Grand Dieu !

» — J'ai résolu de mettre fin à ces calomnies.

» — Est-ce que Votre Excellence voudrait faire sortir la flotte ?

» — Pas si bête, Nachimoff, pas si bête !

» — Ouf ! je respire.

» — Vous allez seulement ordonner à deux vapeurs de chauffer.

» — Ensuite?

» — Ces deux vapeurs sortiront du port.

» — Après ?

» — Ils rentreront.

» — Alors pourquoi les faire sortir ?

» — Vous ne comprenez pas, imbécile !

» — Pas encore, Excellence.

» — Pour montrer aux alliés que nos vaisseaux sont de véritables vaisseaux, et non des vaisseaux en carton; qu'ils sont mus par de véritables machines; qu'ils brûlent du véritable charbon, et qu'ils sont montés par de véritables matelots.

» Ce projet hardi a été mis à exécution avec le plus grand succès.

» Le *Wladimir* (capitaine Boukatoff) et la *Chersonèse* (capitaine Roudneff) ont été expédiés de la rade de Sébastopol dans le but de nuire (*sic*) au steamer français mouillé en face de la baie.

» Le capitaine Boutakoff et le capitaine Roudneff n'ont pas pu nuire au susdit steamer français autant qu'ils l'auraient voulu, attendu que, voyant que les vaisseaux russes n'étaient pas de carton, cè vapeur s'est empressé de prendre la fuite.

» Les flottes alliées n'ont point osé bouger lorsqu'elles ont entendu tonner les canons russes qu'elles avaient pris pour des canons de bois.

» Nous aimons à croire cependant que nos boulets sont entrés dans la coque du steamer français et qu'ils lui ont fait le plus grand mal.

» Nous n'avons pu cependant continuer nos évolutions, attendu que l'amiral Nachimoff, posté en vedette, s'imaginant que le steamer français, qui fuyait tout simplement devant nous, courait à toute vapeur prévenir la flotte alliée que la nôtre allait sortir, s'est empressé de donner au *Wladimir* et à la *Chersonèse* le signal de rallier le port.

» Les capitaines Boutakoff et Roudneff sont rentrés à Sébastopol couverts de gloire. La garnison tout entière leur a fait une ovation.

» Cette courte mais brillante campagne aura des résultats immenses.

» Les flottes combinées, convaincues enfin que nos vaisseaux vont parfaitement à la mer, et que, si nous ne nous en servons pas, c'est que nous ne le jugeons pas

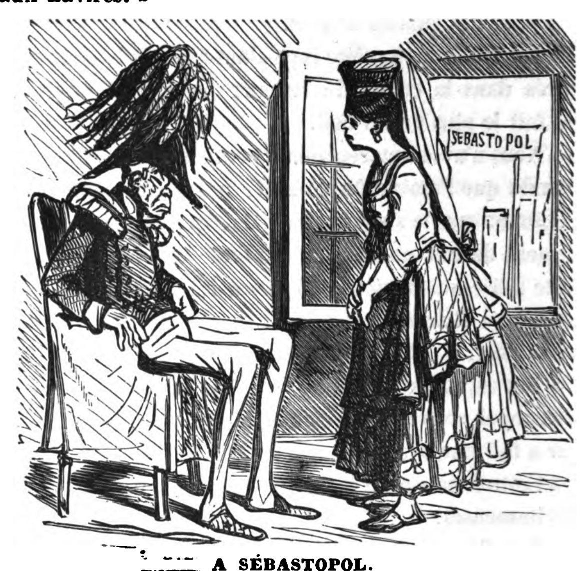


convenable, mettront désormais plus de prudence dans leurs mouvements, et ne se livreront plus aux mêmes plaisanteries que par le passé.

» Nous savons déjà que la terreur règne parmi les équipages anglais et français. Que sera-ce quand nous aurons fait sortir un de nos trois mâts !

» L'aide de camp général prince Menschikoff attend pour cela qu'il n'y ait en vue qu'un simple steamer comme celui d'aujourd'hui.

» L'aide de camp général prince Menschikoff ajoute que, dans ce mémorable combat naval, nous n'avons éprouvé aucune perte d'hommes ni avaries particulières aux navires. »



A SÉBASTOPOL.

— Ah ! mon pauvre Nachimoff, comme vous voilà jaune et maigre !.... cela ne vaut rien pour la santé de rester toujours enfermé sans sortir.

LES PRÉPOSÉS A L'ALLÉGRESSE PUBLIQUE.

2 janvier 1855.

On sait que l'empereur de Russie, voulant que son peuple soit cet hiver d'une gaieté folle, a créé un grand nombre d'inspecteurs de la joie publique. Ces fonctionnaires se livrent à des tournées fréquentes dans les rues de Saint-Pétersbourg pour s'assurer que l'allégresse de la population se maintient à un degré raisonnable.

L'inspecteur avise un bon bourgeois qui passe trottant menu.

— Eh bien, compère, où vas-tu ainsi le visage caché dans ton manteau? Tu as l'air transi, et, saint Serge me pardonne! on dirait que tu grelottes.

— C'est qu'il fait froid, monseigneur, et je cours à mes affaires.

— Comment, tu te plains du froid! mais l'hiver est très-doux cette année.

— La douceur d'un hiver russe n'empêche jamais qu'il ne gèle.

— Ce n'est pas une raison; l'ardeur de ton enthousiasme pour la personne de ton auguste empereur doit faire de ton cœur un véritable calorifère. Allons, ôte-moi vite ce manteau qui a l'air d'abriter un mécontent, et poursuis ta route en battant des entrechats en signe de réjouissance, si tu ne veux qu'on te fasse danser à coups de bâton.

L'inspecteur continue sa tournée.

— Oh! oh! qu'est-ce que c'est? voici un bourgeois qui a la figure terriblement allongée.

— Excusez-moi, seigneur, c'est que j'ai mal aux dents, et je vais chez mon dentiste.

— Une telle défaite est misérable. L'empereur voulant que tous ses sujets s'amusent comme des fous cet hiver, a donné des ordres pour qu'aucun habitant de Pétersbourg n'ait mal aux dents. Ainsi te voilà convaincu de mensonge.

— Il me semble pourtant...

— Il ne te doit rien sembler. Et en admettant, chose impossible, que tu aies réellement mal aux dents, je t'impose les mains au nom de l'empereur. Va-t'en, tu es guéri.

Plus loin, l'inspecteur rencontre un pauvre diable qui n'a pas dîné.

— Hé! toi, là-bas, que signifie cette mine renfrognée?

— Vous trouvez, seigneur? Je suis pourtant d'une humeur bien folâtre.

— Mais non, tu n'en as pas l'air, et même, si je ne me trompe, tu te serres le ventre.

— Ah! oui, voici ce que c'est. Je me réjouis tant depuis le commencement de l'hiver que j'en ai parfois la colique. Et tout à l'heure je me serrais le ventre à deux mains parce que j'y avais mal à force de rire.

— A la bonne heure, voilà comme il faut que nous soyons tous à Pétersbourg. L'empereur sera content de toi.

Dans la rue voisine, l'inspecteur aperçoit une maison à la façade de laquelle on ne voit pas une seule lumière.

Il entre :

— Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que cela veut dire? on se couche donc ici comme les poules?

— Mais, seigneur, il est dix heures du soir.

— C'est l'heure justement où les honnêtes gens se réjouissent avec leurs amis, tandis que vous m'avez tous l'air fort triste avec vos bonnets de nuit.

— On ne peut pas toujours rire. Et la nuit dernière nous nous sommes tant réjouis à l'occasion de la Saint-Nicolas, que nous avons jugé à propos ce soir de nous coucher de bonne heure.

— Mauvaise excuse. Allons, vite, que l'on se lève. Rallumez le feu, allez chercher vos voisins et faites des crêpes.

Et voilà comment tout le monde s'amuse à Saint-Pétersbourg.



L'empereur de Russie profitant de ce qu'il est chef de son église pour donner ce qu'il y a de moins coûteux en fait d'étrennes.



— Tu ne te fais pas faire des effets par le maître tailleur?

— Ma foi non, le paletot de Menschikoff m'a paru encore assez bon la dernière fois que je l'ai aperçu, il me fera mon hiver, c'est l'affaire de quelques jours pour mettre la main dessus!

LE QUART D'HEURE DE RABELAIS PRUSSIEN.

7 janvier.

— Eh bien, ma chère Prusse, le moment est arrivé.

— Quel moment, ma chère Autriche?

— Celui de vous exécuter.

— Je ne comprends pas.

— Autrement dit le quart d'heure de Rabelais.

— Parlons allemand, je vous prie, les autres langues ne me sont pas familières. Outre l'allemand, je ne con-

nais que le grec ancien. Vous dites donc qu'il faut que je m'exécute?

— Sans doute.

— Je vous ai donc fait quelque promesse?

— Mieux que cela.

— Quoi donc encore?

— Ne vous souvient-il pas que nous avons signé ensemble un traité?

— Vraiment!

— Et qu'en vertu de ce traité vous êtes tenue de courir à mon secours si l'on m'attaque?

— En vérité!

— Le traité est formel.

— Vous m'étonnez.

— Lisez plutôt vous-même : Article 3me. La Prusse s'engage.....

— Assez, assez, votre parole me suffit. Je ne pensais plus guère à ce traité, mais puisqu'il existe je me ferai un devoir de l'exécuter fidèlement.

— J'en étais bien sûre.

— Vous dites donc que vous êtes attaquée?

— Ou que je vais l'être, ce qui revient au même.

— Et par qui?

— Par les Russes.

— En êtes-vous bien sûre?

— A moins que l'armée de deux cent mille hommes que la Russie a rassemblée sur ses frontières ne soit dirigée contre vous.

— Je ne le suppose pas, la vérité et la franchise me font un devoir d'en convenir; mais ces Russes n'ont pas tiré encore un coup de fusil, que je sache. A quoi bon prévoir les batailles de si loin?

— Prévoyance est mère de sûreté, voilà pourquoi je prends mes précautions. Je viens donc vous prier de vous mettre en mesure le plus promptement possible.

— Que faut-il faire pour cela?

— Mobiliser deux ou trois cent mille hommes.

— Diable! comme vous y allez!

— La Prusse, Dieu merci, peut mettre encore plus de monde sur pied.

— D'accord, mais pourtant trois cent mille hommes!

— Ce n'est pas plus qu'il n'en faut. Songez que pendant que je m'avancerai vous êtes tenue de garantir mes derrières. Vous comprenez bien que pour agir, le cas échéant, il faut que j'aie toute ma liberté d'action.

— Je suis bien loin de soutenir le contraire.

— Quand donnerez-vous donc des ordres en conséquence? Songez que le temps presse.

— Donnez-moi le temps de respirer, que diable! Le feu n'est pas à la mer, on ne mobilise pas ainsi trois cent mille hommes sans réfléchir un peu.

— Toutes vos réflexions doivent être faites, le traité est formel.

— Je ne prétends pas le contraire, cependant.....

— Voulez-vous manquer à vos engagements?

— Je ne dis point cela, mais.....

— Répondez par oui ou par non.

— Oui, sans doute, si la Russie veut vous faire la guerre, mais rien ne démontre jusqu'ici que telle soit son intention. Ne précipitons rien, au nom du ciel! Si vous m'en croyez, vous me donnerez le temps d'expédier un courrier à Saint-Pétersbourg pour savoir au juste si la Russie compte vous attaquer.

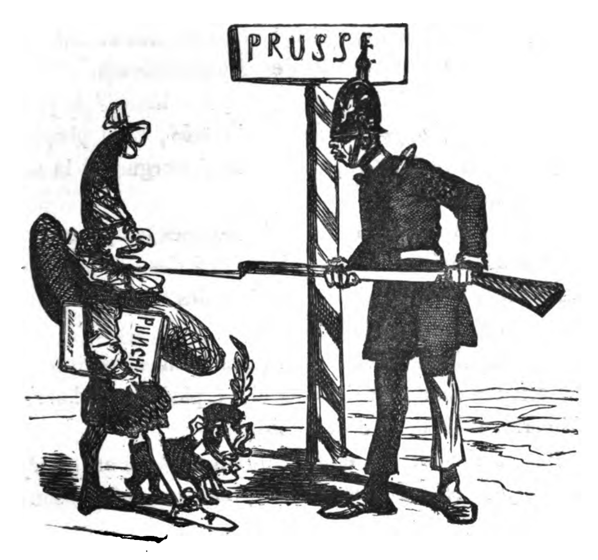
— Ce sera le centième courrier que vous enverrez.

— Aimez-vous mieux que j'écrive une lettre autographe à mon beau-frère ?

— Ce sera la mille et unième.

— Je ne saurais me décider sans cela, je ne veux pas qu'il soit dit que j'aie mobilisé cent mille hommes avant d'avoir épuisé tous les moyens de conciliation. Je vais donc écrire à mon beau-frère, et, selon sa réponse, j'agirai. Pendant ce temps-là, attendez-moi sous l'orme.

Le plus sûr serait de planter là madame la Prusse avec ses courriers et ses autographes. On finira peut-être par en venir là.



La Prusse déclarant la guerre... à Polichinel.

L'HUMANITÉ RUSSE.

9 janvier.

On lit dans le *Journal de Saint-Pétersbourg :*

« Les éternels ennemis de la Russie ne se lassent point de faire courir des bruits déplorables sur son compte.

» Ils ont prétendu que nos soldats avaient poussé la barbarie jusqu'à achever des soldats blessés tombés sur le sol.

» Ceux qui répandent ces bruits ne connaissent guère le gouvernement russe, qui est, comme chacun sait, le plus doux et le plus humain des gouvernements.

» C'est le gouvernement russe qui a inventé le proverbe : *On ne frappe pas l'ennemi tombé*, et la plupart des proverbes philanthropiques dont s'enorgueillit la sagesse des nations.

» Nous avons bien, il est vrai, dans les temps encore peu éloignés, fait administrer le fouet à des femmes septuagénaires, mais ces femmes étaient des nonnes endurcies dont on ne pouvait venir à bout.

» Nous confions journellement des femmes enceintes à des Cosaques chargés de les conduire à pied ou en chariot en Sibérie, mais ce sont des Polonaises.

» Nous arrachons des enfants de cinq ans à leurs mères éplorées pour en faire des mousses, mais ces enfants sont des juifs.

» Nous avons publié dernièrement certains ukases en vertu desquels on coupera un bras ou une jambe, quelquefois même une jambe et un bras à tout habitant de

la Crimée convaincu de vol, mais il est bon de dire que ces gens-là n'ayant plus rien à mettre sous la dent, prennent volontiers tout ce qui leur tombe sous la main, et qu'il a bien fallu recourir à des moyens violents pour mettre un terme à leurs rapines.

» D'ailleurs les habitants de la Crimée sont des Tartares, et on ne peut pas traiter des Tartares comme le commun des mortels, il faut bien venger un peu cette infortunée Lodoïska. Croyez bien que sans Lodoïska on n'aurait pas eu recours à cette législation exceptionnelle, et qu'on se serait contenté du simple knout.

» Comment voulez-vous qu'un gouvernement qui donne de pareilles preuves de sa mansuétude tolère qu'on achève les blessés sur le champ de bataille?

» Malheureusement le gouvernement ne peut pas être partout. Si on massacre par-ci par-là quelques blessés, ce dont il ne voudrait pas jurer, croyez bien que le gouvernement russe n'en a pas donné l'ordre et qu'il ne le donnera jamais; il respecte trop les proverbes pour cela.

» Mais il faut aussi que l'on sache que le soldat russe est dans une violente exaspération et qu'il y a bien de quoi.

» On fait à la Russie une querelle d'Allemand, et on vient la relancer jusque chez les Tartares sans qu'on sache pourquoi; on la force de se battre malgré son profond amour de la paix. Voilà des mois et des mois que la garnison de Sébastopol peut à peine fermer l'œil; le soldat campe dans la boue, dans la neige, mourant de faim et de froid, et on ne veut pas qu'il se mette un peu en colère! Le Russe est plein de patience et d'humanité, mais toutes les vertus ont des bornes.

» De plus, les alliés se conduisent d'une façon plus

que légère à l'endroit de Photius. Les Anglais, pour faire plaisir aux Turcs idolâtres et ennemis du nom chrétien, les Français, afin de mériter les éloges d'un journal intitulé l'*Univers*, dont l'approbation est, à ce qu'il paraît, un besoin impérieux pour eux, ne négligent aucune occasion de témoigner leur haine contre Photius; ils se réfugient dans les églises pour chercher un asile contre le mauvais temps, ils se servent des cloches pour des usages profanes, ils alimentent leur feu avec les chaises et les bancs du chœur.

» Or c'est là ce qui rend le soldat russe furieux. Quand on attaque Photius, il ne se connaît plus; Photius est tout pour lui, le czar ne tient que la seconde place dans son cœur. Le dernier des Cosaques chante en volant aux combats l'hymne national :

Mourir pour Photius,
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

» Du reste, pour se faire une idée juste de l'humanité du gouvernement russe, on n'a qu'à voir la façon dont il traite les prisonniers anglais et français tombés entre ses mains. Entendez-vous la moindre plainte, voyez-vous surgir la moindre réclamation?

» Nous savons bien que les souvenirs de 1814 encore vivants ont pu susciter de fâcheux préjugés contre nous. Les récits des prisonniers français ne donnent point une idée flatteuse de notre générosité, mais on aurait tort de nous juger d'après ce qui s'est passé à cette époque. En 1814, la presse n'avait ni l'influence ni les moyens d'action qu'elle possède maintenant. On pouvait compter que les solitudes de la Sibérie ne trahiraient pas leur secret, mais aujourd'hui une accusation même des plus légères

ferait en vingt-quatre heures le tour de l'Europe ; et comme nous tenons surtout à sauver les apparences, nous n'irions pas de gaieté de cœur tourmenter des prisonniers ni massacrer des blessés sur le champ de bataille. »



— Tas d' flatteurs !... C'est pour me faire accroire qu'ils me prennent pour un homme de c'te taille-là !

PROCLAMATION RUSSE.

10 janvier.

Moscovites, Russes grands et petits, Baskirs et autres,

Vous n'êtes point sans avoir entendu parler des prétendues propositions de paix que m'adressent les puissances occidentales, et vous vous dites : Notre bon père Nicolas va saisir probablement cette occasion de mettre fin à une guerre qui n'a rien de bien agréable pour nous en particulier, en supposant qu'elle amuse quelqu'un.

Eh bien, mes chers enfants, c'est ce qui vous trompe. Cette occasion, je ne la saisis pas du tout.

Et je vais vous dire pourquoi.

Certainement je suis pour vous un excellent père, personne n'en doute. Je m'empare de vos biens au besoin, je vous fais administrer le fouet quand cela me convient. Le plus tendre des pères ne saurait en faire plus, à moins de vous donner le fouet de sa propre main ; mais cela m'est impossible matériellement, à cause de votre grand nombre. Il y en a dont le tour n'arriverait jamais, et ce serait autant de perdu. Or, vous allez voir que c'est encore dans votre intérêt que je veux continuer la guerre.

Savez-vous quelles sont les conditions que prétendent m'imposer nos ennemis?

Vous allez l'apprendre et frémir.

Ils veulent que toutes nos églises soient démolies et qu'il nous soit interdit de professer plus longtemps notre culte national.

Pour garantir l'exécution de cet article et être bien sûrs que nous ne rebâtirons pas nos églises une fois qu'ils auront le dos tourné, ils exigent qu'on leur livre en otages saint Serge, saint Nicolas mon patron et la Panagia. Leur intention est de faire de saint Nicolas un sonneur de cloches à Saint-Eustache;

De saint Serge un bedeau à Saint-Severin;

Quant à la Panagia, ils veulent l'installer au Palais de l'industrie pour tenir le comptoir de la buvette dans la prochaine exposition universelle; ladite exposition n'a été inventée que dans ce but, car elle ne saurait contenir aucun objet de quelque importance du moment où la Russie s'abstient de toute espèce d'envoi au Palais de cristal.

Les alliés ont en outre la prétention de limiter la soif de vos vénérables popes, et de poser en principe que sous aucun prétexte ils ne pourront boire plus d'un litre d'eau-de-vie par jour, sous prétexte qu'ils se grisent habituellement, et qu'en cet état ils tiennent des discours propres à fanatiser la population.

C'est donc à vous de voir si vous voulez livrer la Panagia et vos deux principaux saints à ces mécréants, et mettre vos popes dans le cas d'attraper la pépie.

J'entends déjà votre refus énergique.

Cela étant, nous n'avons plus qu'à continuer la guerre, car vous conviendrez que jamais propositions plus baroques et plus impertinentes ne furent adressées à une grande puissance par une puissance voisine.

C'est l'occasion de vous dire que la guerre n'est point aussi désagréable pour vous que vous l'imaginiez, et même qu'elle doit vous plaire excessivement.

Je vais essayer de vous le faire comprendre, si c'est

possible toutefois, car vous passez pour avoir la caboche un peu dure.

Que faites-vous en combattant les troupes anglo-françaises? Vous défendez votre sol natal, vos popes, vos saints, votre empereur et toute la boutique, et ce faisant vous vous couvrez de gloire.

Est-ce que cela n'est point toujours flatteur de se couvrir de gloire?

Mais, direz-vous, tout n'est pas profit à ce métier que nous faisons, et ceux qui attrapent une balle ou un boulet n'ont pas lieu de se réjouir.

Moi, je soutiens au contraire que tout est profit, et vous allez voir.

Ceux qui n'attrapent rien du tout ont de la gloire; c'est un fait positif et vous en convenez vous-mêmes.

Quant à ceux qui reçoivent ce que vous appelez un mauvais coup, ils ont encore plus de profit que les autres, attendu qu'ils vont tout droit dans le paradis des Russes.

Et quel paradis! il faut voir ça.

Je monte tous les ans là-haut en passer l'inspection, car vous savez que j'ai l'habitude de ne m'en rapporter qu'à moi quand il s'agit du bien-être du soldat russe. Eh bien, mes amis, vous ne pouvez vous figurer ce que c'est. Des doubles, des triples rations tous les jours, de l'eau-de-vie à mort, de bons poêles toujours allumés, pas de corvée ni d'exercice, et le fouet seulement une fois par mois. C'est-à-dire que les anges en sont jaloux. Ah! ceux qui tiennent cette garnison ne sont fichtre pas à plaindre!

Ainsi la guerre va continuer de plus belle, à votre

grande joie, je n'en doute pas. Du reste, si quelqu'un parmi vous murmure encore après ces explications, c'est moi qui me charge de le régaler.

Votre tendre père,

NICOLAS.



A SÉBASTOPOL.

— Me voilà propre... toute ma garnison qui est ivre !

— C'est pas notre faute, général, les alliés ont coupé les conduites d'eau.

LA MOBILISATION ALLEMANDE.

18 janvier.

La question est de savoir si les petits États de l'Allemagne mobiliseront leurs contingents ou les laisseront dans l'immobilité.

Voici les nouvelles que nous recevons à cet égard :

Berlin, 24 janvier.

Mes tendances ne sont pas à la mobilisation. Une réunion du cabinet a eu lieu hier à Charlottenbourg. M. de Manteuffel a posé résolûment la question suivante : Mobiliserons-nous ou ne mobiliserons-nous pas ?

Hier j'aurais consenti à mobiliser, mais aujourd'hui que la Russie accepte les quatre garanties, je ne mobiliserai plus.

Sur mon âme et sur ma conscience, devant Dieu et devant les hommes, non, la mobilisation n'est pas nécessaire.

Munich, 25 janvier.

Quel parti prendra la Bavière dans la question de la mobilisation ?

Hier, à l'estaminecothèque du *Cygne*, le corecteur a parié deux moos de bière de Bavière avec le registrateur Herhard qu'on ne mettrait pas seulement en mouvement un caporal et quatre hommes de l'armée bavaroise.

Les sympathies russes du corecteur Paulman ne sont un mystère pour personne; on n'ignore pas, d'un autre

côté, ses relations étroites avec le conseiller Crespel, qui passe à juste titre pour le bras droit du ministre des affaires étrangères.

Ce pari a produit une sensation très-vive à Munich.

Stuttgard, 25 janvier.

La mobilisation est ici à l'ordre du jour de toutes les conversations. On se demande chaque matin en se levant :

Sommes-nous Russes ou Anglo-Austro-Français? Nous jetterons-nous dans les bras du Nord ou dans les bras de l'Occident?

Un courrier vient de partir pour se rendre auprès de notre représentant à la diète germanique; les instructions qu'il porte sont complétement dans le sens de l'immobilisation. D'autres personnes généralement bien informées assurent que les susdites instructions ne sont ni dans un sens ni dans un autre.

Le Wurtemberg ne prend pas l'engagement de mobiliser aujourd'hui, mais il ne dit pas non plus qu'il ne mobilisera pas demain. Tout dépend du temps et des circonstances.

Télégraphie électrique privée.

Lippe-Lippe, 24 janvier.

Le prince régnant vient de donner des ordres pour passer une grande revue de ses troupes. Le bruit se répand que l'armée sera mobilisée et que le grand-duc est décidé à se jeter dans les bras de l'Occident.

Les fonds ont haussé à la Bourse de Lippe-Lippe.

25 janvier.

Voici l'allocution que le grand-duc a adressée à ses troupes :

Soldats !

On prétend que je veux me séparer de ma vieille et fidèle alliée la Russie, alors qu'elle est dans l'infortune, n'en croyez pas un mot.

Si le czar vaincu cherchait un asile, c'est à ma cour qu'il en trouverait un inviolable; je lui céderais plutôt mon trône s'il le fallait.

Ainsi donc point de mobilisation.

J'ignore ce que la diète germanique va décider, mais si elle nous ordonne de nous lever, nous nous assiérons comme un seul homme.

Après ce discours, les troupes du grand-duc, au nombre de quinze fantassins et de sept cavaliers, ont défilé devant Son Altesse.

On assure que Lippe-Lippe veut contracter un emprunt.

Augsbourg, 26 janvier.

Voici ce que nous mande notre correspondant de plus récent sur l'attitude des petits États de l'Allemagne :

« La conférence de Bamberg, qui existe toujours secrètement, est tout entière contre la mobilisation. Ne comptez ni sur l'une ni sur l'autre Hesse, et n'ayez qu'une médiocre confiance dans les trois Saxes. Quant aux divers Mecklembourgs, ils sont tous enragés en faveur de la Russie.

» J'ai bien peur que les puissances occidentales ne soient obligées de se passer du Hohenzollern. »

Ce sera dur, en effet, mais il faudra bien qu'on s'y résigne et qu'on en prenne son parti. Qui aurait jamais cru pourtant que le Brunswick eût ainsi trahi la cause de la civilisation, qui est aussi celle des tabatières !



Bourgeois de Varsovie rentrant chez lui après l'arrivée d'un corps de troupes.

DES DÉSERTEURS, S'IL VOUS PLAIT!

28 janvier.

L'empereur de Russie au prince Menschikoff.

Prince,

Il y a une chose qui me choque beaucoup dans les rapports et bulletins des généraux alliés qui assiégent Sébastopol, c'est qu'il y est beaucoup question des déserteurs russes. A en croire ces messieurs, les déserteurs leur arrivent par centaines. C'est humiliant.

Est-ce que par hasard la désertion serait à l'ordre du jour dans mes armées?

NICOLAS.

Réponse de Menschikoff.

Dire que la désertion est à l'ordre du jour dans vos armées, ce serait trop; je dois pourtant convenir que la gloire de se faire tuer pour le triomphe de l'orthodoxie n'est pas également appréciée par tous vos soldats. Les vrais Moscovites tiennent bon, mais les autres, les Polonais surtout, ne négligent aucune occasion de s'échapper pour aller chercher un refuge au camp des alliés.

La plupart y parviennent, mais il y en a d'autres qui se laissent surprendre au moment de s'évader, et ceux-là payent pour les premiers; je les fais pendre sans beaucoup de cérémonies. Il ne se passe presque pas de jour sans quelque exécution de ce genre. C'est d'un bon

exemple, et puis cela nous distrait des ennuis et de la monotonie du siége.

Je suis, sire, etc., etc.

MENSCHIKOFF.

Réponse de l'empereur Nicolas.

Vous faites bien de pendre non-seulement les déserteurs, mais encore tout soldat soupçonné de vouloir déserter. En pareil cas, il faut pendre plutôt deux fois qu'une.

Mais tout cela ne change rien à l'état de la question.

Il est positif, d'après votre propre aveu, que nos soldats désertent, les alliés signalent le fait dans leurs bulletins, et je ne sache rien de plus humiliant pour la Russie.

D'où vient donc que nous ne leur rendons pas la pareille, et qu'il n'est jamais question de déserteurs anglais ou français dans vos bulletins?

NICOLAS.

Réponse de Menschikoff.

Sire,

Si je ne parle jamais dans mes rapports des déserteurs anglo-français, c'est qu'il n'y en a pas. Ces coquins aiment mieux rester chez eux que de venir chez nous.

Puisse cette raison vous paraître suffisante et me dispenser d'en donner d'autres!

MENSCHIKOFF.

Réponse de l'empereur.

La raison que vous alléguez ne me satisfait pas du tout.

Quand il n'y a pas de déserteurs, on en invente. Or j'exige qu'à l'avenir les Anglais et les Français ne désertent pas moins que les Russes.

C'est vous-même que je charge de l'exécution de cet ordre, que vous êtes prié de considérer comme un ukase.

NICOLAS.

Réponse de Menschikoff.

Sire, cela suffit; je vous jure qu'à l'avenir on désertera, puisque c'est l'ordre de Votre Majesté.

MENSCHIKOFF.

Le lendemain on lisait dans l'*Invalide de Pétersbourg :*

Nouvelles de Crimée. — Dépêches du prince Menschikoff.

Tous les jours on voit arriver à Sébastopol des déserteurs anglo-français qui sont très-heureux d'avoir pu enfin quitter le camp allié.

Les renseignements qu'ils nous apportent sont souvent d'une haute importance. Hier, par exemple, nous avons appris de la bouche d'un sergent de zouaves que le général Bosquet était enrhumé, et que lord Raglan avait eu la semaine dernière une attaque de goutte.

Ces déserteurs paraissent enchantés de leur nouvelle position, et ils répètent toute la journée : *Buono Russes, buono!* Deux cents d'entre eux ont déjà demandé à être incorporés dans nos troupes, et ils se font remarquer par leur zèle et leur ardeur.



— Vois-tu, Dumanet, si nous n'avons pas de quoi nous chauffer, ça tient à une chose, c'est que dans cette question d'Orient toutes les bûches se sont rangées du côté des Russes.

LE MOYEN DE SE PROCURER DES DÉSERTEURS.

1er février.

— Sergent Goulatromboff, avancez à l'ordre.

— Me voilà, mon général.

— Es-tu un homme de bonne volonté?

— Pour le service de notre auguste empereur et de la Panagia il n'est rien que je ne fasse.

— Eh bien, l'occasion se présente de lui être extrême-

ment agréable. Notre auguste maître désire avoir des déserteurs; il m'a même adressé un ordre très-pressant à ce sujet : alors, Goulatromboff, j'ai pensé à toi.

— Je suis votre homme. Vous voulez que je déserte?... bon! je ne demande pas mieux.

— Un moment, ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Peste! comme tu y vas!

— Je vous ai dit que j'étais tout à votre service.

— Oui, mais ce n'est pas ce service qu'on attend de toi. Tu vois cet habit?

— Oui, général.

— C'est un uniforme de zouave.

— Bien.

— Tu vas l'endosser.

— Tout de suite?

— Attends un peu; ce n'est pas tout de suite qu'il faut t'habiller en zouave, c'est cette nuit.

— Quand vous voudrez.

— Tu mets en même temps cette barbe et cette moustache postiches.

— Soit.

— Ainsi déguisé, tu te présentes au poste de garde à une des portes de Sébastopol, et tu te fais passer pour un déserteur de l'armée française.

— Je comprends.

— Sais-tu le français?

— Pas du tout.

— Ce n'est guère, mais il n'importe. Tu regarderas autour de toi d'un air émerveillé en disant : — Superbe ville, Sébastopol!... superbe! superbe! Retiendras-tu ces mots-là?

— Je tâcherai de les apprendre par cœur.

— Bien. Tu paraîtras ensuite charmé de l'accueil qui te sera fait, et tu répéteras plusieurs fois : — Buono, buono; grand peuple, le Russe, bravissimo! Sauras-tu dire tout cela?

— J'essayerai.

— Ne va pas au moins te tromper; c'est du français le plus pur que je t'enseigne là, celui que l'on parle à Paris à l'Académie. Après cela tu te tromperais qu'il n'y aurait pas grand mal; ce serait toujours assez bon pour les hommes du poste. Mais ce n'est pas tout : tu demanderas ensuite à être conduit en ma présence.

— Faudra-t-il le demander en français ou en russe?

— Cela n'y fait rien.

— J'aime mieux ça.

— Tu diras que tu as de grandes révélations à me faire, des renseignements de la plus haute importance à me donner.

— Ah! et quel renseignement vous donnerai-je?

— Aucun, imbécile; ce n'est qu'une ruse pour faire croire que tu viens du camp français.

— A la bonne heure.

— Je te prendrai donc à part, et nous ferons semblant d'avoir ensemble à voix basse une conversation très-vive et très-animée.

— J'y suis complétement.

— La conversation finie, tu te jetteras à mes pieds, et tu demanderas avec instance que je te fasse l'honneur de t'incorporer dans l'armée russe.

— Mais j'y suis déjà, mon général.

— Oui, tu y es, imbécile, mais seulement en qualité de Russe; c'est comme zouave français que tu dois demander à porter les armes contre ta patrie.

— Ah ! je comprends.

— Ce n'est pas malheureux. Une fois la scène finie, tu vas secrètement quitter tes habits de zouave, tu reprends l'uniforme russe, et tu redeviens simple sergent Goulatromboff comme devant.

— Parfait, parfait; c'est convenu, je déserte ce soir.

Tel est le moyen employé par le gouverneur de Sébastopol pour se procurer des déserteurs français, dont il est question ensuite dans ses dépêches au czar. Quelquefois, à la vérité, le soldat chargé de jouer le rôle du zouave déserteur abuse des facilités que lui procure sa mission pour déserter lui-même au naturel et aller rejoindre le camp allié; mais c'est un simple détail que nous mentionnons seulement pour mémoire.



— Soldat, je partage vos dangers, vos fatigues !
— Oui, mais vous ne partagez pas votre paletot.

AUTRES EXPLICATIONS DE LA PRUSSE.

7 février.

J'ai promis, il est vrai, de soutenir l'Autriche pour le cas où la Russie prendrait contre elle une position offensive, mais j'ai beau regarder autour de moi, j'ai beau interroger l'horizon, je ne vois rien venir; la position offensive ne se dessine pas.

On vient me dire cependant le contraire, mais c'est que l'on veut m'en faire accroire. Or ce n'est pas à moi que l'on joue de pareils tours.

Il est question d'une armée de cent cinquante mille hommes qui serait déjà rassemblée sur la frontière de l'Autriche. Mais c'est un bruit que les mouchards font courir.

Cent cinquante mille hommes ne se trouvent point sous les pas d'une mule, comme se plaisait à le dire le grand Frédéric.

L'Autriche veut me forcer la main, cela se voit de reste, et elle ne croit pas à ces cent cinquante mille hommes plus que moi.

Mais j'ai fait plus que de m'en rapporter à ce sujet aux simples vraisemblances, j'ai expédié des espions à Pétersbourg.

Un de ces espions, homme d'une éducation supérieure et d'un maintien parfait en société, est parvenu à se glisser dans le palais même de l'empereur et à lier conversation avec lui en feignant de le prendre pour un autre. C'était assez habile comme entrée en matière.

— Pardon, monsieur, n'est-ce point à l'illustre Gaudissart que j'ai l'honneur de parler?

— Non, monsieur; mais qu'est-ce que c'est que ce Gaudissart avec lequel vous me confondez?

— Un commis voyageur en vins que j'ai eu le plaisir de rencontrer en chemin de fer, un homme fort aimable du reste.

— Vous êtes bien honnête, je ne suis point un commis voyageur en vins; je suis l'empereur de Russie.

— Alors agréez mes excuses... la ressemblance, vous comprenez..... Ah! vous êtes l'empereur de Russie! enchanté de faire votre connaissance!

— Vous êtes bien bon.

— Ah! parbleu, puisque nous sommes en train de causer, dites-moi donc vos idées au sujet de l'Autriche. Vous prenez donc à son égard une position offensive?

— Par exemple! Qui est-ce qui a pu vous dire...

— Et cette armée de cent cinquante mille hommes réunie sur ses frontières... on en a entendu parler, mon gaillard! Vous vous figurez donc pouvoir faire vos coups à la sourdine?

— Pure calomnie, mon cher monsieur; cancan odieux s'il n'était pas si ridicule. Je vous jure par saint Serge que je ne sais pas de quoi vous me parlez... Mais venez donc prendre un verre de punch.

La conversation en resta là, mais elle n'avait pas été trop mal menée par mon espion. Il prit le verre de punch, sans préjudice de quelques autres, et partit ensuite en poste pour me rapporter ses informations. L'Autriche me permettra donc de douter encore de l'attitude offensive de la Russie.

Or ce serait l'encourager que d'avoir l'air de prendre l'attitude offensive au sérieux.

La Prusse est responsable de la dignité de l'Allemagne, et cette responsabilité est bien plus importante que tous les traités qu'elle peut avoir signés avec l'Autriche.

Elle ne saurait permettre à l'Autriche de prêter à rire par des craintes pusillanimes. C'est pourquoi elle continuera de ne pas mobiliser ses armées et de rester dans cette magnifique attitude expectante qui fait en ce moment l'admiration de l'Europe, et qui sera son éternel honneur dans les âges futurs.



Fidèle à ses principes, M. Cobden, membre du congrès de la paix, s'enrôle dans l'armée prussienne.



Le Czar cherchant en vain à retenir son meilleur défenseur, le général *Hiver*, sans lequel il n'a jamais pu vaincre ses ennemis.

LE RETOUR DES GRANDS-DUCS.

8 février.

Soldats de Sébastopol,

Nous voici de nouveau près de vous, de retour d'un voyage que nous avons fait à Saint-Pétersbourg pour faire part à notre auguste père de nos premières impressions.

Par la même occasion, nous lui avons raconté la bataille d'Inkermann, et ce récit ne l'a pas transporté de joie, comme vous pouvez bien le penser. Il avait en effet le droit d'être mécontent, sans se montrer trop difficile.

Quant à nos premières impressions personnelles, elles ne sont pas gaies non plus.

Vous devez comprendre pourquoi.

Nous arrivons du fond de la Russie pour être spectateurs d'un triomphe que l'on nous avait promis. Et au lieu de cela qu'avons-nous vu? Une déroute complète.

Ce n'était pas la peine de nous promettre les plus brillants succès si l'on ne devait pas nous tenir parole. On n'avait qu'à ne nous rien promettre, et nous serions tranquillement restés à Pétersbourg, ainsi qu'il convenait à des jeunes gens sages qui tiennent à se bien conduire, et surtout à ne pas se compromettre.

Nous serions encore paisiblement assis au coin de notre feu, si notre auguste père l'empereur n'était venu nous sommer de remonter en chaise de poste. — Allons, flâneurs, nous a-t-il dit, c'est assez vous chauffer les pieds; il faut repartir tout de suite pour la Crimée, où vous aurez l'honneur de me représenter!

La proposition n'avait rien d'engageant par les vingt degrés de froid dont nous jouissons. Rien n'est moins amusant que de souffler dans ses doigts et de courir les champs au milieu de l'hiver. Mais notre auguste père a une façon d'exprimer ses désirs qui ne souffre pas de délai, encore moins de résistance. Aussi dès le lendemain de cette petite allocution nous étions déjà en route.

Mais vous comprenez bien que nous ne sommes pas venus avec l'intention d'avoir du désagrément comme la première fois.

Il s'agit donc de rafraîchir un peu les lauriers d'Inkermann, qui n'ont jamais été bien lourds à porter, comme vous ne le savez que trop.

Et c'est votre faute.

Nous entendons que les choses aillent mieux cette fois.

Autant qu'il nous semble, la bataille d'Inkermann avait pour but de jeter tout simplement les alliés à la mer. Le grand pope d'Odessa nous avait juré que la chose n'offrait aucune difficulté, que les alliés s'attendaient à ce qui allait leur arriver, et que dans cette prévision ils s'étaient procuré des ceintures de sauvetage.

Qui diable ne se serait pas laissé prendre à des affirmations si catégoriques? Les popes sont des gaillards qui vont de l'avant, surtout lorsqu'ils ont bu leur litre d'eau-de-vie dans la journée. Mais ils s'inquiètent fort peu du reste. Le fait est qu'il n'a plus été question des ceintures de sauvetage, lesquelles en notre âme et conscience nous paraissent aujourd'hui fort invraisemblables.

Après cela il faut dire que si les popes ont pu se livrer sans danger pour eux aux prophéties les plus brillantes, et s'ils n'ont rien fait pour gagner la bataille d'Inkermann, du moins n'ont-ils rien fait pour l'empêcher. Je voudrais bien pouvoir vous faire le même compliment, mais la vérité ne le permet pas.

Si la bataille d'Inkermann a été perdue, ç'a été votre faute, puisque vous pouviez la gagner. Nous ne voyons pas ce que les plus retors d'entre vous pourraient objecter contre ce raisonnement.

Il faut donc réparer le temps gaspillé d'une façon si déplorable, et prendre notre revanche sur les alliés.

C'est pour prendre cette revanche que nous sommes venus, et vous voyez ainsi ce que vous avez à faire.

Nous vous donnons quelques jours pour réparer l'échec d'Inkermann, car vous pouvez bien penser que nous n'allons pas rester éternellement dans la situation ridicule où nous a mis cette bataille aux yeux de toute l'Europe.

Gagnez-en une autre et tout sera oublié. Nous ne sommes pas ici pour autre chose. Nous sommes venus pour une victoire, on nous l'a promise et nous la voulons, faute de quoi nous irons déposer nos plaintes aux pieds de notre auguste père.

Et vous verrez un peu quel homme c'est lorsqu'il monte sur ses grands chevaux.

En attendant qu'il y monte, nous vous souhaitons le bonsoir, avec toutes les bénédictions de la Panagia.

LES DEUX GRANDS-DUCS.



LES GRANDS-DUCS. — Ah! sapristi, Menschikoff, habillez-nous en simples soldats pour que nous évitions les balles ennemies, mais au moins ne nous knoutez pas!

MENSCHIKOFF. — Excusez-moi, mais si je ne vous traitais pas absolument comme les autres soldats, cela pourrait donner l'éveil aux travailleurs français!

LE CARNAVAL RUSSE.

15 février.

— Je vous avais chargé, Nesselrode, d'organiser un carnaval russe digne de rivaliser avec celui de Paris, vous en êtes-vous occupé?

— Oui, sire.

— Aurons-nous un bœuf gras? Vous savez que la promenade du bœuf gras est le fond même de tout carnaval un peu sérieux.

— Nous aurons un bœuf gras, sire, j'en ai trouvé un, mais ce n'a pas été sans peine.

— Peu importe; l'essentiel est que vous l'ayez trouvé. Maintenant parlons un peu du cortége.

— A parler franchement, c'est ici que nous allons être embarrassés.

— Eh quoi, nous manquerions à Pétersbourg d'hommes de bonne volonté pour escorter le bœuf gras! Nesselrode, c'est impossible.

— Sire, les hommes de bonne volonté se présenteront, daignez n'en pas douter, mais ce n'est pas tout. Si Votre Majesté veut entrer avec moi dans les détails.....

— J'y entrerai certainement, Nesselrode. Voyons, parlez.

— Eh bien, j'ai profondément étudié la question, et nul ne connaît mieux que moi la composition du cortége du bœuf gras à Paris; c'est sur celui-là que nous devons calquer le nôtre. Il nous faut d'abord un petit Amour.

— Ce n'est pas difficile à trouver. Le premier polisson venu fera l'affaire après qu'on l'aura débarbouillé.

— Votre Majesté ne tient pas compte de la rigueur de la saison. Le petit drôle chargé de jouer le rôle de l'Amour grelottera sur son char, et les journaux anglo-français ne manqueront pas de dire que nous n'avons que des petits amours morfondus, et ils partiront de là pour se moquer de nous.

— Écoutez, Nesselrode, si le gamin se permet de grelotter contrairement à nos ordres, vous lui ferez flanquer le fouet; ça l'échauffera.

— Je ne dis pas non, mais continuons. Il nous faut une douzaine de druides pour figurer sur le char à côté de l'Amour.

— Diable! ceci me paraît plus difficile à trouver, à cause de l'orthodoxie bien connue des Russes, qui ne consentiront qu'avec une extrême répugnance à se déguiser en prêtres de Teutatès. Mais est-ce que les druides sont indispensables?

— Tout ce qu'il y a de plus indispensable, sire. Ils se rattachent essentiellement à la tradition du carnaval parisien.

— Eh bien, il faudra voir. Allez toujours.

— Si j'osais, je proposerais à Votre Majesté de remplacer les druides par des popes.

— C'est une idée, Nesselrode, nous y songerons. Continuez.

— Immédiatement à la suite du char doivent marcher des sauvages avec des massues.

— Nous aurons des Baskirs.

— Sire, le Baskir est petit de taille et fort laid, il ne rivalisera pas avantageusement avec le sauvage parisien, qui est recruté dans l'élite de la population.

— Vous croyez, Nesselrode?

— J'en suis sûr. Le sauvage du bœuf gras, par sa haute taille et la beauté de ses formes qui ressortent merveilleusement sous son tricot couleur de chair, fait tourner toutes les têtes du beau sexe.

— Il est certain que le Baskir a moins de succès auprès des belles. Après, Nesselrode?

— Les sauvages dans l'escorte précèdent toujours une forte troupe de mousquetaires.

— Eh bien, nous aurons des mousquetaires, Nesselrode, nous en aurons autant qu'il en faudra, par la voie du recrutement, s'il le faut.

— Sans doute, sire, mais auront-ils la tradition française? Voilà l'essentiel, et c'est de quoi je doute. J'en dois dire autant de nos sauvages, de nos druides et de notre Amour, en supposant que nous ayons la bonne fortune d'en trouver. Il y a un certain *chic*, passez-moi le mot, qu'il ne sera pas facile de leur donner. Encore si nous avions le temps de faire des répétitions!

— Un moment, Nesselrode! Ce dernier mot m'inspire une idée. Parbleu! nous sommes bien bons de nous donner tant de peine; nous n'avons qu'à prendre les comparses du Théâtre-Français, les magasins fourniront les costumes, druides, mousquetaires, troubadours et le reste, rien ne manquera. Que pensez-vous de l'idée?

— Je la trouve excellente, sire.

— Eh bien, allez-moi vite chercher mon impressario, le général Guédéonoff.

Au départ du courrier, l'empereur Nicolas, enfermé dans son cabinet avec le général, traitait la grave question du carnaval de Pétersbourg.



S'étant procuré du bois pour faire la soupe.

LE NOUVEAU MANIFESTE.

24 février.

Habitants de l'Europe,

Moi, le czar de toutes les Russies, orthodoxe et craignant Dieu, j'éprouve le besoin de me livrer de nouveau à cette mystification qui consiste à protester de mon amour de la paix.

Peut-être la trouvera-t-on un peu usée, mais nous sommes justement en carnaval, et, dans ce moment de l'année, on ne doit pas se montrer difficile en fait de plaisanteries.

Je déclare donc, à la face des hommes et de la Panagia qui m'entend, que depuis deux ans je me mets en quatre pour éviter la guerre. Que l'on me donne le fouet si ce n'est pas vrai.

Inutile de raconter encore une fois l'envahissement des principautés par les Turcs et non par les Russes, comme on l'a dit pour me calomnier. Cette histoire a été faite assez souvent, soit par moi ou par mon chancelier Nesselrode. Elle serait peut-être ennuyeuse, n'y revenons pas.

Pour le moment, il est vrai que j'ordonne partout des armements considérables, et même que je viens de décréter la levée en masse de toute la population de mon empire. Ces mesures n'ont pas la signification belliqueuse qu'on veut leur attribuer. J'aime à passer des revues et à faire manœuvrer des corps considérables de troupes, voilà tout. Honni soit qui mal y pense!

Où l'on peut juger de mes intentions pacifiques, c'est

à Vienne. Ne regardez ni au Danube, ni en Crimée, ni à la frontière austro-russe. A Vienne, mes intentions pacifiques sont personnifiées dans le prince Gortschakoff, qui est chargé de discuter avec les plénipotentiaires des autres puissances la base des quatre garanties. L'acceptation de cette base est-elle le fait d'un homme qui aurait l'intention bien arrêtée de guerroyer jusqu'à extinction?

Remarquez, du reste, l'attitude du prince Gortschakoff. Un quaker n'est pas plus décent ni plus modéré que lui dans ses vêtements, dans ses habitudes et dans son langage. Trouve-t-on la moindre chose à reprendre à son paletot? Ah! je comprends à la rigueur que le paletot de Menschikoff à Constantinople ait effarouché le vulgaire, mais le paletot de Gortschakoff à Vienne n'a nullement fait parler de lui, et il est à l'abri de toute espèce de reproche.

Sa coiffure n'est pas moins modeste. Gortschakoff porte le chapeau à larges bords du quaker, et il le porte par mes ordres; je ne pense pas qu'il puisse y avoir une coiffure d'une signification plus précise dans le sens de la paix. Si l'on en connaît, qu'on me le dise, et je donnerai aussitôt des ordres en conséquence.

Dans les rues de Vienne, le prince Gortschakoff ne sort jamais qu'à pied ou en voiture. En voiture, il prend humblement la file à la queue des derniers fiacres; à pied, il cède toujours le haut du pavé et chemine tranquillement appuyé, d'un air paterne, sur un jonc à pomme d'ivoire, comme les pères nobles de comédie.

C'est moi qui ai ordonné cette mise en scène, afin que personne en Europe ne pût se méprendre sur mes intentions.

Je répète donc que c'est à Vienne qu'il faut regarder,

et que le chapeau, la canne à pomme d'ivoire et l'attitude de mon plénipotentiaire en disent plus que mes armements et mes levées en masse.

Voilà, habitants de l'Europe, la nouvelle balançoire à laquelle j'ai jugé à propos de me livrer à propos des jours gras. Si j'ai bien compté, c'est la neuvième fois que je me livre au même exercice, toujours avec le même succès. Quand nous serons à dix, je ferai une croix.



— Dites donc, ça doit vous flatter, toute cette boue-là... c'est un hommage que la nature rend à un de vos compatriotes, M Mac-Adam.

LES BASKIRS A PÉTERSBOURG.

27 février.

Nous recevons de notre correspondant de Saint-Pétersbourg la lettre suivante :

Messieurs,

Il vient de passer dans nos rues un régiment de Baskirs. Jusqu'ici j'avais quelquefois entendu parler des Baskirs, mais sans en avoir jamais vu. Ce sont des espèces de sauvages nains avec une grosse tête, un nez épaté et de petits yeux ronds. Ils se nourrissent volontiers de chair de cheval et puent très-fort, ce qui se comprend de reste.

Je les regardais passer en me bouchant le nez, et je me rappelai les proclamations où le Czar notre maître déclare avoir pris les armes pour la défense de la civilisation. Chose singulière! me disais-je, voilà que la civilisation est défendue maintenant par des sauvages dont le langage est une espèce de gloussement, qui ne se doutent pas seulement de ce que c'est qu'un livre, une statue, un tableau, qui ne connaissent d'autres monuments d'architecture que des trous creusés en terre ou de misérables cabanes de bois, qui mangent du cheval et sentent mauvais, et dont quelques-uns combattent encore avec des arcs et des flèches. Et contre qui dé-

fendent-ils la civilisation? Contre deux grandes nations qui ont les plus beaux musées, les plus magnifiques monuments du monde, qui ont poussé les arts à leur perfection, l'industrie jusqu'au prodige, qui ont produit les plus grands hommes dont s'honore l'humanité, Shakspeare et Newton, Pascal et Voltaire. Ce sont les compatriotes et les héritiers de ces génies sublimes qui sont les barbares, et le flambeau de l'intelligence qui s'éteint dans leurs mains va être rallumé par d'affreux petits êtres hauts de quatre pieds qui ne connaissent d'autre langue qu'un gloussement bestial et se nourrissent de charogne !

Ceci me parut un peu fort de café, passez-moi l'expression, et je me demandai si par hasard il n'y aurait pas quelque exagération dans les proclamations et les manifestes de notre auguste maître.

Continuant mes réflexions, je fis un triste retour sur moi-même et je me demandai si je devais considérer les Baskirs comme mes compatriotes.

Je ne vois pas trop, à dire le vrai, comment je pourrais m'en dispenser, puisque les Baskirs font partie de l'empire russe, payent l'impôt et sont forcés de prendre les armes quand l'empereur les appelle sous les drapeaux.

Cette conclusion n'est pas flatteuse pour nous autres Russes de Pétersbourg, et je donnerais bien volontiers au diable tous les Baskirs de la Baskirie. Nous voilà obligés de fraterniser avec eux. Je tremble qu'il ne prenne envie à quelqu'un de ces petits messieurs de m'inviter à dîner. Me voilà exposé à manger du gigot de cheval et à trinquer avec du lait de jument aigre à la

foi orthodoxe et à la civilisation. Ironie cruelle, et j'ai mal au cœur rien que d'y songer.

Justement il est question d'un banquet que le régiment de Baskirs prétend offrir aux notables habitants de Pétersbourg, et pour mon malheur je compte parmi ces notables. Nul moyen de refuser; que dirait l'empereur?

Aussi me voyez-vous, monsieur, dans un grand embarras. Je me demande si je ne ferais pas bien de me cacher dans ma cave jusqu'à ce que ces damnés Baskirs aient quitté la ville.

La Russie est beaucoup trop grande, et au lieu de songer à étendre encore ses frontières, elle ferait mieux de les resserrer et de se contenter comme population de ce qu'on peut à la rigueur appeler des hommes, en se débarrassant du reste. Or, il paraît que les Baskirs ne sont rien encore auprès d'autres peuplades que nous ne connaissions jusqu'ici que fort vaguement, et avec lesquelles cependant nous devons échanger le baiser fraternel sur l'autel de la patrie. C'est pourtant bien joli un Baskir! Mais un de mes voisins avec qui je viens de m'entretenir sur ce sujet m'assure qu'il y a des tribus incroyables qui se nourrissent de chair de phoque et d'huile de baleine et qui vivent dans des trous. Ces tribus seront appelées aussi, selon toute apparence, à la défense de la civilisation.

Je ne sais pas où cela s'arrêtera et quels peuvent être les compatriotes que le Czar nous réserve à la dernière extrémité. Je m'attends à voir entrer à Pétersbourg des bandes d'ours blancs, de veaux marins et de renards bleus, de loups aussi, criant comme Tancrède : *O patria!* Dieu nous préserve et vous aussi de cette armée

destinée à combattre la barbarie! Entre nous, il me semble que le Czar se moque un peu des gens.

Agréez, etc., etc.

UN RUSSE DE PÉTERSBOURG.



Le général russe commandant les Baskirs s'étant permis de prononcer le mot de *discipline*.



Habitant de Sébastopol sortant de chez lui le matin pour aller chercher son lait.

CIRCULAIRE RUSSE.

28 février.

Monsieur le ministre,

L'empereur, mon auguste maître et le vôtre, croit devoir signaler à votre attention et à celle des puissances amies la conduite que vient de tenir le Piémont à son égard.

Tout le monde sait que la maison de Savoie a été inventée par la maison Romanoff. Ce sont les architectes

russes qui ont bâti Turin, des soldats russes qui ont conquis la Sardaigne, des matelots russes qui ont pris le port de Gênes, afin de donner tout cela à la maison de Savoie.

L'empereur Alexandre, de glorieuse mémoire, s'était pris d'une passion véritable, je dirais d'une toquade, si le respect ne m'interdisait cette expression, pour la maison de Savoie. Il répétait sans cesse au congrès de Vienne : — Si la maison de Savoie n'existait pas, il faudrait l'inventer.

— A qui donnerons-nous cette ville?

— A la maison de Savoie.

— A qui ferons-nous cadeau de ce port?

— A la maison de Savoie.

— A qui octroyerons-nous cette langue de terre?

— A la maison de Savoie.

Telle était la réponse invariable que l'empereur Alexandre, de glorieuse mémoire, faisait à toutes les propositions qui surgissaient à cette époque de remaniement général de la carte de l'Europe. Les ministres des autres puissances étaient jaloux et venaient me dire à chaque instant : — Qu'a donc fait la maison de Savoie à votre maître pour qu'il la préfère ainsi à toutes les autres?

— Ma foi, répondais-je, je l'ignore; si vous tenez à le savoir, allez le demander à Sa Majesté.

La maison de Savoie créée, agrandie, protégée par l'empereur Alexandre, de glorieuse mémoire, et par la Russie, vient de reconnaître tous ces bienfaits en contractant une alliance avec les puissances occidentales et en envoyant un corps de quinze mille hommes envahir les États de notre auguste et bien-aimé souverain.

Dans cette circonstance, le Piémont a poussé l'oubli

de toutes les convenances jusqu'à conclure ce traité sans le faire précéder d'une déclaration de guerre.

Ordinairement quand une puissance est décidée à tirer le glaive contre une autre puissance, il y a des formalités qu'elle est tenue de remplir. Les peuplades les plus sauvages ne négligent jamais ces formalités.

Quand un Mohican, la figure barbouillée de rouge, se présente dans le wigwam où les chefs de la tribu des Iroquois tiennent conseil, cela veut dire que les Mohicans déclarent la guerre aux Iroquois et que ceux-ci n'ont plus désormais qu'à marcher dans les sentiers de la guerre.

En Europe les choses se passent d'une autre façon. La puissance qui entend déclarer la guerre à une autre puissance lui expédie un ambassadeur extraordinaire. Cette ambassade arrive et fait connaître au gouvernement l'objet de sa mission. Aussitôt on fait préparer la salle du trône, le souverain y monte entouré de toute sa cour, et l'ambassadeur s'avance le pot en tête et la cuirasse sur les épaules vers le trône; là il s'écrie : « Au nom de mon maître, à toi, Nicolas Romanoff craignant Dieu, czar de toutes les Russies, je te déclare la guerre et te somme de relever ce gant! » Après avoir jeté un gant que le souverain menacé fait ramasser par son connétable, l'ambassadeur se retire en faisant sonner ses éperons.

D'autres fois on se contente d'envoyer à la frontière un héraut d'armes qui sonne quatre fois de la trompette et proclame la déclaration de guerre en se tournant du côté des points cardinaux.

Le Piémont n'a pas même cru devoir employer ce dernier procédé, nous vous prions de le faire savoir aux puissances amies, afin qu'elles voient jusqu'à quel point

les alliés des puissances occidentales méprisent et foulent aux pieds les plus vulgaires égards; ayez bien soin d'ajouter que, malgré tout cela, l'empereur mon auguste maître et le vôtre ne confisquera pas les biens des sujets sardes, et au lieu de les envoyer en Sibérie directement, leur donnera le temps nécessaire pour quitter la Russie.

Agréez, monsieur l'ambassadeur, l'assurance de ma très-haute considération.

NESSELRODE.



Cosaques ignorants voulant s'opposer à l'exploitation du chemin de fer de Balaclava.

CONSIDÉRATIONS

SUR LA MORT DE NICOLAS Ier, DATÉES DE LA PLACE DE LA BOURSE.

4 mars.

Philosophes, historiens, poëtes, moralistes, approchez et venez voir ce qu'on appelle un grand événement aujourd'hui !

L'empereur de Russie est mort, une des grandes figures de ce temps-ci s'éclipse de la scène du monde, un grand principe peut-être disparaît. Qui peut dire encore ce qui va succéder à ce coup inattendu de la Providence? Est-ce la guerre, est-ce la paix? L'autocratie n'est-elle plus qu'un cadavre, ou va-t-elle s'incarner dans un corps jeune et vigoureux? Personne ne songe à tout cela, une seule idée remplace toutes les préoccupations, on n'entend plus dans tout Paris que ces mots : La rente, que fait la rente? à combien sont les chemins de fer?

Des quartiers les plus éloignés de la capitale, du fond du Marais, des nécropoles qui environnent le jardin des plantes, des hauteurs du Luxembourg et de l'Observatoire le flot des petits rentiers se précipite sur la place de la Bourse. Quel jour pour lui! La rente a monté de cinq francs; cet homme, ce monarque, ce perturbateur objet de ses malédictions et de ses terreurs incessantes, ne troublera plus son sommeil, une apoplexie ou une paralysie pulmonaire s'est chargée de réaliser le vœu secret qu'il formait tous les jours : Nicolas Ier n'est plus.

Quel jour aussi pour les portiers !

Quant à ce qu'on appelle les hautes classes de la société, ce sont les mêmes préoccupations; on ne songe ni au passé ni à l'avenir, mais au présent. On s'inquiète si un tel était à la baisse ou à la hausse, on se demande si tel autre a eu le temps de se retourner. Il n'y a pas depuis hier d'autre sujet de conversation.

C'est samedi qu'il fallait voir la Bourse.

On prétend que les pierres ne sont pas élastiques, moi je soutiens le contraire; il y a des moments où des pierres deviennent du caoutchouc. Samedi dernier la salle de la Bourse contenait au moins cent mille individus.

Il y en avait sur le perron, il y en avait sur les escaliers, il y en avait sur la place; on a vu des coulissiers nichés dans l'acanthe des chapiteaux, d'autres ont grimpé sur les toits et y ont installé une seconde coulisse. Des spéculateurs logés dans les frises jetaient de là-haut avec un porte-voix leurs ordres aux agents de change.

On parle de plusieurs cas d'asphyxie. Un grand nombre de commis des membres du parquet ont été étouffés en essayant de se rendre auprès de leurs patrons.

Honneur au courage malheureux!

Et quelle foule, quelle cohue, quelle multitude sur la place de la Bourse et dans les couloirs! Il fallait voir collées aux barreaux de la grille ces Tantales en jupon qu'un impitoyable arrêt du destin et de la police éloigne de ces ondes de la spéculation qu'elles aperçoivent de loin sans pouvoir jamais les atteindre. Elles étaient là le regard flamboyant, la bouche ouverte, serrant les barreaux de fer d'une étreinte convulsive, implorant un mot, un renseignement, un chiffre de la pitié des coulissiers groupés sous la colonnade circulaire. Quel spec-

tacle, grands dieux! Quelles voix, quelles physionomies, quels tartans et quels cabas!

En présence d'un pareil spectacle comment penser à autre chose qu'au spectacle lui-même? Cependant que de réflexions suggère la mort inattendue de ce Nicolas Ier qu'on appelait *l'autocrate*, comme en son temps on avait appelé Louis XIV *le roi*.

Bien souvent le souverain de la Russie, songeant au rôle qu'il jouait en Europe, a dû se dire avec une satisfaction orgueilleuse : Je suis la personnification la plus élevée du principe d'autorité, tous les intérêts conservateurs se rattachent à ma personne; de près ou de loin je les protége, je les rassure, je les raffermis. Si je venais à disparaître, quel universel ébranlement, quelles alarmes soudaines dans le monde entier!

Une maladie subite se déclare, le grain de sable de Cromwell monte à son cerveau ou à son poumon, le grand représentant du principe d'autorité meurt, et aussitôt toutes les Bourses montent. A Paris, à Londres, à Vienne, à Berlin, à Amsterdam, partout les intérêts conservateurs se réjouissent et se montrent pleins de foi dans l'avenir. Caprice et ironie, dira-t-on, l'histoire est pleine de ces boutades du destin, et on convient que Sa Majesté Nicolas Ier, czar et autocrate de toutes les Russies, serait bien surprise, si elle revenait au monde, de l'effet qu'a produit la nouvelle de son trépas et de la joie de tous les conservateurs européens. Les morts ne ressuscitent pas, mais du lieu où il est maintenant l'autocrate peut s'apercevoir que ce que nous appelons ici un caprice, une boutade de la destinée, est le résultat de la révolution mystérieuse qui marche depuis quarante ans en Europe. Les intérêts se rangent du côté de la li-

berté, la mission du Czar est finie; il est mort à temps.

Grave sujet de méditation qui ne préoccupe guère que des gens frivoles et désœuvrés comme les rédacteurs du *Charivari*. Tous les gens sérieux sont en ce moment au passage de l'Opéra où ils continuent la bourse de samedi, sans s'inquiéter seulement s'ils violent ou s'ils ne violent pas le repos du dimanche.



— Vous étiez pour la guerre hier, et vous voilà pour la paix aujourd'hui?

— Certainement. Mon agent de change devait vendre hier et je lui ai dit d'acheter aujourd'hui... Vous n'entendez rien à la politique.

LE BULLETIN D'EUPATORIA.

7 mars.

Le prince Menschikoff fit venir son secrétaire : — Monsieur, lui dit-il, nous avons attaqué Eupatoria et nous ne l'avons pas pris.

— Monseigneur, répondit le secrétaire, je ne le sais que trop.

— Il s'agit maintenant de rédiger le bulletin de notre défaite.

— Ce n'est pas facile, et nous aurions besoin, pour nous tirer de là, de recourir à de grands effets de style.

— Eh bien! dit Menschikoff, nous y aurons recours. Il faut annoncer tout simplement que nous avons battu l'ennemi. C'est nécessaire pour deux raisons :

1° Notre auguste maître le Czar est gravement indisposé; une mauvaise nouvelle annoncée en ce moment aurait sûrement pour effet d'aggraver sa maladie. Il faut donc dans son intérêt et par respect pour lui lui cacher l'affreuse vérité.

2° Je quitte mon commandement demain, je suis rappelé à Saint-Pétersbourg; et vous comprenez bien que je ne saurais admettre que mes derniers jours de commandement soient signalés par un échec. Toutes ces considérations ne me permettent pas d'annoncer autre chose qu'une victoire. Prenez donc une plume et du papier pour écrire la dépêche que je vais vous dicter. Y êtes-vous?

— Oui, monseigneur, j'attends.

— Écrivez.

BULLETIN DE LA VICTOIRE D'EUPATORIA.

Sire,

J'ai l'honneur de vous annoncer que le 17 février dernier, conformément aux ordres de Votre Majesté, une attaque a été dirigée contre Eupatoria par un corps de l'armée russe de Crimée fort de quarante mille hommes et composé d'artillerie, de cavalerie et d'infanterie dans les proportions voulues.

L'engagement a commencé au point du jour.

La garnison d'Eupatoria était forte de cent et quelques mille hommes, sous le commandement d'Omer-Pacha en personne. Elle était pour la plus grande partie composée de Turcs; le reste était Anglais et Français. Je dois rendre cette justice aux assiégés qu'ils ont vaillamment soutenu le premier assaut.

Pendant trois heures la lutte a été acharnée, mais au bout de ce temps l'ennemi, vigoureusement chargé à la baïonnette, a commencé à lâcher pied.

Nous avons alors repris l'offensive avec une nouvelle ardeur.

Au bout de quelques instants l'ennemi était en pleine déroute. Il a pris la fuite dans le plus grand désordre, évacuant la ville, et nous l'avons poussé la baïonnette dans les reins une lieue au delà.

Deux mille morts sont restés de son côté sur le champ de bataille. Nous avons fait trois mille prisonniers; je ne parle pas des blessés, ils doivent être proportionnels au nombre des morts. Les canons étant trop lourds

pour être emportés, nous nous sommes contentés de les enclouer.

Après ce succès décisif j'ai fait sonner la retraite et nos troupes sont revenues prendre la place qu'elles occupaient la veille sur les hauteurs d'Eupatoria...

— Monseigneur, dit le secrétaire en s'interrompant, voulez-vous me permettre de vous faire une observation?

— Faites, répondit le prince Menschikoff.

— Eh bien! je n'approuve pas du tout la conclusion de votre bulletin.

— Pourquoi, s'il vous plait?

— Parce qu'on pourra vous faire remarquer que ce n'était pas la peine d'attaquer Eupatoria et d'en déloger les Turcs, si vous deviez revenir le soir même reprendre les positions que vous occupiez la veille.

— Ah! diable, vous avez raison, mon ami, et je n'y avais pas pensé. Eh bien! il y a moyen de remédier à ce petit inconvénient. Reprenez la plume et écrivez.

.... Rien ne m'était plus facile que d'occuper Eupatoria et de fortifier cette place, puisque les Turcs en avaient été chassés, mais cela n'entrait pas dans mon plan. Mes combinaisons exigeaient au contraire que je regagnasse les hauteurs avec mon armée. J'aurai l'honneur d'expliquer à Votre Majesté dans un prochain bulletin les raisons de cette stratégie savante.

Je suis, sire, de Votre Majesté, etc.

— Est-ce fait?

— Oui, monseigneur.

— Bien, donnez que je signe. Vous allez maintenant plier, cacheter et expédier par un Cosaque à franc étrier.



— Ces pauvres Russes, les voilà qui avancent, c'est une bonne idée tout de même de nous avoir couverts avec des peaux de mouton, ils vont joliment se fourrer dedans s'ils se fient aux apparences.

LES ORAISONS FUNÈBRES D'UN GRAND HOMME.

8 mars.

Certains journaux qui ont toujours compté sur l'intervention de la Russie pour ressusciter une dynastie morte et qui n'ont jamais cessé de caresser amoureusement les souvenirs des deux invasions, prennent prétexte du respect dû à la mort pour prononcer les plus pompeuses oraisons funèbres sur la tombe de l'empereur Nicolas.

« C'était un grand esprit et un grand caractère. Les services qu'il a rendus à l'Europe sont immenses et incontestables. Partout où l'ordre s'est trouvé menacé, on l'a vu agir énergiquement, soit par sa diplomatie ou par ses armes. L'autorité et la civilisation n'eurent jamais de champion plus résolu. Sachons lui rendre justice et ne nous laissons point aveugler par les préventions et l'esprit de parti. La postérité a commencé pour lui; elle dira que ses vertus privées égalaient ses vertus publiques, et que ce grand homme, si digne et si majestueux dans son rôle de souverain absolu d'un immense empire, était dans l'intimité l'ami le plus sûr, l'époux le plus fidèle et le père le plus tendre. »

C'est ainsi que ces journaux se dédommagent aujourd'hui de la dure nécessité où ils se sont trouvés depuis deux ans de faire de l'opposition à la politique russe.

Nous nous expliquons parfaitement cet enthousiasme rétrospectif, et nous n'avons pas besoin que l'on nous enseigne à respecter la mort; ce respect toutefois ne doit pas faire de tort aux vivants qui ne sont pas sans avoir quelques griefs contre l'empereur Nicolas et quelque chose à reprendre à ses oraisons funèbres.

Grand homme soit! Mais l'histoire dira que le règne de ce grand homme fut une longue négation de toutes les libertés et un perpétuel outrage à la conscience humaine.

Demandez plutôt à la Pologne.

Il était bon père, je le veux bien; bon époux, d'accord; mais chez lui et dans son palais seulement. Il aimait et respectait la famille, la sienne! Pour le reste, lisez l'histoire.

Après la résurrection et la chute héroïque de la Polo-

gne en 1831, quarante mille enfants polonais furent arrachés à leurs familles et chassés comme un troupeau le long des routes. Où les conduisait-on? Que sont-ils devenus? Demandez-le aux steppes de la Russie, aux forêts du Caucase. Leurs familles en portent encore le deuil et les ont perdus pour toujours. Un grand nombre expirèrent de fatigue et de misère dès les premières journées de marche. Il faudrait un peu se rappeler ces choses-là avant de célébrer la mansuétude et l'affabilité paternelle du feu Czar.

Sans doute l'Europe lui a une grande obligation, celle d'avoir montré pour l'instruction de tous à quel degré de folie et d'orgueil un prince peut arriver par la longue pratique du pouvoir absolu. Seulement les professeurs de ce genre coûtent fort cher, et l'Europe a pu déjà s'apercevoir que la leçon ne serait pas tout à fait gratuite.

Je conviens que partout où l'ordre a été menacé on a vu le Czar intervenir par la diplomatie ou par les armes; on peut regretter seulement qu'après avoir partout rétabli l'ordre il l'ait troublé partout. C'est encore un détail qui n'est pas sans importance et qu'il conviendrait de ne pas tout à fait oublier dans l'oraison funèbre du défenseur de la civilisation.

Il a sauvé l'Europe, d'accord; mais en quel état la laisse-t-il à sa mort, cette Europe qui serait perdue sans lui?

Regardez au midi et au nord. Que voyez-vous? Des armements ruineux, le commerce et l'industrie paralysés, l'inquiétude dans tous les esprits, les mers couvertes de vaisseaux chargés de troupes et de munitions de guerre. Écoutez, qu'entendez-vous? Deux mille pièces de canon qui tonnent à la fois autour de Sébastopol.

Si vous en avez le temps, comptez tout l'argent dévoré depuis un an par la guerre, tous les braves gens emportés par la peste, la misère et le canon. Fouillez le Danube et les marais de la Dobrutscha, interrogez la terre de Crimée, et dites-moi ensuite, si vous le pouvez, de combien de malheurs publics et privés, de combien de victimes se compose l'héritage que nous lègue le Czar.

Après cela vous continuerez de l'appeler grand homme; mais de ces grands hommes-là que Dieu veuille nous en donner le moins possible!



LES COURSES EN ORIENT.

LE ZOUAVE. — Houp là! arrêtez-vous, mon cher cosaque, vous perdez la course! votre cheval a maintenant plus que le poids réglementaire.

LE MANIFESTE D'ALEXANDRE II.

10 mars.

Le nouvel empereur de Russie déclare dans son manifeste d'avénement au trône qu'il continuerá la politique de Pierre Ier, de Catherine II, d'Alexandre Ier et de feu son père.

Cette déclaration a de quoi surprendre de la part d'un prince qui, disait-on, s'était jeté plus d'une fois aux genoux de son prédécesseur pour le supplier de faire la paix.

Nicolas Ier, qui ne manquait pas cependant d'arrogance, n'est jamais allé, il faut en convenir, aussi loin dans ses affirmations.

C'est absolument comme si le jeune autocrate disait formellement à l'Europe : Je prétends m'emparer de Constantinople, et je choisis l'occasion de la mort de mon père pour le signifier à toutes les personnes que ce petit projet peut intéresser, afin que nul n'en ignore.

Le manifeste peut être vrai, mais nous devons dire qu'à la Bourse on émet plus d'un doute sur son exactitude. Le financier Castorine nous disait tout à l'heure :

— Est-ce que vous croiriez au manifeste par hasard?

— Ma foi, oui, jusqu'à nouvel ordre.

— Pour moi je le déclare purement et simplement apocryphe; je le considère comme une déplorable invention des baissiers. Le czar Alexandre II est du parti allemand, il veut la paix, et la preuve c'est qu'il vient de

rappeler le prince Menschikoff, qui représente le parti russe.

— Menschikoff est rappelé pour cause de santé.

— Qu'importe, pourvu que le rappel ait lieu. Mais ce n'est pas tout encore. Apprenez que le nouveau souverain de la Russie est un ami passionné de la littérature française; il est abonné à tous nos journaux et recueils périodiques, lui-même fait des vers.

— De tragédie?

— Non, le Czar est de l'école de la fantaisie, et vous verrez qu'une fois la paix faite il entretiendra une correspondance des plus suivies avec les principaux représentants du style et de la couleur. Si jamais M. Théophile Gautier se trouve dans la triste nécessité de vendre sa bibliothèque, soyez convaincu qu'Alexandre II enverra immédiatement à Paris le nombre de roubles nécessaires pour la racheter.

Et c'est un pareil souverain que l'on accuse de vouloir une guerre à outrance et de publier un manifeste aussi belliqueux, allons donc!

Quelque importance que la Bourse soit habituée à donner aux jugements de Castorine, la vérité nous oblige à dire que l'opinion qui consiste à représenter le manifeste d'Alexandre II comme une pièce purement apocryphe fait très-peu de progrès. Castorine a beau faire et beau dire, la spéculation donne tous les jours raison au manifeste.

Il n'y a que M. Prudhomme qui se range résolûment du côté de Castorine et qui croie à un changement de système en Russie.

Nous avons rencontré ce matin M. Prudhomme sur le boulevard des Italiens.

— Savez-vous, nous a-t-il dit, la grande nouvelle que vient de m'apprendre Castorine?

— Quelle nouvelle?

— Le nouvel empereur de Russie vient de renvoyer son cuisinier russe pour prendre un cuisinier allemand, le parti russe est consterné.

— Il y a de quoi.

— Mais il y a quelque chose de bien plus significatif encore en faveur de la paix.

— Quoi donc?

— Sur les cinq ou six généraux appelés à exercer des commandements importants depuis le commencement du nouveau règne, un seul finit en *off*, les autres en *en*, en *er*, en *mann* ou en toute autre terminaison aussi pacifique. La seule concession en *off* qu'on ait faite au parti russe est le prince Gortschakoff, encore n'est-on pas bien sûr qu'au fond il n'incline pas du côté des amis de la paix.

Tels sont les arguments que fait valoir M. Prudhomme contre l'authenticité du manifeste impérial. Sans doute le financier Castorine et M. Prudhomme sont deux grandes autorités, mais elles auront de la peine à mettre la majorité de leur côté. Quel dommage que le *Journal du Nord* n'existe pas encore, nous saurions définitivement à quoi nous en tenir sur le manifeste et sur les tendances nouvelles de la politique du gouvernement russe, au lieu de nager dans un océan de doute et d'incertitude.



— On a proclamé l'empereur Alexandre.

— Ah ! j'en suis bien aise; c'était un bien brave homme. Vous voyez bien, madame Chipotard, on traite les gens de notre époque de ganaches, on est bien aise de les retrouver quand on en a besoin.

LE DERNIER SACRIFICE.

18 mars.

On ne peut pas dire que la flotte russe de Sébastopol ne contribue pas à la défense de la place. Seulement son service se fait sous l'eau au lieu de se faire dessus, contrairement aux usages de la guerre maritime.

De temps en temps le gouverneur de Sébastopol fait venir son subordonné le gouverneur du port.

— Amiral, quelles nouvelles?

— Aucune, monseigneur. Rien de nouveau.

— La flotte anglo-française est-elle toujours en vue?

— Toujours.

— Diable! Cette flotte finira par nous jouer quelque mauvais tour.

— On la surveille, monseigneur.

— C'est-à-dire que c'est elle qui nous surveille.

— Elle nous surveille et nous la surveillons, voilà l'exacte vérité.

— Enfin, dites-moi, la passe est-elle bien fermée?

— Je le crois.

— Moi aussi, mais il doit bien y avoir encore quelque passage. Vous allez prendre notre plus beau trois-ponts.

— Oui, monseigneur.

— Et vous le coulerez dans la passe.

— Avec son équipage?

— Sacrebleu, amiral, que vous avez donc la tête dure! Pourquoi voulez-vous que je coule des équipages dans la passe?

— Je n'en sais rien; j'exécute les ordres de mes supérieurs, voilà tout. Je n'ai pas à en demander davantage.

— Eh bien, vous débarquerez l'équipage avant de couler le vaisseau.

— Les canons aussi?

— Les canons aussi.

— Monseigneur, me sera-t-il permis de vous faire une observation?

— Faites.

— Je dois avertir Votre Excellence que si nous y allons de ce train il ne nous restera bientôt plus rien de cette magnifique flotte que nous avions il y a un an.

— Comment cela?

— Nous avons coulé successivement la majeure partie de nos vaisseaux.

— Et les frégates?

— Les frégates aussi y ont passé. Je suppose que les poissons doivent être bien étonnés de ce coup de théâtre.

— Ma foi, tant pis, il faut aller jusqu'au bout. Plus nous coulerons nous-mêmes de nos propres vaisseaux à l'entrée de la passe, plus les alliés auront de difficultés à pénétrer dans le port pour s'emparer de notre flotte.

— Sans doute, Excellence, mais pour peu que cela dure nous n'aurons plus de flotte du tout.

— Tant mieux, les alliés la prendront d'autant moins.

— Cela suffit, monseigneur, je vais couler le vaisseau.

Voilà ce qui se passe de temps en temps à Sébastopol, et on lit quelques jours après dans les correspondances de Crimée : « Ce matin, en examinant l'intérieur du port à l'aide de la longue-vue, on a reconnu un nouveau vide dans les rangs de la flotte russe. Les vaisseaux qui manquent auront été sans nul doute coulés à l'entrée de la passe, à moins qu'ils ne se soient envolés dans les airs, supposition fort peu admissible. »

M. Prudhomme, qui se plaît à rendre justice à tout le monde, même et surtout à ses ennemis, ne cache pas que ce moyen de défense lui semble héroïque. Il rappelle à ce sujet l'incendie de Moscou et tous les sacrifices sublimes que l'histoire raconte de villes assiégées.

M. Prudhomme a peut-être raison.

J'ai entendu des gens compétents juger la chose à un

autre point de vue. Le bois dont est construite la flotte russe de la mer Noire est si mauvais, disent-ils, que ses vaisseaux ne durent qu'un très-petit nombre d'années. Le sacrifice que fait le gouverneur de Sébastopol en les coulant lui-même pour fermer la passe n'est pas très-grand. Il n'anticipe pas de beaucoup sur le destin qui leur est réservé.

De ces deux versions, laquelle est la bonne?
Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses!



Véritables giboulées de Mars.

LA SOLUTION SACY.

25 mars.

Vous êtes peut-être de ces gens inquiets qui se disent à chaque instant : Comment diable s'y prendra-t-on pour faire la paix ?

Eh, mon Dieu ! rien de plus simple : lisez le *Journal des Débats*, et vous verrez comment en quelques traits de plume M. de Sacy (de l'Académie française) arrange les affaires.

Que nous marque l'histoire ? dit ce publiciste au chapitre de Démétrius Poliorcète, ainsi nommé parce que c'était le plus grand preneur de Sébastopols de son temps. L'histoire nous apprend que tous les jours on met le siége devant une ville, qu'on forme pour cela des expéditions de cent mille hommes, qu'on dépense des centaines de millions, et qu'un beau jour, quand on s'aperçoit que la ville tarde un peu trop à battre la chamade, on lève les tentes et on décampe. Ceux qui appellent cela un échec n'entendent rien aux opérations militaires.

Donc, poursuit M. de Sacy, rien de plus insignifiant que Sébastopol, et je ne conçois pas vraiment l'importance que quelques personnes attachent à la prise de cette bicoque.

Je me moque pas mal que la Russie ait ou n'ait pas sur la mer Noire une place plus ou moins fortifiée, l'essentiel est qu'elle ne possède pas une flotte trop considérable. Empêchons la Russie d'avoir des vaisseaux, car sans vaisseaux elle ne pourra jamais pénétrer dans le Bosphore.

Ainsi on pourrait dire à la Russie : Vous tenez à ne pas démolir votre grand arsenal, ne le démolissez pas ; notre présence sous les murs de cette ville vous gêne, nous allons déguerpir et rentrer chez nous. Gardez votre Sébastopol, j'aime mieux ma mie, ô gai, j'aime mieux ma mie.

Nous vous le laissons, mais à une condition unique, à une condition sans laquelle il n'y a rien de fait; c'est à prendre ou à laisser. Combien vous faut-il réellement de vaisseaux pour les couler et boucher la passe de Sébastopol en cas que l'ennemi se présente?

Trois, quatre? Mettons-en six pour ne pas lésiner. Vous aurez donc six vaisseaux, pas un de plus, pas un de moins. Nous vous accordons quelques corvettes à vapeur par-dessus le marché; vous voyez que nous faisons bien les choses.

Mais de votre côté vous allez nous donner votre petite parole d'honneur panachée que vous ne dépasserez jamais, sous aucun prétexte, le nombre de vaisseaux et de corvettes à vapeur ainsi fixé à l'amiable entre nous.

Cette petite affaire réglée, nous nous rembarquons et nous rentrons tranquillement chez nous. Quant aux frais de la guerre, au prix du sang versé, nous sommes trop grands seigneurs, les Anglais et les Français, pour nous occuper de semblables misères.

De cette façon l'honneur est sauf des deux côtés ; la Russie garde Sébastopol, mais la France et l'Angleterre l'obligent à n'avoir qu'un certain nombre de vaisseaux et de corvettes dans ce port de guerre. Tout est donc pour le mieux ; on n'a plus qu'à plumer les canards et à faire mettre dans les journaux une petite note ainsi conçue :

« Des actes regrettables ayant eu lieu entre la France et l'Angleterre, d'une part, et la Russie, de l'autre, à propos de la Turquie, et la Russie déclarant que son intention n'a point été de porter atteinte à la considération de cette puissance, la France et l'Angleterre déclarent, de leur côté, qu'elles n'ont cessé de professer une haute estime pour la Russie. Sur cette double déclaration, les témoins soussignés réunis en conférence à Vienne ont déclaré que tout malentendu avait cessé d'exister entre les honorables adversaires, et que l'honneur était satisfait. »

Que dites-vous de mon petit plan?

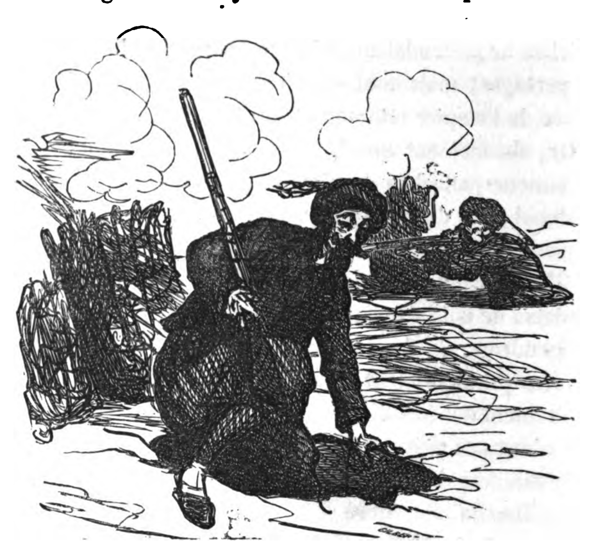
Il est d'autant plus simple à exécuter, ajoute M. de Sacy (de l'Académie française), que l'Angleterre et la France ont toujours dit à qui a voulu les entendre qu'elles ne prétendaient nullement conquérir la Russie et la partager, mais tout simplement garantir l'indépendance de l'empire ottoman et son intégrité.

Or, du moment que la Russie donne sa petite parole d'honneur panachée de n'avoir que six vaisseaux à Sébastopol, nul danger sérieux ne menace plus Constantinople. Cela nous épargne la peine de faire sauter des fortifications, de charrier un tas de canons, d'obus, de boulets, de bois de construction, de toiles, de chanvre, de goudron, de ferrements et autres matières encombrantes qui ne feraient qu'obstruer nos arsenaux et nous coûteraient des frais énormes de transport. Inconvénients que n'ont pas prévus ceux qui s'imaginent que la meilleure manière d'empêcher la Russie d'entretenir des vaisseaux dans la mer Noire serait de détruire le port où ils vont se réfugier et l'arsenal où ils s'approvisionnent.

Pour faire des objections contre cet arrangement, il

faut douter de la bonne foi proverbiale de la Russie. Admettons un moment, ce qui est impossible, que la Russie manque à sa petite parole d'honneur panachée, et profite de notre départ pour fortifier encore Sébastopol et menacer de nouveau la Turquie; nous en sommes quittes pour recommencer ce que nous faisions aujourd'hui et sacrifier dans une nouvelle expédition le double et le triple d'hommes et de millions. Faibles considérations qui ne doivent pas arrêter les véritables hommes d'État, dit M. de Sacy en finissant, aussi considérons-nous la paix comme faite.

Nous devons dire que le *Journal des Débats* a emprunté cette solution au *Times;* M. de Sacy n'a fait que lui prêter la magie de son style et son autorité de publiciste.



— Rentrons dans notre cabinet pour y travailler aussi un peu cette question d'Orient.

GRANDE PROCLAMATION DU SAINT SYNODE.

29 mars.

Braves orthodoxes!

Le moment est venu de vous lever en masse pour courir à la défense de la Panagia, de saint Serge et de Photius.

La plupart d'entre vous ne connaissent pas même Photius de nom : sachez que Photius est le fondateur de notre sainte orthodoxie, c'est Photius qui nous a inventés, sans lui vous n'auriez pas de saint synode présidé par un général et composé d'une foule d'officiers de tout grade et de toute arme, gens éminemment propres à discuter des questions religieuses et à les résoudre.

Photius a l'honneur d'être comme qui dirait la bête noire des hérétiques occidentaux; c'est à Photius surtout qu'ils en veulent.

Dernièrement le général Osten-Sacken a interrogé un zouave fait prisonnier dans une sortie sous les murs de Sébastopol.

— Zouave, vous en voulez donc bien à la Russie?

— A la Russie? pas le moins du monde.

— A qui donc?

— A Photius.

Le zouave portait un chat sur son sac. Au seul nom de Photius, cet animal a hérissé ses poils et s'est mis à miauler trois grognements.

— Vous le voyez, a repris le zouave, je ne le lui fais pas dire. Allez en France, nommez Photius dans une rue quelconque, et vous entendrez aussitôt tous les chiens du quartier aboyer, tant est forte la haine que cet hérésiarque inspire à toutes les classes de la population. Que la Russie renonce à Photius et à son schisme, mon chat et moi nous cesserons de lui faire la guerre, sinon les zouaves et leurs chats ne lui laisseront pas un instant de repos.

Les Français, braves orthodoxes, se plaisent dans la société des animaux. Vous savez qu'il y a un régiment en Crimée qui fait marcher un singe à côté du tambour-major. Ils ont donné à ce singe le nom de Photius, et un de ces jours sans doute ils pousseront le sacrilége et l'impiété jusqu'à l'habiller en pope.

Que ceux qui tiennent à l'orthodoxie et à la religion de leurs pères prennent les armes pour défendre ce dépôt sacré.

Les puissances occidentales ne nous font la guerre que pour détruire nos saintes croyances; la liberté du Danube et de la mer Noire, l'intégrité de l'empire ottoman ne sont que des prétextes. La vérité est qu'elles veulent nous convertir de vive force au schisme romain. Il y a trois ou quatre journalistes, parmi lesquels figure un enragé nommé Veuillot, qui ne se gênent pas pour avouer hautement les projets de nos ennemis les hérétiques.

Si les armées qui combattent pour ce nommé Veuillot, à ce qu'il affirme du moins, étaient victorieuses, les orthodoxes en verraient de belles.

Veuillot commencerait par confisquer tous les biens des fidèles croyants et par leur intimer l'ordre de quitter la Russie ou d'abjurer leur foi.

Il s'emparerait de leurs enfants et les ferait élever par force dans l'hérésie ; il enverrait des dragons dans chaque maison pour y faire ripaille jusqu'au moment où leurs propriétaires ou locataires se déclareraient convertis.

Toutes les causes en matière de religion seraient portées devant un tribunal dit de la sainte inquisition, lequel tribunal ferait brûler soir et matin un certain nombre d'orthodoxes sur la Perspective-Newski à Saint-Pétersbourg et devant le Kremlin à Moscou.

C'est à vous, braves orthodoxes, à voir si vous voulez que toutes ces menaces se réalisent. Faites voir à ceux qui vous accusent de tiédeur et d'indifférence que leurs accusations sont mensongères. L'épée à la main et Photius dans le cœur, marchez contre les troupes de Veuillot, et ne doutez pas de la victoire, saint Serge me l'a promise positivement.

Au moment où je lisais la présente proclamation aux membres réunis du saint synode, nous avons vu tout à coup le portrait de saint Serge placé dans la salle de nos délibérations remuer ses lèvres, rouler ses yeux et s'écrier en battant des mains : Très-bien ! très-bien !

Ce miracle est le présage certain de la défaite de nos ennemis.

Confiez-vous donc à la Panagia, à saint Serge, à saint Nicolas, à tous les saints du calendrier russe. Si les saints anciens ne suffisaient pas, nous vous en fabriquerions de nouveaux. Le saint synode est institué pour cela. Ceux d'entre vous qui succomberont dans la bataille seront élevés au grade de saint de troisième classe.

Cette récompense suffira, je l'espère, pour vous faire courir immédiatement à la défense de Photius.

Dans cette espérance, le saint synode vous donne sa bénédiction.



— Caporal, nous sommes en carême, les troupes feront abstinence.
— Très-bien, général, on ne changera rien à l'ordonnance.



Le *Charivari* venant au nom de la gaieté française féliciter le général Osten-Sacken sur sa nomination au commandement de l'armée de Crimée.

ADIEUX DU PRINCE MENSCHIKOFF

A SON PALETOT.

30 mars.

Allons, le moment est venu, mon vieux paletot, il faut nous séparer. Un ordre du czar me rappelle à Pétersbourg; je suis disgracié. Le czar qui vient de mourir me voyait depuis quelque temps d'assez mauvais œil, et son successeur est encore plus mal disposé pour moi.

Tout me porte à croire que j'ai été l'objet d'une recommandation *in extremis*.

Quel est mon crime? Je l'ignore. Les souverains absolus sont capricieux comme une femme coquette, et avec eux il ne faut jamais s'enquérir de la cause d'une disgrâce. J'ai eu peut-être le malheur de déplaire aux deux grands-ducs.

Quoi qu'il en soit, ô mon paletot! nous allons rentrer dans la vie privée; mais tu seras traité avec les égards dus à un vêtement qui a joué un si grand rôle dans les événements politiques des deux dernières années. Je n'oublierai jamais que, si j'ai fait figure dans le monde, c'est à toi que je le dois. Ma célébrité date du jour où tu fis sur mon dos ton entrée à Constantinople. Sans toi je serais arrivé juste au même degré de notoriété qu'un Osten-Sacken ou un Luders quelconque. O mon paletot! que je te remercie!

Tu jouiras des Invalides les plus honorables.

Ne crains pas d'être abandonné à quelque valet, ou de te voir hissé au bout d'une perche pour servir d'épouvantail contre les entreprises des oiseaux maraudeurs, ce qui est le destin ordinaire des vieux habits. Non, tu termineras paisiblement tes jours dans ma garde-robe, entouré des soins d'un valet de chambre spécialement attaché à ta personne. Tu seras scrupuleusement brossé tous les matins et même battu de temps en temps, ce qui est le plus grand honneur qu'on puisse faire à un habit.

Les soirs de grande réception à l'hôtel Menschikoff, on t'étalera sur le dos d'un fauteuil, et qui sait même si un jour les amateurs de hautes curiosités ne viendront pas de tous les coins de l'Europe pour te contempler! Alors tu passeras à l'état de relique historique, comme

la canne et la perruque de Voltaire et la flûte du grand Frédéric. Trois concierges de Ferney ont successivement fait leur fortune en vendant à de riches amateurs cette canne et cette perruque qui se multipliaient à l'infini. Peut-être es-tu destiné dans les âges futurs à un avenir aussi glorieux, et qui peut dire combien de paletots apocryphes auront été vendus dans cent ans d'ici rien qu'à des Anglais!

Mais, quel que soit le sort qui t'est réservé, il sera digne de nous deux.

Quant à moi, je ne saurais dire encore à quoi j'occuperai les loisirs que me fait l'empereur Alexandre. Je ne passerai pas mon temps à remonter des pendules comme Charles-Quint après son abdication, et cela pour deux raisons : d'abord Charles-Quint était un empereur, et il n'appartient pas à un simple sujet, même quand c'est un boyard russe de la première noblesse, de se modeler sur une majesté impériale; ce serait en user trop familièrement et manquer de respect au principe d'autorité. Ensuite je dois déclarer que ce passe-temps ne tarderait pas à me paraître monotone.

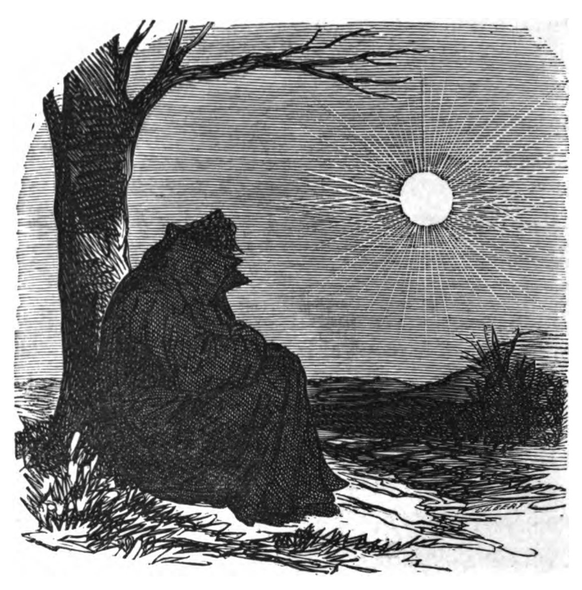
Il est probable que je me retirerai dans quelqu'une de mes terres, où je mènerai la vie patriarcale, m'amusant quelquefois à faire fouetter mes serfs, s'il m'en reste, hélas! car l'ukase du feu empereur qui les lève en masse pour les envoyer à l'armée ne m'en laissera peut-être pas un grand nombre. Je ne réponds pas de ne point couronner de temps en temps des rosières, si je puis me procurer des renseignements sur le cérémonial usité à Nanterre pour le couronnement.

Quelque parti que je prenne, il faudra nous séparer, mon vieux et illustre paletot, car je ne pourrai pas pas-

ser le reste de mes jours à te contempler dans la garde-robe qui sera ton dernier asile; mais je viendrai fréquemment te rendre visite et me recueillir auprès de toi lorsque j'éprouverai le besoin de me livrer à de profondes méditations sur les vicissitudes des choses humaines et la vanité des grandeurs. Alors je me rappellerai ma brillante entrée à Constantinople, et ce souvenir me fera toujours bien passer une heure ou deux.

Adieu donc, ô mon paletot! toi l'auteur de ma gloire et mon fidèle compagnon dans les bons comme dans les mauvais jours. Adieu, adieu!

MENSCHIKOFF.



Le prince Menschikoff se retirant dans l'intérieur de son paletot pour y finir ses jours loin des vanités et des sottises de ce bas-monde.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN.



U. C. BERKELEY LIBRARIES
C045911321
469969
NIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
Digitized by Google

